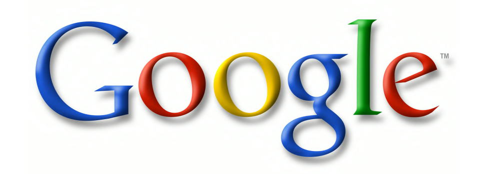
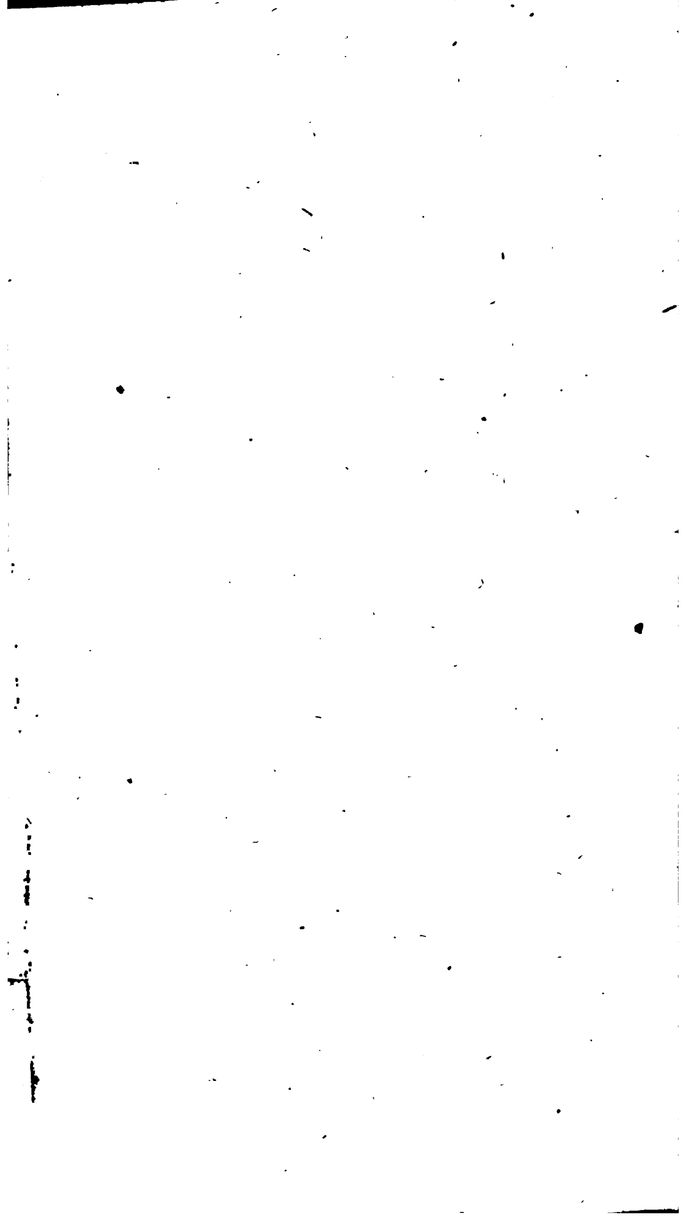




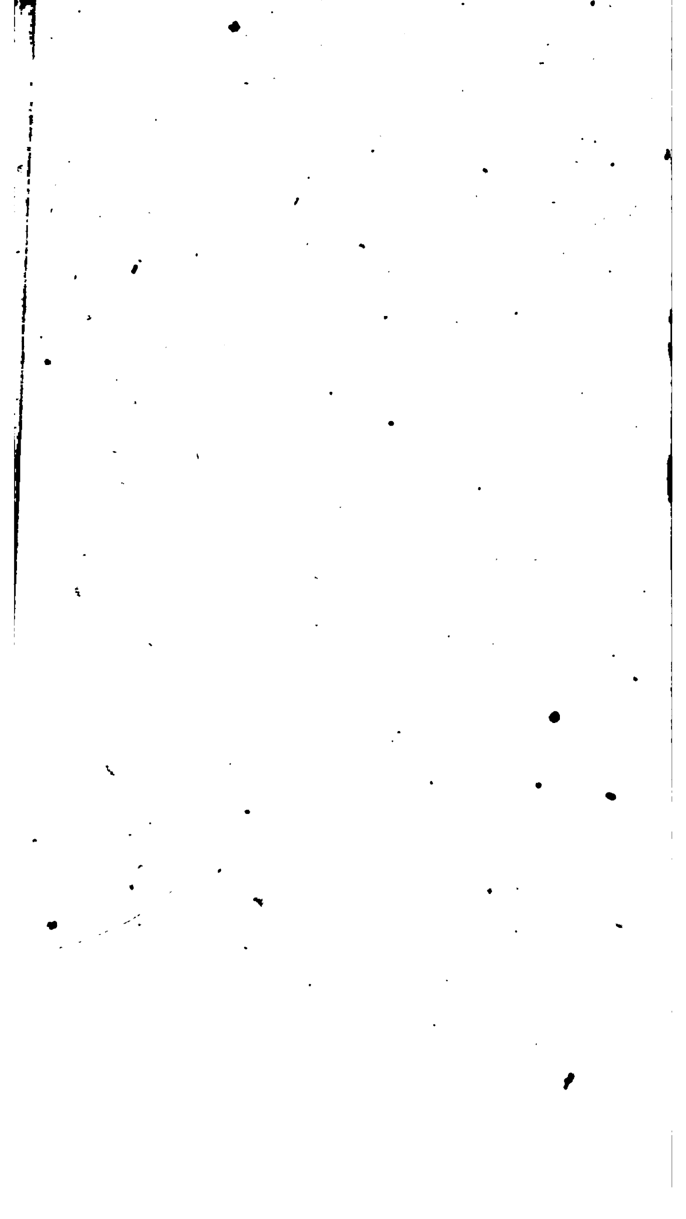

Hon. William Forward


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



SUPPLÉMENT
A LA
COLLECTION
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,

TOME VINGT-CINQUIEME.



UPPLÉMENT
A LA
COLLECTION
)ES ŒUVRES
DE
I. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

TOME PREMIER.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

OBSERVATIONS

Sur le Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en l'année 1750, *sur cette Question proposée par la même Académie* : Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les moeurs (*a*).

L'AUTEUR du Discours Académique qui a remporté le Prix à l'Académie de Dijon, est invité par des personnes qui prennent intérêt au bon & au vrai qui y régnent, à publier ce Traité plus ample, qu'il avoit projetté & depuis supprimé.

On espere que le Lecteur y trouveroit des éclaircissemens & des modifications à plusieurs propositions générales, susceptibles d'exceptions & de restrictions. Tout cela ne pouvoit entrer dans un Discours Académique, limité à un court espace.

(*a*) Ces observations parurent dans un des volumes du Mercure de France de l'année 1751, & M. Rousseau y répondit par une lettre à M. l'Abbé Raynal, qui étoit alors l'Auteur du Mercure & qui parut dans le deuxieme Volume de Juin de cette année. Cette lettre de M. Rousseau se trouve à la page 90 du troisieme Volume des Mélanges.

Cette ſorte de ſtyle non plus n'admet peut-être pas de pareils détails, & ce ſeroit d'ailleurs paroître ſe défier trop des lumieres & de l'équité de ſes juges.

C'eſt ce que des perſonnes bien intentionnées ont voulu faire entendre à certains Lecteurs hériſſés de difficultés & peut-être de mauvaiſe humeur de voir le luxe trop vivement attaqué. Ils ſe ſont récriés ſur ce que l'Auteur ſemble, diſent-ils, préférer la ſituation où étoit l'Europe avant le renouvellement des ſciences, état pire que l'ignorance par le faux ſavoir ou le jargon ſcholaſtique qui étoit en regne.

Ils ajoutent que l'Auteur préfere la ruſticité à la politeſſe, & qu'il fait main baſſe ſur tous les Savans & les Artiſtes. Il auroit dû, diſent-ils, encore marquer le point d'où il part pour déſigner l'époque de la décadence, & en remontant à cette premiere époque, faire comparaiſon des mœurs de ce tems-là avec les nôtres. Sans cela nous ne voyons point juſqu'où il faudroit remonter, à moins que ce ne ſoit au tems des Apôtres.

Ils diſent de plus, par rapport au luxe, qu'en bonne politique on ſait qu'il doit

être interdit dans les petits Etats, mais que le cas d'un Royaume tel que la France, par exemple, eſt tout différent. Les raiſons en ſont connues.

Enfin voici ce qu'on objecte. Quelle concluſion pratique peut-on tirer de la Theſe que l'Auteur ſoutient ? Quand on lui accorderoit tout ce qu'il avance ſur le préjudice du trop grand nombre de Savans, & principalement de Poëtes, Peintres & Muſiciens, comme au contraire ſur le trop petit nombre de Laboureurs. C'eſt, dis-je, ce qu'on lui accordera ſans peine. Mais quel uſage en tirera-t-on ? Comment remédier à ce déſordre, tant du côté des Princes que de celui des particuliers ? Ceux-là peuvent-ils gêner la liberté de leurs ſujets par rapport aux profeſſions auxquelles ils ſe deſtinent ? Et quant au luxe, les loix ſomptuaires qu'ils peuvent faire n'y remédient jamais à fond ; l'Auteur n'ignore pas tout ce qu'il y auroit à dire là-deſſus.

Mais ce qui touche de plus près la généralité des Lecteurs, c'eſt de ſavoir quel parti ils en peuvent tirer eux-mêmes en qualité de ſimples particuliers, & c'eſt en effet le point important, puiſque ſi l'on

pouvoit venir à bout de faire concourir volontairement chaque individu particulier à ce qu'exige le bien public ; ce concours unanime feroit un total plus complet, & sans comparaison plus solide, que tous les réglemens imaginables que pourroient faire les Puissances.

Voilà une vaste carriere ouverte au talent de l'Auteur, & puisque la presse roule & roulera vraisemblablement (quoi qu'il en puisse dire) & toujours plus au service du frivole & de pis encore qu'à celui de la vérité, n'est-il pas juste que chacun qui a de meilleures vues & le talent requis, concoure de sa part à y mettre tout le contrepoids dont il est capable ?

Il est d'ailleurs des cas où l'on est plus comptable au Public d'un second écrit qu'on ne l'étoit du premier. Il n'y a pas beaucoup de Lecteurs à qui l'on puisse appliquer ce proverbe. *A bon entendeur demi mot.* On ne sauroit mettre dans un trop grand jour des vérités qui heurtent autant de front le goût général, & il importe d'ôter toute prise à la chicane.

Il est aussi bien des Lecteurs qui les goûteront mieux dans un style tout uni,

que ſous cet habit de cérémonie qu'exigent des Diſcours Académiques, & l'Auteur, qui paroît dédaigner toute vaine parure, le préférera ſans doute, libéré qu'il ſera par-là d'une forme toujours gênante.

P. S. On apprend qu'un Académicien d'une des bonnes villes de France, prépare un Diſcours en réfutation de celui de l'Auteur. Il y fera ſans doute entrer un article contre la ſuppreſſion totale de l'Imprimerie que bien des gens ont trouvé extrêmement outré.



OBSERVATIONS

Du même M. Gautier

Sur la lettre de M. Rousseau à M. Grimm, &c.

M. Rousseau trouve que j'ai tort & qu'il a raison. Sa décision est tout-à-fait naturelle. Me serois-je trompé en croyant que c'est aux vrais philosophes, & non à mon adversaire, que je dois m'en rapporter ?

Il dit qu'il pense en tout si différemment de moi, que s'il lui falloit relever tous les endroits où nous ne sommes pas de même avis, il seroit obligé de me combattre, même dans les choses que j'aurois dites comme lui. J'avoue que j'ai le malheur de penser comme toutes les Académies de l'Europe. M. Rousseau devroit bien avoir un peu d'indulgence pour moi ; il ne m'est pas aisé de me défaire tout d'un coup de l'estime que j'ai pour les Auteurs qui font honneur à la République des Lettres, & de me persuader qu'ils raisonnent tous de travers. Il est diffi-

cile d'oublier les logiques qu'on a lues, de se faire une nouvelle maniere de juger, & de croire que M. Rousseau est plus éclairé, pense mieux que les Universités & les Académies.

Si je disois, par exemple, d'après cet orateur, que *s'il faut permettre à quelques hommes de se livrer à l'étude des sciences & des arts, ce n'est qu'à ceux qui se sentiront la force de marcher seuls sur les traces des Verulams, des Descartes & des Newtons, & de les devancer;* on me feroit bien des questions auxquelles je ne pourrois répondre sensément, si je n'avois pas encore acquis cette justesse d'esprit qu'on admire dans ses répliques. Il n'y aura donc plus, me diroit-on, de Théologiens, d'Avocats, d'Architectes, de Médecins, &c? Non, répondrois-je, *les Sauvages sont des hommes & ils s'en passent bien.* Eh quoi! Voulez-vous donc nous réduire à la condition des Sauvages, à vivre comme les Hottentots, les Iroquois, les Patagons, les Marocotas? *Pourquoi non? Y a-t-il quelqu'un de ces noms là qui donne l'exclusion à la vertu?* Je pourrois faire plusieurs réponses semblables que me fourniroit M.

Rouſſeau ; mais ſi l'on me faiſoit des objections qu'il n'auroit pas prévues, je ſerois fort embarraſſé. Je tâcherois, il eſt vrai, de me tirer d'affaire comme lui. Je me contredirois ſouvent, afin de me ménager des moyens de défenſe. Ceux qui aimeroient aſſez le bien public pour oſer m'attaquer, je leur répondrois avec une politeſſe ſemblable à celle des Hurons ou des Illinois. Je changerois tellement le ſens de leurs réponſes, qu'il deviendroit ridicule, ou je leur ferois dire tout le contraire de ce qu'ils auroient dit. J'en impoſerois par ce moyen à tous ceux qui ſeroient aſſez ſots pour être les dupes de mon éloquence, aſſez pareſſeux pour ne rien examiner par eux-mêmes. Mais il m'en coûteroit trop pour ſuivre les traces de M. Rouſſeau ; nos ſentimens ſont trop oppoſés. Je ne pourrois jamais me réſoudre à dire aux Princes : aimez les talens, protégez ceux qui les cultivent, à cauſe que les Sciences, les Lettres & les Arts étendent des guirlandes de fleurs ſur les chaînes de fer dont les peuples ſont chargés, étouffent en eux le ſentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils ſem-

bloient être nés, & leur font aimer leur esclavage. Je croirois déshonorer les Princes, les peuples & mon jugement. Je dois donc me consoler du malheur que j'ai de ne pas penser comme M. Rousseau.

Je remarque cependant qu'il se rapproche peu-à-peu du sentiment des gens de Lettres. Il y a lieu d'espérer que s'il compose encore cinq ou six brochures pour prouver qu'on ne l'attaque point, & qu'il continue de répondre en disant qu'il ne répond pas, il sera parfaitement d'accord avec eux. Cela est d'autant plus vraisemblable, qu'il emploie tout l'art possible pour contenter la plupart de ses lecteurs. Quel que soit votre sentiment, vous trouverez qu'il l'adopte. Si vous dites que c'est participer en quelque sorte à la suprême intelligence que d'acquérir des connoissances & d'étendre ses lumieres, vous pensez comme Monsieur Rousseau. Prétendez-vous qu'acquérir des connoissances, c'est perdre son tems ? Monsieur Rousseau pense tout comme vous. Selon lui, la science est un remede excellent pour les maladies de l'ame ; & selon lui, c'est un poison qui corrompt les mœurs. Il con-

vient des divers genres d'utilité que l'homme peut retirer des Arts & des Sciences, & il assure aussi qu'ils sont vains dans l'objet qu'ils se proposent. Si un homme modéré dit qu'il eut été à desirer qu'on se fût livré aux sciences avec moins d'ardeur, & qu'il ne faut pas les apprendre indistinctement à tout le monde, M. Rousseau est de son sentiment. Si vous croyez qu'il ne faut permettre en Europe qu'à trois ou quatre génies du premier ordre, de se livrer à l'étude, vous êtes de l'avis de M. Rousseau. Assurez-vous qu'il faut retrancher les sciences, parce qu'elles font plus de mal aux moeurs que de bien à la société ; c'est-là du Rousseau tout pur. Moi, je dis qu'il ne faut pas brûler les bibliothéques & détruire les Universités & les Académies, & ce sont-là les propres termes de M. Rousseau. On ne finiroit point si l'on rapportoit tous les endroits qui marquent les précautions qu'il prend pour plaire à tout le monde.

Il dit que je ne l'entends pas ; on voit cependant que j'ai pris son Discours dans le même sens que l'Académie de Dijon, les Journalistes & les Auteurs qui l'ont

attaqué. Il seroit fort plaisant qu'il n'eût envoyé à cette Académie qu'un recueil d'énigmes dont personne n'a la clef, & qu'il eût oublié dans son porte-feuille les véritables preuves de la proposition qu'il vouloit établir. Il ajoute que je n'ai point saisi l'état de la question : voilà un bon moyen pour donner le change aux lecteurs. Montrer que ses raisonnemens sont des sophismes, c'est la seule question dont il s'agit dans la réfutation. J'ai dit dans l'exorde, que je me bornois à montrer combien la plupart des raisonnemens de M. Rousseau sont défectueux.

Si j'avois voulu prouver que le rétablissement des sciences a contribué à épurer les mœurs ; j'aurois établi la proposition par des faits, & développé la maniere dont elles influent sur leur pureté. J'ai pensé que cette belle matiere ne pouvoit être traitée avec toute la dignité & l'éloquence dont elle est susceptible, que par les meilleures plumes de l'Europe.

On diroit qu'Omar est le génie qui dirige celle de M. Rousseau. On ne peut voir, sans peine, le vrai qu'on trouve dans quelques endroits de son Discours, défi-

A 6

guré par les excès où l'emporte ſon zele ; pour ne pas dire ſa fureur de ſe diſtinguer. C'eſt George Fox qui prêche, que c'eſt un très-grand péché de porter des boutons & des manchettes.

Voyons comment l'Auteur prouve que je n'ai point ſaiſi ſon ſentiment. *Par exemple, M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des peuples vicieux qui ne ſont pas ſavans.* Je crois que cette obſervation porte contre le ſentiment de M. Rouſſeau ; car en ſuppoſant même que les peuples ignorans ne ſont pas plus corrompus que s'ils étoient éclairés, il eſt évident que les vices qui régnent parmi nous, pouvant avoir les mêmes cauſes que ceux des nations ignorantes, il n'y a aucune néceſſité de les rejetter ſur la culture des Sciences & des Lettres. Lorſqu'un effet peut avoir pluſieurs cauſes, on ne peut, avec raiſon, l'attribuer à l'une déterminément, qu'on n'ait prouvé qu'il ne provient pas des autres. C'eſt ce que M. Rouſſeau n'a point fait, & n'auroit pu faire dans la ſuppoſition que les Sciences pourroient être une des cauſes de la dépravation des mœurs. Ce raiſonnement eſt fondé ſur les regles de la

logique ; mais cette ſcience eſt trop fertile en mauvaiſes choſes, ſelon lui, pour qu'il daigne faire attention à ſes préceptes.

J'avois dit, en rapportant ſon ſentiment « Eh ! pourquoi n'a-t-on plus de » vertu ? C'eſt qu'on cultive les Belles- » Lettres, les Sciences & les Arts. » Il répond, *pour cela préciſément*. Il donne donc l'excluſion aux cauſes connues. Donc ſi l'on n'avoit point cultivé les Lettres en France, on n'auroit point eu de vices ; quoiqu'il ſoit certain par l'Hiſtoire, qu'on en avoit pour le moins autant dans les ſiecles d'ignorance, que dans celui où nous ſommes.

M. Rouſſeau auroit bien dû nous dire, pourquoi il admet diverſes cauſes de corruption dans les autres parties du Monde, & qu'il nous accorde le privilege de n'être corrompus que par les Lettres, les Sciences & les Arts. Voilà un phénomene que perſonne n'avoit remarqué avant lui.

Il eſt peut-être auſſi le ſeul qui ait la gloire d'avoir dit : *La Science, toute belle, toute ſublime qu'elle eſt, n'eſt point faite pour l'homme, il a l'eſprit trop borné pour y faire de grands progrès, & trop de paſſions dans*

le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage... on en abuse beaucoup, on en abuse toujours.

Voilà des Oracles plus clairs & aussi respectables que ceux de Delphes, de Dodone & de Trophonius. En vérité, je suis tenté de croire que M. Rousseau a raison. Les Mémoires de Messieurs de l'Académie des Sciences, ceux de la Société Royale de Londres, une infinité d'Ouvrages particuliers sur les Sciences, font voir bien clairement qu'elles ne sont point faites pour l'homme; qu'il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès, & qu'il en abuse toujours. Les meilleurs livres de Morale, d'Histoire, de Philosophie, &c. ne sont bons qu'à nous rendre malhonnêtes gens.

L'Orateur prononce quelquefois des Oracles qui ne sont pas si clairs; & j'avoue que si entendre un Auteur, signifie appercevoir le rapport de toutes les choses qu'il dit, je n'entends pas toujours les écrits de M. Rousseau. Si les Sciences sont vaines dans leur objet, si ce sont des occupations oiseuses, comme il l'assure, pourquoi, dit-il, qu'elles conviennent à quelques grands génies. *Pour bien user de la Science;*

il faut avoir de grands talens, de grandes vertus ; or c'est ce qu'on peut à peine espérer de quelques ames privilégiées. Une ame privilégiée se livrera-t-elle à des occupations frivoles ? Il faut plusieurs siecles pour trouver des Auteurs qui puissent devancer les Descartes & les Newtons ; je consens même que chaque siecle en produise une douzaine, à quoi serviront les efforts de ces grands génies, puisque les Nations, à qui l'on n'aura pas permis de cultiver les Sciences, n'entendront point leurs Ouvrages ? D'ailleurs, comment saura-t-on si un homme a la force de marcher seul sur les traces des Descartes & des Newtons, & comment le saura-t-il lui-même, si l'on n'a point cultivé son esprit ? Je pourrois rapporter beaucoup d'autres endroits que je n'entends pas mieux ; ainsi ce n'est pas tout-à-fait sans fondement que M. Rousseau m'accuse de ne le pas entendre.

Il dit que je lui prescris les Auteurs qu'il peut citer, & que je récuse ceux qui déposent pour lui. Il vouloit prouver que des Peuples ignorans ont par leurs vertus fait l'exemple des autres Nations. Il donne ce fait comme certain, sur le témoi-

gnage de quelques Auteurs : j'en cite d'autres aussi croyables, qui peignent ces mêmes Peuples avec des couleurs fort différentes. Je donne leur autorité comme certaine pour imiter M. Rousseau, & lui faire sentir que des faits tout au moins problématiques, ne sauroient lui servir de preuves. Il y a plus; la certitude même de ces faits ne l'autoriseroit pas à conclure que la culture des Sciences déprave les mœurs ? j'en ai dit la raison dans la Critique. Si l'Orateur n'est pas heureux dans les conséquences qu'il tire des faits posés pour principes, c'est, sans doute, la faute des faits & non pas la sienne ; pourquoi ne renferment-ils pas les conclusions qu'il en veut déduire ?

Il me reproche de m'être contenté dans la seconde partie de mon Discours, de dire non, par-tout où il a dit oui. J'avoue que j'ai eu tort de n'avoir pas mérité le reproche qu'il me fait. Jettons un coup-d'œil sur ce qu'il appelle ses preuves. Après avoir assigné une fausse origine aux Sciences & aux Arts, il conclut qu'ils la doivent à nos vices. C'est avec la même force de raisonnement qu'il prouve que les Sciences

ſont vaines dans l'objet qu'elles ſe propoſent. Pour montrer qu'elles ſont dangereuſes par les effets qu'elles produiſent, il dit que *la perte irréparable du tems eſt le premier préjudice qu'elles cauſent néceſſairement à la Société.* C'eſt ſuppoſer que les Sciences lui ſont inutiles. Selon lui, tandis qu'elles ſe perfectionnent le courage s'énerve; & il loue la bravoure des François. Il ſouhaiteroit que nos Troupes euſſent plus de force & de vigueur, je le ſouhaite comme lui. On peut les accoutumer aux travaux pénibles, à ſupporter la rigueur des ſaiſons, ſans que les Belles-Lettres, les Sciences & les Arts en ſouffrent aucunement. *Si la culture des Sciences eſt nuiſible aux qualités guerrieres, elle l'eſt encore plus aux qualités morales*: en voici la preuve; *c'eſt dès nos premieres années qu'une éducation inſenſée orne notre eſprit & corrompt notre jugement.* Voilà le précis des preuves de M. Rouſſeau. On voit donc que j'aurois été fondé à dire ſimplement non, par-tout où il a dit oui; en ſorte que lorſqu'il me reproche d'avoir répondu non, c'eſt comme s'il diſoit: je trouve fort mauvais, Monſieur, que vous ayez fait à mon Diſcours,

les réponses les plus simples & les seules qu'il mérite.

Pourquoi la nature nous a-t-elle imposé des travaux nécessaires, si ce n'est pour nous détourner des occupations oiseuses? Fausse supposition. On sait que les Sciences & les Arts ne sont pas inutiles. Il n'y a pas jusqu'au Discours de M. Rousseau qui n'ait son degré d'utilité, puisqu'il fait sentir combien il est important d'enseigner l'art de penser. Peut-être même croira-t-on que ç'a été le dessein de l'Auteur, & qu'il a voulu nous donner des instructions dans le goût de celles que les Lacédémoniens donnoient à leurs enfans sur la tempérance.

M. Gautier devoit bien nous dire quel étoit le Pays & le métier de Carnéade. Quelle nécessité y avoit-il de dire de quel Pays étoit ce Philosophe? Ne devois-je pas aussi rapporter ce qu'en disent Cicéron, Pline, Diogene de Laërce, Aulu-Gelle, Valere-Maxime, Elien, Plutarque? &c. J'ai appellé Carnéade, un des Chefs de la troisieme Académie, & on me demande de quel métier il étoit.

M. Gautier, qui me traite par-tout avec

la plus grande politesse, n'épargne aucune occasion de me susciter des ennemis. Quel jugement doit-on porter du Discours de M. Rousseau, si montrer qu'il se trompe, c'est lui susciter des ennemis ? Tout le mal que je lui souhaite, c'est qu'il pense comme nos Académies.

J'avois dit « les victoires que les Athé- » niens remporterent sur les Perses & » sur les Lacédémoniens mêmes ; font » voir que les Arts peuvent s'associer » avec la vertu militaire. » *Je demande*, dit M. Rousseau, *si ce n'est pas là une adresse pour rappeller ce que j'ai dit de la défaite de Xerxès, & pour me faire songer au dénouement de la guerre du Péloponnese.* Je demande à mon tour, si l'on peut, sans s'inscrire en faux contre l'Histoire, penser que les Athéniens ayent eu moins de valeur & remporté moins de victoires éclatantes que les Lacédémoniens. Pourroit-on savoir comment cet Auteur a acquis le droit de rejetter les faits historiques les mieux constatés, lorsqu'ils sont contraires à son opinion ? Seroit-ce en prenant la résolution de n'avoir pas tort ? Pour moi, j'ai pris celle de ne dire au-

cune chose où il trouve que j'aye raison.

J'ai dit, en parlant des Athéniens, « leur gouvernement devenu vénal sous » Periclès, prend une nouvelle face; l'a» mour du plaisir étouffe leur bravoure, » les fonctions les plus honorables sont » avilies, l'impunité multiplie les mau» vais Citoyens, les fonds destinés à la » guerre sont employés à nourrir la mol» lesse & l'oisiveté, toutes ces causes de » corruption, quel rapport ont-elles aux » Sciences? » M. Rousseau veut que ces causes ne soient que des effets de la corruption. J'avoue que différentes causes particulieres peuvent avoir une cause premiere & générale, & que sous cet aspect on peut les appeller effets; mais il n'y a nulle raison de croire que la culture des Sciences est cette premiere cause; puisque toutes celles que je viens de rapporter subsistent dans plusieurs pays où les Sciences ne furent jamais cultivées. D'ailleurs cette premiere cause est connue. Periclès fit des changemens qui introduisirent le relâchement & le désordre. M. Rousseau connoît sans doute ce fait, & il ne laisse pas de dire : *M. Gautier*,

feint d'ignorer ce qu'on ne peut pas supposer qu'il ignore en effet, & ce que tous les Historiens disent unanimement, que la dépravation des mœurs & du gouvernement des Athéniens fut l'ouvrage des Orateurs. M. Rousseau me permettra de ne pas convenir de l'unanimité des Historiens sur le sujet dont il est question. J'avouerai qu'il y avoit des Orateurs qui flattoient le peuple ; mais, comme Plutarque l'a remarqué, les Athéniens qui pendant la paix trouvoient du plaisir à écouter leurs flatteries, ne suivoient dans les affaires sérieuses que les avis de ceux qui faisoient profession de dire la vérité sans aucun respect humain.

Platon, qui connoissoit parfaitement le gouvernement & les mœurs des Athéniens, reconnoît que l'excès de leur liberté anéantit leur vertu, & que cette liberté excessive avoit sa source dans la sureté où ils croyoient être depuis la victoire de Salamine. Il dit que la crainte étoit un frein nécessaire à leurs esprits.

Justin confirme la vérité de cette réflexion, en disant que leur courage ne survécut pas à Epaminondas. « Délivrés » d'un rival qui tenoit leur émulation

» éveillée, ils tomberent dans une indo-
» lence léthargique. Le fonds des arme-
» mens de terre se consume aussi-tôt en
» jeux & fêtes. La paye du soldat & du
» matelot se distribue au Citoyen oisif.
» La vie douce & délicieuse amollit les
» cœurs, &c. »

En tout cela il n'est pas question d'Orateurs. On sait bien que plusieurs causes concoururent aux mêmes effets. Le sentiment de la société des gens de Lettres qui travaillent à l'Histoire universelle, est, que la corruption fut amenée chez les Athéniens par l'opulence que leur procurerent leurs victoires. Voyez si Messieurs de Tourreil, Bossuet, Rollin, Lenglet, Mably & autres qui ont parlé des causes de la dépravation des mœurs & du gouvernement des Athéniens, disent que ce fut l'ouvrage des Orateurs (*).

Les défauts, les vices que les gens de Lettres peuvent avoir de commun avec

(*) M. Rousseau doit trouver bien pitoyable cette réflexion de l'illustre Bossuet : " Ce que fit la Philosophie pour ,, conserver l'état de la Grece n'est pas croyable. Plus ces ,, Peuples étoient libres, plus il étoit nécessaire d'y établir ,, par de bonnes raisons les regles des mœurs & celles de

les ignorans, M. Rousseau les impute aux Sciences. Oh qu'il pense différemment du maître à danser de M. Jourdain! Selon l'un tous les maux viennent de ce qu'on ne cultive pas l'art de la danse; & selon l'autre, de ce qu'on cultive tous les Arts.

Il m'apprend qu'il y a dans la gazette d'Utrecht, une pompeuse exposition de la réfutation de son Discours, &c. Je n'ai aucune part à ce qu'on en a dit dans la gazette, ou dans d'autres ouvrages. M. Rousseau doit-il trouver mauvais qu'on rende compte au public d'une dispute littéraire, qui est intéressante? Doit-il s'en prendre à moi de ce qu'on trouve mon discours plus solide que le sien? Si je voyois dans la gazette un éloge de son ouvrage, je ne l'accuserois pas de l'y avoir fait insérer; je me contenterois de penser que ceux qui loueroient la justesse de ses raisonnemens ont l'esprit faux.

„ la Société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Archytas, Platon, Xénophon, Aristote & une infinité d'autres, remplirent la Grece de ces beaux préceptes. Les „ Poëtes mêmes, qui étoient dans les mains de tout le „ peuple, les instruisoient plus encore qu'ils ne les divertissoient „. (*Note de l'Auteur des Observations*).

Il n'est pas vrai, selon M. Gautier, que ce soit des vices des hommes que l'Histoire tire son principal intérêt. Je n'ai pas parlé du principal intérêt de l'Histoire. C'est avec l'Auteur de la gazette que M. Rousseau doit entrer en lice. J'admire l'adresse qu'il a de déterrer dans une gazette une réponse qui n'est pas de moi, au lieu de répliquer aux miennes. Il demandoit ce que deviendroit l'Histoire, s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conspirateurs. Ma réponse, qu'il a eu la prudence de ne pas relever, a été mise dans un beau jour par deux Auteurs (*) qui ont pris parti contre lui.

Il avoit dit : *A quoi serviroit la Jurisprudence sans les injustices des hommes ?* J'avois répondu, qu'aucun Corps politique ne pourroit subsister sans loix, ne fût-il composé que d'hommes justes. M. Rousseau reconnoît cette vérité ; or dès que les loix sont nécessaires, il faut qu'on en ait la connoissance ; la Jurisprudence est donc nécessaire. On demande

(*) L'un a composé un très-beau Discours, qu'on trouve dans le Mercure de Décembre ; l'autre est M. Freron, qui se fait tant d'honneur par ses Ouvrages.

pourtant

pourtant si je la confonds avec les loix. Supposons qu'il n'y ait que des hommes justes en France, ne faudra-t-il pas des loix de toutes especes, relatives à la variété des affaires, au commerce, à la navigation, aux manufactures, aux impôts, aux différens droits des particuliers, aux divers ordres de la nation? &c. Ces loix nécessairement nombreuses pour un grand peuple, seront, outre cela, susceptibles de plusieurs interprétations, suivant la diversité des circonstances: l'étude de ces loix suffira donc pour occuper quelques citoyens, dont les lumieres aideront leurs compatriotes.

Les Lacédémoniens n'avoient ni jurisconsultes, ni avocats. Ils avoient des magistrats & des procédures juridiques. On range sous l'onzieme table des loix de Lycurgue celles qui concernent les Cours de Justice; & puisqu'il étoit défendu aux jeunes gens d'assister aux plaidoyers, apparemment qu'on plaidoit. Mais supposons les choses telles que les rapporte M. Rousseau: des institutions qui conviennent à une petite société de soldats, peuvent-elles avoir lieu dans un grand Etat? Le

m'en rapporte là-deſſus à ſa politique. Mais j'ai de très-bonnes raiſons pour ne m'en rapporter qu'aux lecteurs ſur ce que je dis dans la Réfutation. On n'y trouvera aucun des raiſonnemens faux ou ridicules que M. Rouſſeau a la bonté de me prêter, pour rappeller ſans doute la ſimplicité de ces premiers tems qui doivent faire honte à notre ſiecle, à ce ſiecle malheureux qui eſt aſſez corrompu par les Sciences pour exiger de la bonne foi juſques dans la diſpute.

Cependant je reconnoîtrai volontiers qu'il rapporte fidellement quelques réflexions générales, ou qui préparent mes tranſitions, ou qui ſont des ſuites de quelques raiſonnemens. Par exemple, j'avois dit : ſous prétexte d'épurer les mœurs, eſt-il permis d'en renverſer les appuis ? Il répond : *ſous prétexte d'éclairer les eſprits, faudra-t-il pervertir les ames ?* Ces réflexions & d'autres ſemblables, ſont peut-être également fondées ; & il eſt ſurprenant que M. Rouſſeau qui eſt réſolu, comme il l'aſſure pluſieurs fois, à ne point répliquer, réponde à des bagatelles, préférablement à ce qui ren-

verse ses preuves prétendues. Il est plus surprenant encore que dans la crainte où il est de voir les brochures se transformer en volumes, il en fasse une de trente-une pages, pour dire qu'il ne dira rien.

S'il se défend mal lorsqu'on l'attaque, en revanche il se défend très-bien quand on ne l'attaque pas. Je me borne à un seul exemple : il dit que je lui reproche d'avoir employé la pompe oratoire dans un discours académique, & j'ai loué son éloquence en trois ou quatre endroits. Il est vrai que j'ai demandé à quoi tendoient ses éloquentes déclamations ; mais il me semble qu'il n'est pas nécessaire d'être perverti par les Belles-Lettres, pour voir que ce mot, *déclamations*, tombe sur le défaut de justesse dans ses raisonnemens, & non sur la forme de son style. Aussi M. Freron, qui applaudit à l'éloquence de son discours, dit avec raison, qu'il est obligé de ne le regarder que comme une déclamation vague, appuyée sur une métaphysique fausse, & sur des applications de faits historiques, qui se détruisent par mille faits contraires.

DISCOURS

De M. Le Roi, Professeur de Rhétorique au College du Cardinal Le Moine, prononcé le 12 Août 1751 dans les Ecoles de Sorbonne, en présence de MM. du Parlement, à l'occasion de la distribution des prix fondés dans l'Université.

Traduit en François par M. B. Chanoine Régulier, Procureur-Général de l'Ordre de Saint-Antoine.

Des avantages que les Lettres procurent à la Vertu.

MESSIEURS,

LES Lettres ont leurs phénomenes ainsi que la Physique. Comme, à la faveur d'un tems serein on découvre quelquefois dans le Ciel de nouveaux astres, dont l'éclat surprenant arrête nos regards, & dont la marche peu connue fixe l'attention des Astronomes : de même lorsque les Lettres sont le mieux cultivées, on voit de tems en tems s'élever parmi les savans des opinions aussi frappantes par leur nouveauté

que par leur singularité ; & dont les progrès affligeans pour ceux qui les considerent, laissent entrevoir avec peine le fruit que l'on en doit attendre. C'est le cas où nous nous trouvons aujourd'hui, dans un siecle où les Sciences & les Arts ont été portés à un si haut degré de perfection ; en effet quoi de plus inoui, que ce qu'on a depuis peu avancé publiquement ; que les Lettres sont la principale cause de la corruption des moeurs ?

Ce n'est point ici, Messieurs, un jeu d'esprit, ni l'effet de quelque jalousie secrete. Nos adversaires combattent à visage découvert : ce sont des personnages graves ; & ce qu'il y a de plus extraordinaire ce sont des hommes très-éloquens. Ils citent le genre-humain à leur tribunal ; & parcourant son histoire comme s'il ne s'agissoit que de l'histoire de la vie d'un seul homme, ils remarquent d'abord, que créé depuis plusieurs siecles, après une longue enfance, loin de devenir plus mûr avec l'âge, il renchérit tous les jours sur ses anciens vices, qu'il se plonge de plus en plus dans le crime, & ne cesse jamais d'être le jouet de quelque passion

particuliere ou de toutes enſemble. Indignés à la vue d'une ſi étrange dépravation, & perſuadés d'une part que nos deſirs ſont l'unique ſource de nos déréglemens; & de l'autre, qu'on ne deſire que ce que l'on connoît; ils oſent conclure que la vertu n'a contre le vice d'aſyle aſſuré que dans le ſein de l'ignorance, & que les Sciences & les Arts ſont pour l'eſprit qui en eſt orné autant de différens poiſons, dont il faut proſcrire l'uſage.

Nous conviendroit-il d'autoriſer ce ſentiment par notre ſilence? & ne devons-nous pas plutôt le ſoumettre à la cenſure de cette auguſte Aſſemblée? C'eſt ici, Meſſieurs, que les Lettres comparoiſſent devant vous, non en qualité de ſuppliantes; comme elles plaident moins pour leur propre intérêt que pour celui de l'humanité, cette poſture les déshonoreroit; ni même en qualité de complaignantes, car elles n'ont garde de s'irriter contre ceux que le ſeul amour de la vertu porte à les inſulter: mais remplies d'égards pour tout le monde, elles vous invitent ſimplement à examiner, ſi ſous prétexte de venger la vertu, on ne lui cauſeroit

pas un extrême préjudice, en lui interdisant tout commerce avec elles.

Quel plus juste motif de confiance pour les Lettres, que de voir l'élite du Royaume s'assembler en foule dans ce lieu, qui a toujours été regardé comme le sanctuaire des Sciences ? Ici, Messieurs, même en gardant le silence, vous plaidez éloquemment leur cause ; votre présence seule, qui est une preuve de l'attachement que vous avez pour elles, leur répond de la victoire.

Chargé d'acquitter le tribut annuel que nous vous devons, je vais donc parcourir les avantages que les Lettres procurent à la vertu, & vous montrer dans la premiere partie de ce Discours, combien ceux qui les condamnent les connoissent peu : vous verrez dans la seconde que l'expérience & les faits détruisent également les reproches, dont on veut les accabler. Daignez, Messieurs, prêter à ce que je vais dire une oreille favorable.

PREMIERE PARTIE.

On peut pardonner aux ignorans l'erreur qui leur fait attribuer aux Lettres l'abus qu'en font quelquefois ceux qui les cultivent ; mais que des savans exercés dans tous les genres d'érudition méconnoissent leur essence & leur destination, & les rendent responsables de tous les maux qu'éprouve le genre-humain ; c'est un prodige qui a droit de nous surprendre. Il ne manquoit plus que ce dernier trait au tableau des miseres & des égaremens de l'homme que l'on exagere avec tant d'emphase. Qu'est-ce que les Lettres ? Sont-elles autre chose qu'un précieux dépôt conservé dans les Livres, un recueil des préceptes des Sages, qui s'est formé peu-à-peu, & qui répandu dans tout l'Univers sert à éclairer l'esprit, à réformer le cœur, en un mot à perfectionner tout l'homme ? Quelle est leur origine ? Ne sont-elles pas le fruit de la vertu, qui inspiroit à ces sages autant de tendresse pour le genre-humain que de zele & d'intelligence ?

Mais cette excellence propre aux Lettres, cette origine divine, est précisément ce qu'il s'agit de prouver. Toutes les Sciences, dit-on, sont vaines ou pernicieuses : elles naissent de la superfluité ou de l'amour du plaisir... Ce n'est pas ainsi qu'ont pensé tant d'illustres auteurs chez les profanes; les Platons, les Xénophons, les Cicérons ; & parmi les Ecrivains sacrés, les Lactances, les Clémens d'Alexandrie, les Basiles. Ne perdons pas cependant un tems précieux : laissons les autorités pour nous appliquer à connoître ce que les Lettres sont en elles-mêmes ; & décidons la question par ce que les Législateurs ont ordonné, plutôt que par ce que les Philosophes ont écrit.

On voudroit que l'homme n'agît jamais que par l'inspiration de la vertu ; & que tous les habitans de la terre ne formassent qu'une Cité toute composée d'honnêtes gens. Le plan est magnifique ; mais comment l'exécuter sans le secours des Lettres. On répond que l'exemple suffit, que l'ignorance supplée aux préceptes. Fort bien : mais quels exemples doit-on

attendre d'une multitude grossiere & sauvage ! Tels étoient sans contredit les hommes avant l'établissement des Lettres : occupés à faire la guerre aux animaux qui leur servoient de nourriture, & presque semblables à eux, ils n'avoient ni loix, ni mœurs. Si quelques-uns doués d'une raison supérieure se portoient à la recherche du bien, privés du secours de l'Histoire & des agrémens de la Poésie & de l'Eloquence, combien leur voyoit-on faire de vains efforts & de fausses démarches ? Pouvoient-ils se donner pour modeles à des Barbares ? Peu efficace pour le bien & très-puissant pour le mal, l'exemple est par lui-même une foible ressource. La vertu modeste excite l'envie : son silence même est un reproche sanglant qui confond ouvertement & le crime & l'injustice : pour se faire aimer il faut qu'elle disparoisse : quel charme plus puissant que celui des Lettres pour la rappeller & pour la faire goûter ?

L'ignorance, répond-on, tient les passions dans un engourdissement que les Lettres dissipent. Quelle pitoyable défaite ! C'est ici que nos adversaires ne peuvent

déguiſer la foibleſſe de leur cauſe : en voulant pourvoir à la ſureté de la vertu, ils la laiſſent ſans défenſe, ils la livrent à ſes plus cruels ennemis. L'homme naturellement révolté contre la domination aura-t-il donc beſoin des Lettres pour apprendre à ſeçouer le joug de l'obéiſſance ? L'orgueil dont il eſt radicalement infecté, & qui le rend ſourd aux conſeils de la raiſon ne ſuffit-il pas pour le porter à la révolte ? Eſt-il de maître plus abſolu, plus adroit & plus ſéduiſant que lui ? L'homme aura-t-il beſoin des Lettres pour ſe livrer à de honteux excès, lui qui ſe prête ſi volontiers à la ſéduction des ſens ? Et quels Docteurs que les ſens ! Combien leurs piéges ſont-ils fréquens, leurs ſollicitations éloquentes, leurs flatteries inſinuantes ! L'homme aura-t-il beſoin des Lettres pour employer la force ou la ruſe à s'emparer du bien d'autrui ? Parlerons-nous de l'amour ? Quel Protée ! Tantôt fier & brutal, tantôt doux & rampant, toujours fourbe & malin, il prend toutes les formes qui conviennent à ſes vues. A quoi ſert ici l'ignorance ? Seroit-ce pour cacher à l'homme le levain de cu-

pidité qui fermente dans son cœur ? Mais n'est-ce pas une chimere de supposer qu'on puisse l'ignorer ? Ne vaut-il pas mieux apprendre à réformer les passions ? mais sans l'étude des Lettres, comment s'affranchira-t-on de leur tyrannie ? comment s'appliquera-t-on à devenir docile, chaste, libéral ; à sacrifier s'il le faut ses biens & sa vie pour le service de la Religion & de l'Etat ? Les Lettres nous donnent sur cette matiere de continuelles leçons, qui ne sont jamais inutiles ; car ceux-là mêmes qui refusent de s'y conformer, sont souvent retenus dans le devoir par la crainte ou la honte qu'elles leur inspirent. On ne fait point assez d'attention aux bons effets que ces sentimens produisent, & l'on ne réfléchit pas combien ils contribuent au bonheur de la société.

Si dans toutes ses actions l'homme n'avoit que l'honnêteté pour but ; s'il la regardoit comme l'unique & le souverain bien, s'il étoit sincérement pénétré de l'idée de l'ordre, & s'il ne s'en écartoit jamais ; j'avoue que les Lettres ne feroient pas alors nécessaires à la vertu ; mais on ne peut nier qu'elles ne lui servissent

dû moins d'un grand ornement. Quoi de plus beau & de plus agréable que l'Histoire, la Poésie & l'Eloquence ? Mais enfin l'homme étant plongé dans d'épaisses ténebres, & violemment enclin au mal, pourquoi le priver d'un rayon de lumiere dont il a besoin pour découvrir la vérité, d'une étincelle de feu qui peut l'embraser de l'amour de la vertu ? La témérité ne sera donc plus réfrénée par les exemples que fournit l'Histoire, les délices pures de la chaste & divine poésie ne dissiperont plus les charmes trompeurs d'une poésie licencieuse, les sophismes ne seront plus foudroyés par les traits d'une éloquence mâle & solide ? Ainsi l'honnête homme, sans savoir & sans avoir de quoi se défendre, restera exposé aux attentats des voleurs ? Quelle horrible inhumanité !

Qu'on cesse de vanter l'ignorance, comme si elle avoit la force d'étouffer dans l'âme le germe des passions, de même que le froid brûle l'herbe des champs. N'est-il pas plus raisonnable de penser, que comme les reptiles les plus vénimeux naissent dans les solitudes arides & incultes, de même l'ignorance est la source féconde des plus affreux désordres ?

Parcourons le monde entier. Est-il un pays, un coin de la terre, qui n'ait été le théâtre des ravages de l'ignorance? Comment vivent aujourd'hui les nations barbares? Peindrai-je la fureur à laquelle elles s'abandonnent pour le plus vil intérêt, qui les porte à se percer mutuellement avec des flêches empoisonnées? Vous dirai-je... Mais il seroit impossible de détailler tant d'horreurs. Rappellez ce que vous en avez lu, rassemblez ce que l'histoire raconte de ces malheureux siecles, si célebres par le regne de l'ignorance; vous ne compterez jamais, vous n'imaginerez pas même toutes les guerres, tous les fléaux, tous les forfaits que ce monstre a enfantés. Le nombre & l'atrocité de ses attentats échapperent à toute votre sagacité. Jettons un voile épais sur tant d'infamies dont l'ignorance ne fait pas rougir: mais vous, ses tristes victimes, dont les membres déchirés par les Cannibales couvrent le genre-humain d'un éternel opprobre, sortez de vos tombeaux, conduisez les panégyristes de l'ignorance dans ces plages qui ne vous sont que trop connues, où l'on voit un pere de famille assis à table distri-

vuer de ſang-froid de la chair humaine à ſa femme & à ſes enfans ! A l'aſpect de ces cruels repas, de ces feſtins horribles, qui réaliſent la fable de Thyeſte, ils appré-cieront eux-mêmes les obligations que nous avons à l'ignorance.

La pratique déteſtable des Antropophages n'eſt pas nouvelle, puiſqu'il en eſt fait mention dans Homere, le plus ancien des Auteurs profanes. Quels exemples d'honnêteté & d'humanité attendra-t-on de ces hommes abominables, ſur qui la beauté & la perfection du corps humain ne font d'autre impreſſion, que d'exciter en eux le ſentiment d'une infâme luxure ou d'une barbare gourmandiſe.

Que ſeroit-ce du genre-humain, s'il ne s'étoit pas trouvé des hommes aſſez éclairés pour connoître la nobleſſe de leur condition ſi honteuſement avilie ; aſſez hardis pour oſer entreprendre de la rétablir dans ſes droits ; aſſez aimables pour adoucir l'humeur farouche de leurs compatriotes, & les faire conſentir à l'établiſſement des Loix ? Mais lorſqu'il a été queſtion d'aller à la ſource du mal, comment a-t-il pu ſe faire, que les différens Légiſlateurs quoi-

que séparés les uns des autres par l'intervalle des tems & des lieux, se soient tous accordés à regarder l'ignorance comme la cause de la barbarie, & se soient servis des mêmes moyens pour la détruire ? Ce sont là des faits qui démontrent évidemment l'utilité & la nécessité des Lettres.

Quel tribut d'amour, de respect & de reconnoissance ne devons-nous pas à ceux qui les ont fait naître ! Leurs dépouilles mortelles sont depuis long-tems enfermées dans le tombeau, mais leur esprit vit encore pour nous. Quel est ce vénérable vieillard que j'apperçois à travers les ombres de l'antiquité la plus reculée ? son visage est plus brillant que le Soleil. O prodige ! Plus il s'éloigne de notre âge, plus il paroît grand & lumineux. Placé sur une montagne élevée il reçoit les hommages de tout l'Univers ; d'une main il commande aux flots de la mer ; de l'autre il porte ces tables fameuses, où la Loi de Dieu est gravée. Que les partisans de l'ignorance jettent les yeux sur ce redoutable vainqueur, qui apprend aux hommes les merveilles de la Création ; l'unité de l'Etre suprême, les triomphes de ce Dieu

vengeur sur l'impiété, & qu'ils reconnoissent dans sa personne le Prince des Orateurs, des Philosophes & des Poëtes. Un peu au-dessous de Moyse j'apperçois d'un côté le Roi Prophete dansant devant l'arche du Seigneur, & suivi d'un peuple innombrable qu'attire la douceur & la sublimité de ces cantiques. De l'autre côté je vois dans des jardins fleuris ce Monarque à qui l'*Esprit Saint* donna le nom de sage : plongé dans une méditation profonde, il assigne à chaque âge, à chaque condition les devoirs qui les concernent, & ne montre pas moins d'habileté à peindre les hommes, qu'à percer les secrets de la nature. Quelle est cette auguste Assemblée qui occupe le vallon ? C'est le chœur des saints Prophetes, qui feront à jamais l'honneur & le soutien de l'Eloquence & de la Poésie.

Quelles vives lumieres sortent de ce mont sacré à travers les ténebres de l'idolâtrie qui l'environnent ! L'ancien Parnasse s'abaisse devant lui, mais malgré les fables qui le dégradent & dans la sombre nuit du Paganisme, celui-ci laisse échapper des traits d'un feu pur & brillant. Combien de Solons, de Pompilius ont su guider

leurs pas à la lueur d'une raiſon épurée ? & n'ont pas craint de déclarer la guerre à l'ignorance.

Mais ſans nous arrêter à des exemples étrangers, ouvrons notre hiſtoire ; comparons les ſiecles ténébreux avec ceux où les ſciences ont fleuri ; & voyons en abrégé ce que les grands Princes & les habiles Politiques ont penſé ſur cette matiere.

Cette diſcuſſion nous fournira de tems en tems des traits agréables ; mais quelle ſera notre admiration lorſque nous repaſſerons le regne de notre auguſte Monarque ? Quel puiſſant protecteur des Lettres ! & de combien de faveurs les a-t-il honorées ! Dès l'âge le plus tendre, il ne s'eſt pas contenté de répandre en particulier ſes bienfaits ſur les Muſes qui préſident à l'éducation de la jeuneſſe, il a voulu enſuite les doter avec une magnificence vraiment royale. Durant les horreurs de la guerre, il leur a procuré les douceurs d'un tranquille loiſir ; & dès qu'il a donné la paix à l'Europe, il s'occupe tout entier du ſoin d'augmenter la gloire du nom François. Tandis qu'il parcourt ces monumens ſuperbes, dreſſés par ſes ancêtres, qu'il a lui-

même réparés ou embellis; & qu'il cherche les moyens de laiſſer à la poſtérité des preuves de ſon goût & de ſa munificence; un heureux génie lui ſuggére le plus beau plan qui fut jamais, dont l'exécution glorieuſe lui étoit réſervée? il s'agit d'affranchir de l'opprobre, de l'ignorance & de la pauvreté cette jeune nobleſſe dont les généreux Peres ont prodigué leur ſang & leur bien pour le ſervice de la Patrie. Tel eſt l'objet de la fondation de l'Ecole militaire; les Eleves y ſeront inſtruits en même tems des principes de la Religion & des connoiſſances utiles à la défenſe de l'Etat. Cet établiſſement en procurant un double avantage à la Nation aſſure au Roi à deux différens titres le nom de Pere de la Patrie: il l'acquitte d'une dette juſtement contractée envers les ayeux de ces jeunes Héros, & lui fournit de nouveaux défenſeurs, qui lui ſeront d'autant plus attachés, que leur éducation ſera tout à la fois la preuve authentique de la libéralité du Prince, de leur propre Nobleſſe, & des ſervices que leurs parens ont rendus à l'Etat; deſſein, dont Charlemagne lui-même, le reſtaurateur des Lettres dans toute l'Europe, pourroit être jaloux.

A cet illuftre nom, l'ignorance pâlit, frappée d'un nouveau coup de foudre. Jamais Prince n'auroit fu mieux que lui la faire valoir s'il étoit vrai qu'on peut en tirer parti. Quelle fut la conduite de ce fage Monarque? Pour avoir un corps de réferve, toujours prêt à combattre cette odieufe ennemie, il établit un Confeil des Comtes de fa Maifon à qui il donna le pouvoir de dreffer & d'interpréter les loix, de terminer les procès & de veiller à l'avancement des Sciences & des Arts: Telle eft l'origine de ce célebre Parlement, fupérieur à tous nos éloges. Que ne pourrois-je point en dire? Combien y compte-t-on de lumieres du Barreau, de Héros de Thémis, de modeles d'une conftance invincible? Il faudroit n'en omettre aucun pour rendre juftice à tous. Combien de Magiftrats foutiennent dans les Tribunaux des Provinces l'honneur de ce premier Corps, dont ils ont été tirés, & y perpétuent le zele pour la juftice & l'amour des Lettres qui lui furent jadis infpirés par Charlemagne.

J'en trouve la preuve dans vous-même, Monfieur, ce grand Empereur converfoit

familiérement avec les gens de Lettres, & leur témoignoit autant de bonté que vous en faites paroître en prenant place dans cette Assemblée. Il excitoit les savans à se distinguer dans la carriere de la Littérature par les mêmes caresses dont vous honorez nos jeunes athletes victorieux. Par-tout vous êtes chéri & considéré comme il l'étoit ; car il n'est aucun des parens de cette florissante jeunesse, en quelque lieu qu'il habite, qui ne tourne dans ce moment les yeux sur vous, & qui pénétré d'admiration, de zele & de respect ne s'enorgueillisse en quelque sorte & ne s'attendrisse jusqu'aux larmes, lorsqu'il vous voit remplir si dignement les fonctions de Pere à l'égard de ses enfans.

Vous avez droit, illustres Sénateurs, à de pareils sentimens de reconnoissance. Ce n'est pas sans peine que vous quittez ces glorieuses occupations, que votre religion, votre prudence, votre zele infatigable pour la Patrie vous rendent si cheres. Ne regrettez pas néanmoins les courts instans que vous accordez à nos vœux. Ce sont les vertus mêmes que j'ai nommées qui vous conduisent ici ; elles ne

peuvent que vous bien inſpirer. Elles ſauront vous rendre avec uſure ce peu de tems que vous nous ſacrifiez. Votre préſence à nos exercices va prévenir des maux auxquels votre ſageſſe auroit été obligée de remédier ; & vous prépare déjà des coopérateurs empreſſés de ſuivre vos traces. Lorſque Charlemagne eut formé votre auguſte Compagnie, cet habile Monarque vit bientôt qu'il n'étoit pas moins néceſſaire d'établir une ſociété de Savans, qui fut comme une pépiniere de l'Etat, où la jeuneſſe la plus diſtinguée, honorée de votre protection apprît à devenir un jour digne de vous ſuccéder. Aſſociée à votre gloire dès ſa naiſſance, jugez, Meſſieurs, de la joie de l'Univerſité, lorſqu'elle peut jouir de la préſence de tant de grands hommes, qui furent autrefois élevés dans ſon ſein, & qui ſont maintenant ſon plus ferme rempart & ſes plus zélés Panégyriſtes. Sa reconnoiſſance redouble aujourd'hui qu'il s'agit de l'honneur des Lettres : votre abſence les auroit privées de l'un des plus ſurs & des plus glorieux moyens qu'elles puiſſent employer pour la défenſe de leur cauſe.

Mais ſi les Rois & les Légiſlateurs ont cru s'illuſtrer en favoriſant les Lettres, & s'ils en ont tiré de puiſſans ſecours; pourquoi ſont-elles maintenant traitées d'infâmes ſéductrices, & expoſées à la critique la plus amere? N'eſt-ce pas attenter au bien de la ſociété, que de vouloir par d'odieuſes imputations détourner les honnêtes gens de l'étude, tandis que les hommes les plus ſages, ont regardé les Lettres comme la plus courte & preſque la ſeule voie qui conduiſe à la vertu? Nos adverſaires rougiſſent peut-être de ſe voir en oppoſition avec de ſi reſpectables autorités: ils avouent qu'ils ont excédé en traitant les Lettres avec ſi peu de ménagement, mais ils n'en veulent, diſent-ils, qu'à l'abus énorme qu'on en fait. C'eſt un tréſor précieux que les hommes ſont indignes de poſſéder, parce qu'ils le tournent en poiſon: ſi le fait eſt vrai, Meſſieurs, rendons les armes, avouons notre défaite. Que ces filles du Ciel, préſent trop funeſte à la terre, retournent au lieu de leur origine. Que le Prince ſi pieux qui vient de fonder une Chaire dans cette Univerſité pour l'interprétation des ſain-

tes Lettres condamne son zele mal entendu, & qu'il réserve ses libéralités pour de plus dignes objets. Il faut renfermer sous le sceau les divines Ecritures, parce qu'un Bayle pourroit les profaner : que les Philosophes n'entreprennent plus de nous développer les ressorts de la Providence, également admirable dans le plus grand comme dans le plus petit de ses ouvrages, ni l'efficacité de la Toute-puissance de Dieu, qui se fait une espece de jeu de la création de ce vaste univers, parce qu'un Spinosa pourroit confondre la substance divine avec les esprits créés & la matiere, & en faire un composé monstrueux : que la Jurisprudence cesse de nous donner des leçons, pour la conduite de notre vie & la police des Etats, parce qu'un Hobbes pourroit abuser des plus saines maximes : que l'orateur & le poëte, que le peintre & le statuaire ne transmettent plus à la postérité la mémoire des belles actions : qu'on étouffe dans son berceau l'art prodigieux, si propre à illustrer notre patrie & notre siecle, de ranimer sur la toile une peinture prête à céder sur la fresque ou sur le bois à l'injure

jure des tems. Qu'on interdise aux Artistes distingués l'usage de ces admirables talens, fondement solide de leur fortune & de leur réputation : qu'on supprime enfin, tous les livres ; que les savans se taisent, & que les Lettres soient condamnées à l'oubli. L'ignorance triomphera : mais quel bien en résultera-t-il ? Si l'on proscrit les Sciences & les Arts, le monde entier retombe dans le cahos.

Dans cette supposition l'homme seroit réduit à une condition bien plus triste que celle à laquelle les exposerent jamais les inconvéniens qu'entraîne l'abus des Lettres. Nous sommes donc redevables aux Lettres, de plusieurs avantages inestimables malgré les abus dont on les accuse. Mais ces abus en quoi consistent-ils, & les Lettres en sont-elles véritablement responsables ? c'est ce qui nous reste à examiner.

SECONDE PARTIE.

On peut abuser de la Science comme de la Religion ; mais ces abus mêmes en caractérisant notre foiblesse démontrent sensiblement la nécessité de l'une & de

l'autre. Il ne s'agit donc pas de savoir s'il est des gens qui fassent servir les Lettres à de mauvais usages, mais uniquement si elles s'y prêtent d'elles-mêmes, si elles sont pernicieuses de leur nature. Nos adversaires soutiennent l'affirmative, & nous croyons les avoir suffisamment réfutés par l'exposition de ce principe certain : que la Science est la source de toutes sortes de biens, comme l'ignorance est la source de tout mal.

On nous conteste cette vérité, qu'on veut faire passer pour une subtilité Métaphysique, dont on appelle à l'histoire & à l'expérience ; on croit pouvoir prouver par les faits que le luxe & l'irréligion doivent leur établissement & leurs progrès aux Lettres, & ne subsistent que par elles : que de-là est sortie cette foule de passions effrénées, qui ont si souvent renversé les Empires, & presqu'anéanti le culte de la Divinité.

A cette accusation qui comprend tous les crimes possibles, les Lettres répondent : comment serions-nous coupables des maux dont vous vous plaignez, nous qui n'étions pas encore au monde lorsqu'ils

y ont paru ? En effet, quand eſt-ce que l'impiété & la diſſolution (je dis la diſſolution & non pas le luxe, car celui-ci n'eſt qu'un léger dédommagement, que celle-là s'eſt adroitement ménagé lorſqu'elle a vu ſes excès cenſurés & réprimés par les Lettres,) quand eſt-ce, dis-je, que ces malheureuſes filles de la volupté & de l'ignorance ſe ſont emparées de l'empire de l'Univers ? N'ont-elles pas dès le premier âge marché tête levée, & ſecoué le joug de la pudeur ? Ne vit-on pas dès-lors éclore toutes les paſſions, dont l'affreux débordement couvrit toute la terre de tant de crimes & d'abominations, qu'un déluge univerſel n'a pas ſuffi pour la laver.

Où en étoient alors les Lettres ? elles étoient à peine conçues dans le ſein d'un petit nombre de bons eſprits ; ou ſi elles avoient déjà vu le jour, foibles & rampantes dans cette premiere enfance, elles n'oſoient encore ſortir de l'étroit eſpace qui ſervoit de retraite à ces ſages. Cependant à la ſuite des infâmes plaiſirs, l'irréligion aigrie plutôt que domptée par les exemples récens de la vengeance cé-

leste, & devenue d'autant plus audacieuse, que Dieu la traitoit avec plus d'indulgence, étoit montée à cet excès de folie de vouloir détrôner l'Etre suprême. Vains efforts, dont l'impiété essaya de se consoler en ravissant à Dieu son culte & ses adorateurs, par les attraits séduisans de la volupté. Tous les vices eurent alors des autels, & l'encens que l'on refusoit au souverain Maître fut prodigué à ces monstres impurs. Qu'y a-t-il en cela qu'on puisse imputer aux Lettres? Loin de les accuser d'avoir donné naissance au crime, on peut dire que ce tyran leur déclare dès leur berceau la plus cruelle guerre. A peine sorties de l'enfance elles ne savent où fuir. Ici on leur tend des piéges, là on tâche de les exterminer à force ouverte.

L'Egypte leur offre un asyle. Mais qu'arrive-t-il? On leur fait la réception la plus honorable dans la vue de les séduire. On les érige en Déesses malgré elles. Pour les empêcher de publier les louanges du vrai Dieu & de venger l'injure faite à son saint Nom, on les retient captives au fond des temples, où on les lie avec des chaînes d'or, ornées de fleurs & de

pierreries. Elles ne rendent des oracles que par la bouche des Mages : leurs préceptes qui ne devroient servir qu'à l'instruction deviennent un langage énigmatique. Cette dure servitude ne les empêche pas néanmoins de faire quelquefois briller la vérité à travers une infinité de fables & de mensonges, dont de perfides interpretes ont soin de la voiler. L'Univers étonné reconnoît qu'il doit à l'Egypte, cette mere féconde du Paganisme & de la superstition, les Loix les plus utiles & les plus sages.

Parmi les Hébreux, les Lettres n'ont point été déshonorées par de semblables artifices, mais elles ont essuyé de leur part bien d'autres indignités. A l'ombre de la protection divine elles ont longtems joui de la liberté : mais combien de fois ont-elles été saisies d'une frayeur mortelle en voyant couler le sang de leurs plus chers défenseurs ? Semblables à l'infortunée Cassandre des Poëtes, jusqu'à quand ce Peuple ingrat & incrédule les rejettera-t-il honteusement ? Le Juif aveugle a laissé passer en des mains étrangeres le précieux dépôt de la Religion &

des Lettres. Il se repaît des chimeres de la cabale & des rêveries du Talmud : son ignorance fait sans doute son bonheur, il en est devenu moins avare, moins brigand, moins perfide.

Est-il nécessaire, Messieurs, de chercher d'autres preuves ; ferai-je le récit ennuyeux de ce qui s'est passé chez toutes les nations ? Parcourerai-je l'histoire des héros de la Scélératesse, pour vous convaincre de ce que vous ne sauriez ignorer : que l'homme a un fond de méchanceté qui se suffit à lui-même sans le secours des Sciences ? Que pourroient-elles ajouter à l'ambition de Sémiramis, à la cruauté de Cléopatre, à la perfidie de Mithridate, ou à l'extrême dépravation de tant d'autres ?

Si nos adversaires veulent s'en rapporter aux faits & à l'expérience, qu'ils se transportent en Asie. Les Lettres y ont régné sur le rivage opposé à l'Europe ; mais leur lumiere n'a pas brillé au-delà, ou elle n'y a lancé que de foibles rayons. Cependant depuis ce tems-là toute cette région n'a-t-elle pas été agitée par de violentes secousses ? Combien de fois a-t-elle

changé de maître, & que de révolutions a-t-elle éprouvées ? Qu'on demande aux Chaldéens, aux Aſſyriens, aux Perſes, aux Macédoniens, aux Romains ſi les Lettres contribuerent jamais à ces déſaſtres. Mais pourquoi recourir à des tems ſi éloignés ? Les expéditions modernes des Sarraſins & des Arabes ſuffiſent pour décider la queſtion. Les Sciences & les Arts furent-ils jamais plus mépriſés & plus maltraités, que ſous ces barbares vainqueurs qui ſe glorifioient de leur ignorance ? Combien ont-ils ſaccagé de villes où les études étoient floriſſantes. Que dirai-je de ces Iſles autrefois ſi renommées, d'Alexandrie & de ſa fameuſe Bibliothéque qu'ils ont réduite en cendres, enfin de toute cette côte d'Afrique où les Tertulliens, les Cypriens, les Auguſtins ont donné tant de preuves de leur génie & de leur érudition ? Faut-il dater le regne de la pudeur, de la bonne foi, de l'humanité, depuis que la Patrie de ces ſaints perſonnages eſt devenue le domaine des corſaires & des brigands ?

On ne peut voir ſans douleur que des débris de tant d'Empires ſe ſoit formé ce-

lui du libertinage & de l'irréligion. Ce couple impur s'applaudit au milieu de Babylone, où il a établi son trône depuis tant d'années. Le libertinage considere avec complaisance cette foule innombrable de peuples dévoués à la mollesse : l'impiété se glorifie d'avoir assujetti à ses ridicules superstitions tant de grands génies. L'un & l'autre se réjouissent d'avoir rendue stérile la plus fertile partie du monde, & de l'avoir changée en déserts affreux. C'est en défigurant les productions de la nature, en proscrivant les ouvrages de l'art qu'ils sont venus à bout de dégrader l'homme & de ternir la gloire du Créateur : ils ne pouvoient choisir de plus sûrs moyens ; mais donner son approbation à de pareils attentats n'est-ce pas se déclarer l'ennemi de Dieu & des hommes ? Au contraire quoi de plus propre à allumer dans les cœurs le feu de l'amour divin que de parer le monde de tous les ornemens dont il est susceptible ? C'est pour cela que Dieu plaça l'homme dans un jardin délicieux. C'est dans la même vue & par l'effet d'une inspiration céleste que les Lettres travaillent de con-

cert à embellir l'Europe, où elles ont fixé leur séjour. En effet, Messieurs, c'est dans cette partie du monde que, après vous avoir décrit les ravages que l'ignorance a causés dans l'Asie & dans l'Afrique, je vais vous démontrer les avantages inestimables qu'elles nous procurent.

Il est évident qu'il n'y a point de pays où l'éclat de la Divinité & la dignité de l'homme paroissent plus sensiblement qu'en Europe. Combien y compte-t-on de personnages aussi recommandables par la pureté des moeurs que par les connoissances acquises ? Ne sont-ce pas autant de soleils qui portent la chaleur & la lumiere dans le sein de nos villes, dont les rayons se répandent sur nos campagnes & percent l'obscurité des plus sombres réduits ?

Les besoins de la vie nous imposent un travail nécessaire qui par sa continuité & par l'application qu'il exige, pourroit affoiblir les connoissances que nous avons de la Divinité. Mais remarquez à quel point les Lettres sont attentives à adoucir ce travail. De célebres Académiciens s'appliquent à perfectionner l'agriculture ; ils fouillent eux-mêmes les entrailles de la

terre, & la forcent par de ſavans eſſais à déclarer juſqu'où s'étend le terme de ſa fécondité; leurs ſoins ſont abondamment récompenſés: que de fleurs charmantes, que de fruits délicieux couvrent nos champs! que de plantes & d'arbres de diverſes eſpeces nous fourniſſent à l'envi le néceſſaire, l'utile & l'agréable! Graces à l'induſtrie de ſes habitans, l'Europe eſt la région de l'Univers la plus fertiliſée & la plus riante.

Mais il étoit à craindre que le lâche & pareſſeux frêlon n'enlevât à la diligente abeille le fruit de ſes travaux; c'eſt à quoi les Lettres ont pourvu par l'établiſſement des loix entre les citoyens; & pour repouſſer l'avide étranger, oppoſant la force à la force, elles ont formé les regles de l'Art militaire. Laquelle des deux de la Juriſprudence ou de la ſcience des armes doit tenir le premier rang dans notre eſtime? c'eſt ce qu'il n'eſt point facile de décider, tant l'une & l'autre ont été fécondes en hommes illuſtres.

Mais comme leurs emplois & leurs fonctions n'occupent que peu de perſonnes en comparaiſon du grand nombre de ceux

qui vivent ſous leur double protection, par quel moyen les Lettres ont-elles prévenu dans la multitude, l'oiſiveté & les vices qui marchent à ſa ſuite? Vous venez, Meſſieurs, d'admirer leur ſageſſe, louez à préſent leur induſtrie. Elles ont inventé toutes ſortes d'Arts, qui concourent en différentes manieres au bien public. Ils ſervent à étendre ou à exercer le génie, à conſerver ou à rétablir la ſanté, à exciter dans tous une noble émulation. Ce ſont eux qui érigent aux actions vertueuſes des monumens éternels, qui augmentent l'éclat du Trône, enrichiſſent le Citoyen, & fourniſſent à chacun ſelon ſon état & ſes talens une occupation convenable.

On a raiſon d'admirer ce qui ſe paſſe dans une ruche d'abeilles : mais à la vue de l'ardeur inexprimable dont nos ouvriers ſont animés, qui leur fait employer toutes les reſſources de l'eſprit, toute la dextérité de la main pour produire tant de chefs-d'œuvre, quel eſt l'homme aſſez aveugle, aſſez ſtupide pour ne pas reconnoître le premier auteur de ces belles inventions, & pour lui refuſer

le tribut de louanges qui lui eſt dû ? Aux yeux de tout homme qui ſait penſer l'Europe eſt tout enſemble un jardin de délices, & l'objet d'une continuelle admiration ; car ce n'eſt point une nouveauté de la voir enfanter chaque jour de nouveaux miracles.

Au milieu de ce jardin, dira-t-on, comme dans l'ancien Paradis terreſtre eſt placé l'Arbre de vie, auquel il eſt défendu de toucher : c'eſt la Religion. Cependant combien d'animaux féroces s'efforcent de lui nuire ? Et d'où lui vient cette prodigieuſe quantité d'adverſaires, ſi ce n'eſt de la part des Lettres, que l'on regarde mal-à-propos comme le rempart de la foi ?

Il eſt aiſé de prouver que les Lettres ont effectivement l'honneur de ſervir à étendre & à maintenir la Religion. Elle ne fut jamais en plus grand danger que lorſque les études furent languiſſantes. Au contraire elle n'eut point de jours plus beaux & ne remporta point de victoires plus ſignalées, que lorſque les Lettres renaiſſantes l'accompagnerent au combat. Faut-il en donner des preuves ? La Chaire même où je ſuis m'en fourniroit en foule ;

mais je n'en veux point d'autre que ce trait de l'Empereur Julien, le plus dangereux comme le plus politique d'entre les hérétiques & les apostats. Il comprit que la Religion pareroit aisément tous les coups qu'il vouloit lui porter, tant que les Lettres veilleroient à sa défense. Inspiré par la malignité de son génie, il tenta d'abord de les anéantir. Mais Dieu sut les venger en les faisant servir à la vengeance de son culte. Il permit que les Lettres détruisissent l'idolâtrie par l'idolâtrie même, dont elles dévoilerent l'absurdité, & firent ainsi triompher la Religion de la maniere la plus glorieuse & la plus éclatante.

Fidelles à l'obligation où elles sont de suivre constamment la voix de la vérité & les étendards de la vertu, les Lettres n'avouent pour disciples que les gens de bien qui combattent à leur côté contre la licence & l'irréligion. Ceux qui, séduits par les faux attraits de la volupté & du mensonge, abusent de leur génie & de leurs talens, pour faire tomber les autres dans les mêmes piéges, sont autant de déserteurs qu'elles méconnoissent, & dont elles abhorrent la perfidie.

Il eſt vrai que malgré tous leurs efforts, elles ne ſauroient étouffer le dragon furieux, cet éternel ennemi de la Religion, qui précipite du ciel les étoiles, & dont la bouche impure vomit ſur la terre un torrent de livres impies : mais faut-il pour celà, dans l'accès d'une douleur aveugle, imputer aux Lettres les crimes de ce monſtre ? L'ignorance eſt-elle donc la ſeule compagne de l'innocence & de la probité ? Pourquoi charger les Lettres de nos propres vices, nous qui ſavons qu'il n'eſt pas même permis de les flétrir en les appliquant à d'indignes uſages ? Les traiter de ſéductrices, vouloir les condamner à périr, n'eſt-ce pas imiter l'égarement d'un furieux, qui prenant ſon médecin pour un empoiſonneur, ſe jette ſur lui, & veut lui enfoncer le poignard dans le ſein ? Quel pronoſtic moins équivoque de cette barbarie, dans laquelle on craint que nous ne ſoyons bientôt replongés !

On nous oppoſe l'exemple des Lacédémoniens. Excellens modeles, Meſſieurs ! Acheterons-nous comme eux, par le renoncement aux douceurs & aux commo-

dités de la vie, le droit d'être ambitieux, injuſtes, adulteres, ennemis de la liberté d'autrui, & nous ferons-nous gloire de reſſembler à de vils gladiateurs? Si les loix de Lycurgue contiennent quelque choſe de bon, à qui en fut-on redevable ſi ce n'eſt aux Lettres? Ces anciens Romains, dont on évoque les ombres, comme pour nous faire rougir en nous confrontant avec eux, n'avoient-ils rien emprunté de Pythagore & des autres Légiſlateurs de la Grece? Les Fabricius eux-mêmes, les Curius, les Fabius, puiſoient dans les Lettres les notions de la vraie vertu. Cet amour de la Patrie dont on leur fait tant d'honneur, qu'étoit-il chez eux, ſi vous en exceptez un très-petit nombre, ſinon l'injuſte conſpiration d'un peuple de ſoldats qui aſpiroit à la conquête de l'Univers; le ſentiment d'une ambition effrénée, qui enivrée par ſes ſuccès donnoit aux nations vaincues autant de tyrans, que Rome avoit de citoyens? Auroient-ils été capables de ce déſintéreſſement dont notre auguſte Souverain a donné de ſi belles leçons à ſes alliés & à ſes ennemis mêmes? Si les Spartiates, ainſi que les Romains avoient

eu autant d'amour que lui pour l'équité ; s'ils avoient cherché à commander aux hommes plutôt par la ſageſſe des loix que par la force des armes ; ſi leur Sénat s'étoit conſtamment appliqué à devenir pour les autres nations un modele de modeſtie & de bonne foi, nous leur accorderions volontiers les éloges que nous refuſons au maſque de la vertu : mais en ſuppoſant qu'ils auroient pris la vraie vertu pour guide, il ne faut pas croire qu'ils l'euſſent fait ſans le ſecours des Lettres.

Ce ſont les Lettres qui donnent un luſtre incomparable à la vertu : celle-ci a des charmes, il eſt vrai, qui lui ſont propres, & qu'elle n'emprunte que d'elle-même ; mais ſemblable à l'aimant qui a beſoin d'être armé pour développer toute ſa force, la vertu ne peut gueres ſe paſſer de la ſcience. Seule & iſolée, elle paroît l'effet d'un caractere dur, ou d'un génie ſtupide. Pour emporter tous les ſuffrages, il faut allier la piété à l'érudition. Cet heureux accord diſſipe le venin de l'envie, réprime l'audace de l'impiété, chaſſe les vaines terreurs qu'inſpire la timidité. Il n'eſt perſonne qui n'embraſſe volontiers le parti de

la vertu guidée & éclairée par la ſcience.

On nous cite je ne ſais quel peuple, qui n'exiſte peut-être nulle part, ſi ce n'eſt dans les deſcriptions des poëtes, dont les mœurs, dit-on, ſont ſi pures, qu'il ne connoît pas même les paſſions. Il doit ſon innocence à une ignorance profonde qui lui interdit les connoiſſances les plus communes. C'eſt un peuple d'enfans, tant il a de douceur, de candeur & de ſimplicité. En ſuppoſant la vérité de ce qu'on avance ainſi, je vous demande, Meſſieurs, ſi l'intelligence du Créateur brille avec plus d'avantage dans les jeux puériles, ou les occupations frivoles de ce peuple ignorant, que dans les ſublimes penſées & les actions héroïques du ſage dont l'eſprit eſt paré des richeſſes de la ſcience; non ſans doute, on ne connoît point la vertu, lorſqu'on n'a pas de notion du vice. Il y a plus de grandeur à être vertueux par goût & par choix, à réprimer par la force de l'ame la vivacité des paſſions, à étendre l'empire de la raiſon par ſes mœurs & par ſes écrits, qu'il n'y en auroit à triompher du vice par l'ignorance & par l'inaction. Le peuple dont on nous parle tient préci-

ſément le milieu entre l'homme & la brute ; mais l'homme qui ſe diſtingue par la vertu jointe à la ſcience, s'éleve au-deſſus de lui-même, & ſe rapproche de la Divinité.

Puiſque telle eſt l'excellence d'un pareil homme, que lui ſeul l'emporte ſur tout un peuple, quel bonheur pour tous les ordres de l'Etat, quelle gloire pour le Créateur & pour nous-mêmes qui ſommes ſon ouvrage, ſi l'eſprit & les talens étoient toujours réunis aux qualités du cœur & à l'amour de la religion ! Quel magnifique ſpectacle ! quel agréable concert ! Un parterre émaillé de fleurs, le ciel étincelant de mille feux nous raviſſent & nous enchantent ; mais la terre parée de tant d'aſtres animés qui ſe prêteroient mutuellement de l'éclat n'auroit-elle pas droit de le diſputer aux Cieux ? Au lieu d'être le marchepied du Très-haut, elle pourroit devenir ſon trône, & augmenter la Cour des ſublimes intelligences qui l'environnent.

Cette vue du bien public a excité en faveur des Lettres le zele d'un homme (*)

(*) L'Abbé LE GENDRE.

également recommandable par sa conduite & par ses ouvrages. Il a assigné les premiers fonds pour la distribution de nos prix. Simple particulier, le plan qu'il forma n'avoit pour but que le progrès de quelques Arts; quelle seroit aujourd'hui sa joie, & combien se sentiroit-il honoré de voir le Sénat de la nation, le premier Parlement du Royaume consacrer à l'utilité publique la source d'une si louable émulation, & répandre dans tout le monde par le moyen de l'Université & le fruit du bienfait & la gloire du bienfaiteur?

Cette fondation s'est accrue par la libéralité d'un homme célebre (*a*), occupé pendant un grand nombre d'années à l'éducation de la jeunesse, qui non content d'avoir formé ses éleves à la vraie éloquence & à la belle poésie dans lesquelles il excelloit, entretient même après sa mort le goût des bonnes études.

On n'est pas moins redevable à ce zélé Citoyen (*b*), le digne émule des Elzevirs & des Etiennes. Epris des charmes de la Langue & de l'éloquence latine, après

(*a*) M. COFFIN.
(*b*) M. COIGNARD.

nous avoir donné de magnifiques éditions de Cicéron & d'autres excellens Auteurs, il retient par un prix considérable les muses Romaines prêtes à nous quitter. L'étude du latin ne sera plus négligée, consacrée d'une part à l'immortalité dans des livres parfaitement imprimés, & cultivée de l'autre par les bouches éloquentes qu'excite la générosité du fondateur.

Tels sont les sentimens de ceux à qui vous devez les couronnes qui parent vos têtes, jeunesse chérie, votre sort fait des jaloux dans les Provinces & au-delà des limites de la France. Je n'ai pas besoin de vous exhorter à ne jamais oublier ce jour l'un des plus beaux de votre vie. L'ardeur & l'empressement que vous faites paroître, me sont de sûrs garants que vous en conserverez précieusement le souvenir. Mais ce que je ne puis assez vous recommander, c'est d'avoir sans cesse devant les yeux, quelle est la fin qu'on se propose en vous couronnant de tant de gloire; pourquoi cette auguste Cour suspend ses importantes fonctions; ce qu'elle attend de vous pour son service & pour celui de la Patrie; ce qu'elle exige encore au nom de la Religion

dont elle est la protectrice; pourquoi tant d'illustres Citoyens honorent votre triomphe de leur présence : enfin, quel est le juste retour que vous devez à l'Université pour les soins multipliés que votre éducation lui a couté. Que la Science dont cette tendre mere a déposé le germe dans votre esprit, n'y dégénere jamais en ostentation ridicule. Soyez savans sans orgueil, fuyez une curiosité téméraire, ayez de la douceur, de l'affabilité, & montrez par le bon emploi de vos veilles, que vous aspirez à la gloire & au titre de bons Citoyens. Tels sont les devoirs que prescrit cette Assemblée par ma bouche; voilà ce qu'attendent de vous nos Provinces qui ont les yeux fixés sur vous. Prouvez aux adversaires que nous avons combattus dans ce discours, non par l'autorité de nos maximes qu'ils ne veulent point reconnoître, mais bien par la sagesse de votre conduite, que l'Université dans ses leçons ne se borne point à un vain arrangement de mots; mais qu'elle vous a appris à ne chercher dans les écrits des anciens que ce qui peut contribuer à perfectionner les moeurs & éclairer la raison; qu'ils appren-

nient enfin de vous, & que votre exemple ſoit contr'eux un argument ſans réplique, qu'au lieu d'être des hommes frivoles ou dangereux, les gens de Lettres ſont les plus zélés défenſeurs de la vertu, & que leurs connoiſſances contribuent infiniment à l'affermiſſement de ſon empire.



REFUTATION

Du Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en l'année 1750, lue dans une Séance de la Société Royale de Nancy, par M. Gautier, Chanoine Régulier & Professeur de Mathématique & d'Histoire. (*a*)

L'ÉTABLISSEMENT que Sa Majesté a procuré pour faciliter le développement des talens & du génie, a été indirectement attaqué par un ouvrage, où l'on tâche de prouver que nos ames se sont corrompues à mesure que nos sciences & nos arts se sont perfectionnés, & que le même phénomene s'est observé dans tous les tems & dans tous les lieux. Ce Discours de M. Rousseau renferme plusieurs autres propositions, dont il est très-important de montrer la fausseté, puisque, selon de savans Journalistes, il paroît capable de faire une révolution dans les idées de notre

(*a*) M. Rousseau répondit à cette réfutation par sa lettre à M. Grimm qui se trouve à la page 97 du troisieme volume des Mélanges.

ſiecle. Je conviens qu'il eſt écrit avec une chaleur peu commune, qu'il offre des tableaux d'une touche mâle & correcte : plus la maniere de cet ouvrage eſt grande & hardie, plus il eſt propre à en impoſer, à accréditer des maximes pernicieuſes. Il ne s'agit pas ici de ces paradoxes littéraires, qui permettent de ſoutenir le pour ou le contre; de ces vains ſujets d'éloquence, où l'on fait parade de penſées futiles, ingénieuſement contraſtées. Je vais, Meſſieurs, plaider une cauſe qui intéreſſe votre bonheur. J'ai prévu qu'en me bornant à montrer combien la plupart des raiſonnemens (*b*) de M. Rouſſeau ſont défectueux, je tomberois dans la ſéchereſſe du genre polémique. Cet inconvénient ne m'a point arrêté, perſuadé que la ſolidité d'une réfutation de cette nature fait ſon principal mérite.

Si, comme l'Auteur le prétend, les

(*b*) Il y auroit de l'injuſtice à dire que tous les raiſonnemens de M. Rouſſeau ſont défectueux. Cette propoſition doit être modifiée. Il mérite beaucoup d'éloges pour s'être élevé avec force contre les abus qui ſe gliſſent dans les Arts & dans la République des Lettres. (*Note de l'Auteur de la Réfutation*).

Sciences

Sciences dépravent les mœurs, Stanislas le bienfaisant sera donc blâmé par la postérité d'avoir fait un établissement pour les rendre plus florissantes ; & son Ministre, d'avoir encouragé les talens & fait éclater les siens : si les Sciences dépravent les mœurs, vous devez donc détester l'éducation qu'on vous a donnée, regretter amérement le tems que vous avez employé à acquérir des connoissances, & vous repentir des efforts que vous avez faits pour vous rendre utiles à la patrie. L'Auteur que je combats est l'apologiste de l'ignorance : il paroît souhaiter qu'on brûle les bibliothéques ; il avoue qu'il heurte de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, & qu'il ne peut s'attendre qu'à un blâme universel ; mais il compte sur les suffrages des siecles à venir. Il pourra les remporter, n'en doutons point, quand l'Europe retombera dans la barbarie ; quand sur les ruines des Beaux-Arts éplorés, triompheront insolemment l'ignorance & la rusticité.

Nous avons deux questions à discuter ; l'une de fait, l'autre de droit. Nous examinerons dans la premiere partie de ce

Discours, si les Sciences & les Arts ont contribué à corrompre les mœurs; & dans la seconde, ce qui peut résulter du progrès des Sciences & des Arts considérés en eux-mêmes : tel est le plan de l'ouvrage que je critique.

PREMIERE PARTIE.

AVANT, dit M. Rousseau, que l'art eût façonné nos manieres, & appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient rustiques, mais naturelles, & la différence des procédés marquoit au premier coup-d'œil celle des caracteres. La nature humaine au fond n'étoit pas meilleure; mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement; & cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices. Les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la haine, la trahison, se cachent sans cesse sous ce voile uniforme & perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumieres de

notre siecle. Nous avons les apparences de toutes les vertus, sans en avoir aucune.

Je réponds qu'en examinant la source de cette politesse qui fait tant d'honneur à notre siecle, & tant de peine à M. Rousseau, on découvre aisément combien elle est estimable. C'est le desir de plaire dans la société, qui en a fait prendre l'esprit. On a étudié les hommes, leurs humeurs, leurs caracteres, leurs desirs, leurs besoins, leur amour-propre. L'expérience a marqué ce qui déplaît. On a analysé les agrémens, dévoilé leurs causes, apprécié le mérite, distingué ses divers degrés. D'une infinité de réflexions sur le beau, l'honnête & le décent, s'est formé un art précieux, l'art de vivre avec les hommes, de tourner nos besoins en plaisirs, de répandre des charmes dans la conversation, de gagner l'esprit par ses discours & les cœurs par ses procédés. Egards, attentions, complaisances, prévenances, respect, autant de liens qui nous attachent mutuellement. Plus la politesse s'est perfectionnée, plus la société a été utile aux hommes; on s'est plié aux bienséances, souvent plus puissantes que les devoirs; les inclinations sont

devenues plus douces, les caracteres plus lians, les vertus sociales plus communes. Combien ne changent de dispositions que parce qu'ils sont contraints de paroître en changer! Celui qui a des vices est obligé de les déguiser : c'est pour lui un avertissement continuel qu'il n'est pas ce qu'il doit être; ses moeurs prennent insensiblement la teinte des moeurs reçues. La nécessité de copier sans cesse la vertu, le rend enfin vertueux; ou du moins ses vices ne sont pas contagieux, comme ils le seroient, s'ils se présentoient de front avec cette rusticité que regrette mon adversaire.

Il dit que les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement, & que cet avantage leur épargnoit bien des vices. Il n'a pas considéré que la Nature humaine n'étant pas meilleure alors, comme il l'avoue, la rusticité n'empêchoit pas le déguisement. On en a sous les yeux une preuve sans réplique : on voit des nations dont les manieres ne sont pas façonnées, ni le langage apprêté, user de détours, de dissimulations & d'artifices, tromper adroitement, sans qu'on puisse en rendre comp-

tables les Belles-Lettres, les Sciences & les Arts. D'ailleurs, si l'art de se voiler s'est perfectionné, celui de pénétrer les voiles a fait les mêmes progrès. On ne juge pas des hommes sur de simples apparences; on n'attend pas à les éprouver, qu'on soit dans l'obligation indispensable de recourir à leurs bienfaits. On est convaincu qu'en général il ne faut pas compter sur eux, à moins qu'on ne leur plaise, ou qu'on ne leur soit utile, qu'ils n'ayent quelque intérêt à nous rendre service. On sait évaluer les offres spécieuses de la politesse, & ramener ses expressions à leur signification reçue. Ce n'est pas qu'il n'y ait une infinité d'ames nobles, qui en obligeant ne cherchent que le plaisir même d'obliger. Leur politesse a un ton bien supérieur à tout ce qui n'est que cérémonial; leur candeur, un langage qui lui est propre: leur mérite est leur art de plaire.

Ajoutez que le seul commerce du monde suffit pour acquérir cette politesse dont se pique un galant homme; on n'est donc pas fondé à en faire honneur aux Sciences.

A quoi tendent donc les éloquentes dé-

plusieurs autres causes qui n'influent pas moins que l'abondance sur cette dépravation ; l'extrême pauvreté est la mere de bien des crimes, & elle peut être jointe avec une profonde ignorance. Tous les faits donc qu'allégue notre adversaire, ne prouvent point que les Sciences corrompent les mœurs.

Il prétend montrer par ce qui est arrivé en Egypte, en Grece, à Rome, à Constantinople, à la Chine, que les Arts énervent les Peuples qui les cultivent. Quoique cette assertion sur laquelle il insiste principalement paroisse étrangere à la question dont il s'agit, il est à propos d'en montrer la fausseté. L'Egypte, dit-il, devint la mere de la Philosophie & des Beaux-Arts, & bientôt après la conquête de Cambyse ; mais bien des siecles avant cette époque, elle avoit été soumise par des bergers Arabes, sous le regne de Timaüs. Leur domination dura plus de cinq cents ans. Pourquoi les Egyptiens n'eurent-ils pas même alors le courage de se défendre ? Etoient-ils énervés par les Beaux-Arts qu'ils ignoroient ? Sont-ce les Sciences qui ont efféminé les Asiatiques,

& rendu lâches à l'excès tant de Nations barbares de l'Afrique & de l'Amérique ?

Les victoires que les Athéniens remporterent sur les Perses & sur les Lacédémoniens même, font voir que les Arts peuvent s'associer avec la vertu militaire. Leur Gouvernement, devenu vénal sous Periclès, prend une nouvelle face : l'amour du plaisir étouffe leur bravoure, les fonctions les plus honorables sont avilies, l'impunité multiplie les mauvais citoyens, les fonds destinés à la guerre sont employés à nourrir la mollesse & l'oisiveté ; toutes ces causes de corruption, quel rapport ont-elles aux Sciences ?

De quelle gloire militaire les Romains ne se sont-ils pas couverts dans le tems que la littérature étoit en honneur à Rome ? Etoient-ils énervés par les Arts, lorsque Cicéron disoit à César : vous avez dompté des Nations sauvages & féroces, innombrables par leur multitude, répandues au loin en divers lieux ? Comme un seul de ces faits suffit pour détruire les raisonnemens de mon adversaire, il seroit inutile d'insister davantage sur cet article. On connoît les causes des révolu-

tions qui arrivent dans les Etats. Les Sciences ne pourroient contribuer à leur décadence, qu'au cas que ceux qui sont destinés à les défendre, s'occuperoient des Sciences au point de négliger leurs fonctions militaires; dans cette supposition, toute occupation étrangere à la guerre auroit les mêmes suites.

M. Rousseau, pour montrer que l'ignorance préserve les mœurs de la corruption, passe en revue les Scythes, les premiers Perses, les Germains & les Romains dans les premiers tems de leur République; & il dit que ces Peuples ont, par leur vertu, fait leur propre bonheur & l'exemple des autres Nations. On avoue que Justin a fait un éloge magnifique des Scythes; mais Hérodote, & des Auteurs cités par Strabon, les représentent comme une Nation des plus féroces. Ils immoloient au Dieu Mars la cinquieme partie de leurs prisonniers, & crevoient les yeux aux autres. A l'anniversaire d'un Roi, ils étrangloient cinquante de ses officiers. Ceux qui habitoient vers le Pont-Euxin se nourrissoient de la chair des étrangers qui arrivoient chez eux. L'histoire des

diverſes nations Scythes offre par-tout des traits, ou qui les déshonorent; ou qui font horreur à la nature. Les femmes étoient communes entre les Maſſagetes; les perſonnes âgées étoient immolées par leurs parens, qui ſe régaloient de leurs chairs. Les Agatyrſiens ne vivoient que de pillage, & avoient leurs femmes en commun. Les Antropophages, au rapport d'Hérodote, étoient injuſtes & inhumains. Tels furent les Peuples qu'on propoſe pour exemple aux autres nations.

A l'égard des anciens Perſes, tout le monde convient ſans doute avec M. Rollin qu'on ne ſauroit lire ſans horreur juſqu'où ils avoient porté l'oubli & le mépris des loix les plus communes de la Nature. Chez eux toutes ſortes d'inceſtes étoient autoriſés. Dans la Tribu Sacerdotale, on conféroit preſque toujours les premieres dignités à ceux qui étoient nés du mariage d'un fils avec ſa mere. Il falloit qu'ils fuſſent bien cruels, pour faire mourir des enfans dans le feu qu'ils adoroient.

Les couleurs dont Pomponius Mela peint les Germains, ne feront pas naître

non plus l'envie de leur ressembler: peuple naturellement féroce, sauvage jusqu'à manger de la chair crue, chez qui le vol n'est point une chose honteuse, & qui ne reconnoît d'autre droit que sa force.

Que de reproches auroit eu raison de faire aux Romains, dans le tems qu'ils n'étoient point encore familiarisés avec les Lettres, un Philosophe éclairé de toutes les lumieres de la raison? Illustres Barbares, auroit-il pu leur dire, toute votre grandeur n'est qu'un grand crime. Quelle fureur vous anime & vous porte à ravager l'Univers? Tigres altérés du sang des hommes, comment osez-vous mettre votre gloire à être injustes, à vivre de pillage, à exercer la plus odieuse tyrannie? Qui vous a donné le droit de disposer de nos biens & de nos vies, de nous rendre esclaves & malheureux, de répandre par-tout la terreur, la désolation & la mort? Est-ce la grandeur d'ame dont vous vous piquez? O détestable grandeur, qui se repaît de miseres & de calamités! N'acquérez-vous de prétendues vertus, que pour punir la terre de ce qu'elles vous ont coûté? Est-ce la force?

Les loix de l'humanité n'en ont donc plus ? Sa voix ne se fait donc point entendre à vos cœurs ? Vous méprisez la volonté des Dieux qui vous ont destinés, ainsi que nous, à passer tranquillement quelques instans sur la terre ; mais la peine est toujours à côté du crime. Vous avez eu la honte de passer sous le joug, la douleur de voir vos armées taillées en pieces, & vous aurez bientôt celle de voir la République se déchirer par ses propres forces. Qui vous empêche de passer une vie agréable dans le sein de la paix, des arts, des sciences & de la vertu ? Romains, cessez d'être injustes ; cessez de porter en tous lieux les horreurs de la guerre & les crimes qu'elle entraîne.

Mais je veux qu'il y ait eu des nations vertueuses dans le sein de l'ignorance ; je demande si ce n'est pas à des loix sages, maintenues avec vigueur, avec prudence, & non pas à la privation des Arts, qu'elles ont été redevables de leur bonheur ? En vain prétend-on que Socrate même & Caton ont décrié les Lettres ; ils ne furent jamais les apologistes de

l'ignorance. Le plus ſavant des Athéniens avoit raiſon de dire que la préſomption des hommes d'Etat, des Poëtes & des Artiſtes d'Athenes, terniſſoit leur ſavoir à ſes yeux, & qu'ils avoient tort de ſe croire les plus ſages des hommes; mais en blâmant leur orgueil & en décréditant les Sophiſtes, il ne faiſoit point l'éloge de l'ignorance, qu'il regardoit comme le plus grand mal. Il aimoit à tirer des ſons harmonieux de la lyre, avec la main dont il avoit fait les ſtatues des Graces. La Rhétorique, la Phyſique, l'Aſtronomie furent l'objet de ſes études; & ſelon Diogene Laërce, il travailla aux tragédies d'Euripide. Il eſt vrai qu'il s'appliqua principalement à faire une ſcience de la morale, & qu'il ne s'imaginoit pas ſavoir ce qu'il ne ſavoit pas; eſt-ce là favoriſer l'ignorance? Doit-elle ſe prévaloir du déchaînement de l'ancien Caton contre ces diſcoureurs artificieux, contre ces Grecs qui apprenoient aux Romains l'art funeſte de rendre toutes les vérités douteuſes. Un des chefs de la troiſieme Académie, Carnéade, montrant en préſence de Caton la néceſſité d'une Loi na-

turelle, & renverſant le lendemain ce qu'il avoit établi le jour précédent, devoit naturellement prévenir l'eſprit de ce cenſeur contre la littérature des Grecs. Cette prévention, à la vérité, s'étendit trop loin; il en ſentit l'injuſtice, & la répara, en apprenant la langue Grecque; quoiqu'avancé en âge, il forma ſon ſtyle ſur celui de Thucydide & de Démoſthene, & enrichit ſes ouvrages des maximes & des faits qu'il en tira. L'Agriculture, la Médecine, l'Hiſtoire & beaucoup d'autres matieres exercerent ſa plume. Ces traits font voir que, ſi Socrate & Caton euſſent fait l'éloge de l'ignorance, ils ſe ſeroient cenſurés eux-mêmes; & M. Rouſſeau, qui a ſi heureuſement cultivé les Belles-Lettres, montre combien elles ſont eſtimables, par la maniere dont il exprime le mépris qu'il paroît en faire: je dis, qu'il paroît; parce qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'il faſſe peu de cas de ſes connoiſſances. Dans tous les tems on a vu des Auteurs décrier leurs ſiecles & louer à l'excès des nations anciennes. On met une ſorte de gloire à ſe roidir contre les idées communes, de ſupério-

rité, à blâmer ce qui est loué; de grandeur, à dégrader ce que les hommes estiment le plus.

La meilleure maniere de décider la question de fait dont il s'agit, est d'examiner l'état actuel des mœurs de toutes les nations. Or il résulte de cet examen fait impartialement, que les Peuples policés & distingués par la culture des Lettres & des Sciences, ont en général moins de vices que ceux qui ne le sont pas. Dans la Barbarie & dans la plupart des pays Orientaux régnent des vices qu'il ne conviendroit pas même de nommer. Si vous parcourez les divers Etats d'Afrique, vous êtes étonné de voir tant de Peuples fainéans, lâches, fourbes, traîtres, avares, cruels, voleurs & débauchés. Là, sont établis des usages inhumains; ici, l'impudicité est autorisée par les Loix. Là, le brigandage & le meurtre sont érigés en professions; ici, on est tellement barbare, qu'on se nourrit de chair humaine. Dans plusieurs royaumes les maris vendent leurs femmes & leurs enfans; en d'autres on sacrifie des hommes au Démon; on tue quelques per-

ſonnes pour faire honneur au Roi, lorſqu'il paroît en public, ou qu'il vient à mourir. L'Aſie & l'Amérique offrent des tableaux ſemblables (*).

L'ignorance & les mœurs corrompues des Nations qui habitent ces vaſtes contrées, font voir combien porte à faux cette réflexion de mon adverſaire : peuples, ſachez une fois que la Nature a voulu vous préſerver de la Science, comme une mere arrache une arme dangereuſe des mains de ſon enfant ; que tous les ſecrets qu'elle vous cache ſont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous inſtruire, n'eſt pas le moindre de ſes bienfaits. J'aimerois autant qu'il eût dit : peuples, ſachez une fois que la Nature ne veut pas que vous vous nourriſſiez des productions de la terre ; la peine qu'elle a attachée à ſa culture, eſt un avertiſſement pour vous de la laiſſer en friche. Il finit la premiere partie de ſon Diſcours par cette réflexion : que la probité eſt fille de l'ignorance, &

(*) Les bornes étroites que je me ſuis preſcrites, m'obligent à renvoyer à l'Hiſtoire des voyages, & à l'Hiſtoire Générale par M. l'Abbé Lambert. (*idem.*)

que la science & la vertu sont incompatibles. Voilà un sentiment bien contraire à celui de l'Eglise ; elle regarda comme la plus dangereuse des persécutions la défense que l'Empereur Julien fit aux Chrétiens d'enseigner à leurs enfans la Rhétorique, la Poëtique & la Philosophie.

SECONDE PARTIE.

M. Rousseau entreprend de prouver dans la seconde partie de son Discours, que l'origine des Sciences est vicieuse, leurs objets vains, & leurs effets pernicieux. C'étoit, dit-il, une ancienne tradition passée de l'Egypte en Grece, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes étoit l'inventeur des Sciences : d'où il infere que les Egyptiens, chez qui elles étoient nées, n'en avoient pas une opinion favorable. Comment accorder sa conclusion avec ces paroles : *Remedes pour les maladies de l'ame ;* Inscription qu'au rapport de Diodore de Sicile, on lisoit sur le frontispice de la plus ancienne des bibliothéques, de celle d'Osymandias roi d'Egypte.

Il assure, que l'Astronomie est née de la superstition ; l'Eloquence de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge ; la Géométrie, de l'avarice ; la Physique, d'une vaine curiosité ; toutes, & la Morale même, de l'orgueil humain. Il suffit de rapporter ces belles découvertes pour en faire connoître toute l'importance. Jusqu'ici on avoit cru que les Sciences & les Arts devoient leur naissance à nos besoins ; on l'avoit même fait voir dans plusieurs ouvrages.

Vous dites que le défaut de l'origine des Sciences & des Arts ne nous est que trop retracé dans leurs objets. Vous demandez ce que nous ferions des Arts sans le luxe qui les nourrit : tout le monde vous répondra que les Arts instructifs & ministériels, indépendamment du luxe, servent aux agrémens, ou aux commodités, ou aux besoins de la vie.

Vous demandez à quoi serviroit la Jurisprudence sans les injustices des hommes : on peut vous répondre qu'aucun Corps politique ne pourroit subsister sans loix, ne fût-il composé que d'hommes justes. Vous voulez savoir ce que deviendroit

l'Histoire s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conspirateurs: vous n'ignorez cependant pas que l'Histoire universelle contient la description des pays, la religion, le gouvernement, les mœurs, le commerce & les coutumes des peuples, les dignités, les magistratures, les vies des Princes pacifiques, des Philosophes & des Artistes célebres. Tous ces sujets, qu'ont-ils de commun avec les tyrans, les guerres, & les conspirateurs?

Sommes-nous donc faits, dites-vous, pour mourir attachés sur les bords du puits où la vérité s'est retirée? Cette seule vérité devroit rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercheroit sérieusement à s'instruire par l'étude de la philosophie. Vous savez que les Sciences dont on occupe les jeunes Philosophes dans les Universités, sont la Logique, la Métaphysique, la Morale, la Physique, les Mathématiques élémentaires. Ce sont donc là selon vous de stériles spéculations. Les Universités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces Sciences s'est retirée au fond d'un puits! Les grands Philosophes qui les possedent

dans un degré éminent, sont sans doute bien surpris d'apprendre qu'ils ne savent rien. Ils ignoreroient aussi, sans vous, les grands dangers que l'on rencontre dans l'investigation des Sciences. Vous dites que le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons, & que la vérité n'a qu'une maniere d'être : mais n'y a-t-il pas différentes routes, différentes méthodes pour arriver à la vérité ? Qui est-ce d'ailleurs, ajoutez-vous, qui la cherche bien sincérement ? A quelle marque est-on sûr de la reconnoître ? Les Philosophes vous répondront qu'ils n'ont appris les Sciences, que pour les savoir & en faire usage ; & que l'évidence, c'est-à-dire, la perception du rapport des idées est le caractere distinctif de la vérité, & qu'on s'en tient à ce qui paroît le plus probable dans des matieres qui ne sont pas susceptibles de démonstration. Voudriez-vous voir renaître les Sectes de Pyrrhon, d'Arcésilas ou de Lacyde ?

Convenez que vous auriez pu vous dispenser de parler de l'origine des Sciences, & que vous n'avez point prouvé que leurs objets sont vains. Comment l'auriez-vous pu faire, puisque tout ce qui nous envi-

tonne nous parle en faveur des Sciences & des Arts ? Habillemens, meubles, bâtimens, bibliothéques, productions des pays étrangers dues à la navigation dirigée par l'Astronomie. Là, les Arts méchaniques mettent nos biens en valeur ; les progrès de l'Anatomie assurent ceux de la Chirurgie ; la Chymie, la Botanique nous préparent des remedes : les Arts libéraux, des plaisirs instructifs : ils s'occupent à transmettre à la postérité le souvenir des belles actions, & immortalisent les grands hommes & nôtre reconnoissance pour les services qu'ils nous ont rendus. Ici, la Géométrie, appuyée de l'Algebre, préside à la plupart des Sciences ; elle donne des leçons à l'Astronomie, à la Navigation, à l'Artillerie, à la Physique. Quoi ! tous ces objets sont vains ? Oui, & selon M. Rousseau, tous ceux qui s'en occupent sont des citoyens inutiles ; & il conclut que tout citoyen inutile peut être regardé comme pernicieux. Que dis-je ? Selon lui, nous ne sommes pas même des citoyens. Voici ses propres paroles : Nous avons des Physiciens, des Géomètres, des Chymistes, des Astronomes, des Poëtes, des

Musiciens, des Peintres, nous n'avons plus de citoyens; ou s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes abandonnées, ils y périssent indigens & méprisés. Ainsi, Messieurs, cessez donc de vous regarder comme des citoyens. Quoique vous consacriez vos jours au service de la société, quoique vous remplissiez dignement les emplois où vos talens vous ont appellés, vous n'êtes pas dignes d'être nommés citoyens. Cette qualité est le partage des paysans, & il faudra que vous cultiviez tous la terre pour la mériter. Comment ose-t-on insulter ainsi une nation qui produit tant d'excellens citoyens dans tous les états?

O Louis le Grand! quel seroit votre étonnement, si rendu aux voeux de la France & à ceux du Monarque qui la gouverne en marchant sur vos traces glorieuses, vous appreniez qu'une de nos Académies a couronné un ouvrage, où l'on soutient que les Sciences sont vaines dans leur objet, pernicieuses dans leurs effets; que ceux qui les cultivent ne sont pas citoyens! Quoi! pourriez-vous dire, j'aurois imprimé une tache à ma gloire

pour avoir donné un asyle aux Muses ; établi des Académies, rendu la vie aux Beaux-Arts ; pour avoir envoyé des Astronómes dans les pays les plus éloignés, récompensé les talens & les découvertes, attiré les Savans près du Trône ! Quoi ! j'aurois terni ma gloire pour avoir fait naître des Praxiteles & des Sysippes, des Appelles & des Aristides, des Amphions & des Orphées ! Que tardez-vous de briser ces instrumens des Arts & des Sciences, de brûler ces précieuses dépouilles des Grecs & des Romains, toutes les Archives de l'esprit & du génie ? Replongez-vous dans les ténebres épaisses de la barbarie, dans les préjugés qu'elle consacre sous les funestes auspices de l'ignorance & de la superstition. Renoncez aux lumieres de votre siecle ; que des abus anciens usurpent les droits de l'équité ; rétablissez des loix civiles contraires à la loi naturelle ; que l'innocent qu'accuse l'injustice, soit obligé, pour se justifier, à s'exposer à périr par l'eau ou par le feu ; que des peuples aillent encore massacrer d'autres peuples sous le manteau de la religion ; qu'on fasse les plus grands maux avec la même tran-

quillité

quillité de conſcience, qu'on éprouve à faire les plus grands biens : telles & plus déplorables encore ſeront les ſuites de cette ignorance où vous voulez rentrer.

Non, grand Roi, l'Académie de Dijon n'eſt point cenſée adopter tous les ſentimens de l'Auteur qu'elle a couronné. Elle ne penſe point, comme lui, que les travaux des plus éclairés de nos Savans & de nos meilleurs Citoyens ne ſont preſque d'aucune utilité. Elle ne confond point comme lui les découvertes véritablement utiles au genre-humain, avec celles dont on n'a pu encore tirer des ſervices, faute de connoître tous leurs rapports & l'enſemble des parties de la Nature ; mais elle penſe, ainſi que toutes les Académies de l'Europe, qu'il eſt important d'étendre de toutes parts les branches de notre ſavoir, d'en creuſer les analogies, d'en ſuivre toutes les ramifications. Elle ſait que telle connoiſſance qui paroît ſtérile pendant un tems, peut ceſſer de l'être par des applications dues au génie, à des recherches laborieuſes, peut-être même au haſard. Elle ſait que pour élever un édifice, on raſſemble des matériaux de toute eſ-

pece : ces pieces brutes, amas informe, ont leur destination ; l'art les dégrossit & les arrange : il en forme des chefs-d'œuvre d'architecture & de bon goût.

On peut dire qu'il en est, en quelque sorte, de certaines vérités détachées du corps de celles dont l'utilité est reconnue, comme de ces glaçons errans au gré du hasard sur la surface des fleuves ; ils se réunissent, ils se fortifient mutuellement & servent à les traverser.

Si l'Auteur a avancé sans fondement que cultiver les Sciences est abuser du tems, il n'a pas eu moins de tort d'attribuer le luxe aux Lettres & aux Arts. Le luxe est une somptuosité que font naître les biens partagés inégalement. La vanité, à l'aide de l'abondance, cherche à se distinguer & procure à quelques Arts les moyens de lui fournir le superflu ; mais ce qui est superflu par rapport à certains états, est nécessaire à d'autres, pour entretenir les distinctions qui caractérisent les rangs divers de la société. La Religion même ne condamne point les dépenses qu'exige la décence de chaque condition. Ce qui est luxe pour l'artisan,

peut ne pas l'être pour l'homme de robe ou l'homme d'épée. Dira-t-on que des meubles ou des habillemens d'un grand prix dégradent l'honnête homme & lui transmettent les sentimens de l'homme vicieux ? Caton le grand, solliciteur des loix somptuaires, suivant la remarque d'un politique, nous est dépeint avare & intempérant, même usurier & ivrogne; au-lieu que le somptueux Lucullus, encore plus grand Capitaine & aussi juste que lui, fut toujours libéral & bienfaisant. Condamnons la somptuosité de Lucullus & de ses imitateurs; mais ne concluons pas qu'il faille chasser de nos murs les Savans & les Artistes. Les passions peuvent abuser des Arts; ce sont elles qu'il faut réprimer. Les Arts sont le soutien des Etats; ils réparent continuellement l'inégalité des fortunes, & procurent le nécessaire physique à la plupart des citoyens. Les terres, la guerre ne peuvent occuper qu'une partie de la Nation : comment pourront subsister les autres sujets, si les riches craignent de dépenser, si la circulation des especes est suspendue par une économie fatale à ceux

qui ne peuvent vivre que du travail de leurs mains ?

Tandis, ajoute l'Auteur, que les commodités de la vie se multiplient, que les Arts se perfectionnent & que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouissent, & c'est encore l'ouvrage des Sciences & de tous ces Arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Ne diroit-on pas, Messieurs, que tous nos soldats sont occupés à cultiver les Sciences & que tous leurs officiers sont des Maupertuis & des Réaumur ? S'est-on apperçu sous les regnes de Louis XIV & de Louis XV que les vertus militaires se soient évanouies ? Si on veut parler des Sciences qui n'ont aucun rapport à la guerre, on ne voit pas ce que les Académies ont de commun avec les troupes ; & s'il s'agit des sciences militaires, peut-on les porter à une trop grande perfection ? A l'égard de l'abondance, on ne l'a jamais vu régner davantage dans les armées Françoises, que durant le cours de leurs victoires. Comment peut-on s'imaginer que des soldats deviendront plus vaillans, parce qu'ils seront mal vêtus & mal nourris ?

M. Rouſſeau eſt-il mieux fondé à ſoutenir que la culture des Sciences eſt nuiſible aux qualités morales? C'eſt, dit-il, dès nos premieres années, qu'une éducation inſenſée orne notre eſprit & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établiſſemens immenſes, où l'on éleve à grands frais la Jeuneſſe pour lui apprendre toutes choſes, excepté ſes devoirs.

Peut-on attaquer de la ſorte tant de Corps reſpectables, uniquement dévoués à l'inſtruction des jeunes gens, à qui ils inculquent ſans ceſſe les principes de l'honneur, de la probité & du Chriſtianiſme? La ſcience, les mœurs, la religion, voilà les objets que s'eſt toujours propoſé l'Univerſité de Paris, conformément aux réglemens qui lui ont été donnés par les rois de France. Dans tous les établiſſemens faits pour l'éducation des jeunes gens, on emploie tous les moyens poſſibles pour leur inſpirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice, pour en former d'excellens citoyens; on met continuellement ſous leurs yeux les maximes & les exemples des grands hommes

de l'antiquité. L'hiſtoire ſacrée & profane leur donne des leçons ſoutenues par les faits & l'expérience, & forme dans leur eſprit une impreſſion qu'on attendroit en vain de l'aridité des préceptes. Comment les Sciences pourroient-elles nuire aux qualités morales ? Un de leurs premiers effets eſt de retirer de l'oiſiveté, & par conſéquent du jeu & de la débauche qui en ſont les ſuites. Séneque, que M. Rouſſeau cite pour appuyer ſon ſentiment, convient que les Belles-Lettres préparent à la vertu. (*Senec. Epiſt.* 88.)

Que veulent dire ces traits ſatyriques lancés contre notre ſiecle ? Que l'effet le plus évident de toutes nos études eſt l'aviliſſement des vertus ; qu'on ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens ; que la vertu reſte ſans honneur ; qu'il y a mille prix pour les beaux diſcours, aucuns pour les belles actions. Comment peut-on ignorer qu'un homme qui paſſe pour manquer de probité eſt mépriſé univerſellement ? La punition du vice n'eſt-elle pas déjà la premiere récompenſe de la vertu ? L'eſtime, l'amitié de ſes concitoyens, des diſtinc-

tions honorables, voilà des prix bien supérieurs à des lauriers Académiques. D'ailleurs celui qui sert ses amis, qui soulage de pauvres familles, ira-t-il publier ses bienfaits? ce seroit en anéantir le mérite. Rien de plus beau que les actions vertueuses, si ce n'est le soin même de les cacher.

M. Rousseau parle de nos Philosophes avec mépris; il cite les dangereuses rêveries des Hobbes & des Spinosa, & les met sur une même ligne avec toutes les productions de la Philosophie. Pourquoi confondre ainsi avec les ouvrages de nos vrais Philosophes, des systêmes que nous abhorrons? Doit-on rejetter sur l'étude des Belles-Lettres les opinions insensées de quelques Ecrivains, tandis qu'un grand nombre de Peuples sont infatués de systêmes absurdes, fruit de leur ignorance & de leur crédulité? L'esprit humain n'a pas besoin d'être cultivé pour enfanter des opinions monstrueuses. C'est en s'élevant avec tout l'effor dont elle est capable, que la raison se met au-dessus des chimeres. La vraie Philosophie nous apprend à déchirer le voile des préjugés

& de la ſuperſtition. Parce que quelques Auteurs ont abuſé de leurs lumieres, faudra-t-il proſcrire la culture de la raiſon? Eh! de quoi ne peut-on pas abuſer? Pouvoir, Loix, Religion, tout ce qu'il y a de plus utile, ne peut-il pas être détourné à des uſages nuiſibles? Tel eſt celui qu'a fait M. Rouſſeau de ſa puiſſante éloquence pour inſpirer le mépris des Sciences, des Lettres & des Philoſophes. Au tableau qu'il préſente de ces hommes ſavans, oppoſons celui du vrai Philoſophe. Je vais le tracer, Meſſieurs, d'après les modeles que j'ai l'honneur de connoître parmi vous. Qu'eſt-ce qu'un vrai Philoſophe? C'eſt un homme très-raiſonnable & très-éclairé. Sous quelque point de vue qu'on le conſidere, on ne peut s'empêcher de lui accorder toute ſon eſtime, & l'on n'eſt content de ſoi-même que lorſqu'on mérite la ſienne. Il ne connoît ni les ſoupleſſes rampantes de la flatterie, ni les intrigues artificieuſes de la jalouſie, ni la baſſeſſe d'une haine produite par la vanité, ni le malheureux talent d'obſcurcir celui des autres; car l'envie, qui ne pardonne ni les ſuccès,

ni ses propres injustices, est toujours le partage de l'infériorité. On ne le voit jamais avilir ses maximes en les contredisant par ses actions, jamais accessible à la licence que condamnent la religion qu'elle attaque, les loix qu'elle élude, la vertu qu'elle foule aux pieds. On doute si son caractere a plus de noblesse que de force, plus d'élévation que de vérité. Son esprit est toujours l'organe de son cœur & son expression l'image de ses sentimens. La franchise, qui est un défaut quand elle n'est pas un mérite, donne à ses discours cet air aimable de sincérité, qui ne vaut beaucoup, que lorsqu'il ne coûte rien. Quand il oblige, vous diriez qu'il se charge de la reconnoissance, & qu'il reçoit le bienfait qu'il accorde; & il paroît toujours qu'il oblige, parce qu'il desire toujours d'obliger. Il met sa gloire à servir sa Patrie qu'il honore, à travailler au bonheur des hommes qu'il éclaire. Jamais il ne porta dans la société cette raison farouche, qui ne sait pas se relâcher de sa supériorité; cette inflexibilité de sentiment, qui sous le nom de fermeté brusque les égards & les condes-

cendances ; cet esprit de contradiction, qui secouant le joug des bienséances se fait un jeu de heurter les opinions qu'il n'a pas adoptées, également haïssable soit qu'il défende les droits de la vérité, ou les prétentions de son orgueil. Le vrai Philosophe s'enveloppe dans sa modestie, & pour faire valoir les qualités des autres, il n'hésite pas à cacher l'éclat des siennes. D'un commerce aussi sûr qu'utile, il ne cherche dans les fautes que le moyen de les excuser, & dans la conversation que celui d'associer les autres à son propre mérite. Il sait qu'un des plus solides appuis de la justice que nous nous flattons d'obtenir, est celle que nous rendons au mérite d'autrui ; & quand il l'ignoreroit, il ne monteroit pas sa conduite sur des principes différens de ceux que nous venons d'exposer : persuadé que le cœur fait l'homme ; l'indulgence, les vrais amis ; la modestie, des citoyens aimables. Je sais bien, que par ces traits je ne rends pas tout le mérite du Philosophe & surtout du Philosophe Chrétien ; mon dessein a été seulement d'en donner une légere esquisse.

RÉFUTATION

Du Discours qui a remporté le Prix à l'Académie de Dijon en l'année 1750, par un Académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage (a).

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR
DU DISCOURS,
AVEC LES REMARQUES CRITIQUES.

LA Littérature a ses cometes comme le Ciel. Le Discours du Citoyen de Geneve doit être mis au rang de ces phénomenes singuliers, & même sinistres pour les Observateurs crédules. J'ai lu, comme tout le monde, ce célebre Ouvrage.

(a) Cette Réfutation parut imprimée en 1751 en un volume in-8°. de 132 pages en deux colonnes, dont l'une contenoit le Discours de Rousseau, & l'autre la Réfutation. M. Rousseau y répondit par une Lettre qui se trouve à la page 225 du troisieme volume des Mélanges. Cet Académicien de Dijon supposé se trouva être M. Le Cat Secrétaire perpétuel de l'Académie de Rouen, & c'est ce qui occasionna le désaveu.

Comme tout le monde, j'ai été charmé du ſtyle & de l'éloquence de l'Auteur ; mais j'ai cru trouver dans cette Piece plus d'art que de naturel, plus de vraiſemblance que de réalité, plus d'agrément que de ſolidité ; en un mot, j'ai ſoupçonné que ce Diſcours étoit lui-même une preuve qu'on peut abuſer des talens, & qu'on peut faire dégénérer l'art de développer la vérité, & de la rendre aimable, en celui de ſéduire & de faire paſſer pour vraies les propoſitions les plus paradoxes & même les plus fauſſes.

Il n'eſt point de ſerpent, ni de monſtre odieux,
Qui par l'art embelli ne puiſſe plaire aux yeux.

Boil. Art Poët. Ch. 3.

Mais en même tems j'ai cru m'apperce-

de l'Académie de Dijon, que l'on trouvera ci-après. Cette Réfutation non plus que les deux pieces ſuivantes n'ont été inſérées dans aucun Recueil des Ecrits de M. Rouſſeau : mais elles nous ont paru ſi eſſentielles pour l'éclairciſſement de cette fameuſe diſpute, que nous avons jugé convenable de la joindre à toutes les autres pieces qui parurent ſur cette matiere.

voir que cet abus de l'art n'a pas tout le ſuccès que lui promettent les apparences; l'erreur ſe découvre à l'eſprit attentif, ſous les ſophiſmes par leſquels on s'efforce de la revêtir du maſque de la vérité, comme les mœurs artificieuſes ſe trahiſſent elles-mêmes dans la contenance & les diſcours des hypocrites qu'on ſoupçonne & qu'on étudie. Néanmoins la grande défiance que j'ai de mes propres lumieres, fit que la lecture de l'éloquent Diſcours me mit dans une ſorte de perplexité: quel parti prendre, me ſuis-je dit? L'eſpérance de contribuer au bonheur général de la ſociété, comme au mien propre, d'être plus utile & plus agréable aux autres & à moi-même; d'être enfin meilleur que la nature ſeule ne m'avoit formé, eſt le motif qui m'a ſoutenu juſqu'ici dans l'étude des Sciences & des Arts; un projet ſi louable m'auroit-il fait illuſion? Avec le deſſein de chercher le mieux être, aurois-je pris exactement le chemin oppoſé? Tant de travaux ne me

conduiroient-ils qu'à dégrader les talens & les inclinations que la ſimple nature m'avoit donnés. Si cela eſt, j'apprends tous les jours, & je travaille par-là tous les jours à me rendre pire que je n'étois. Si cela eſt, je me propoſe de donner de l'éducation à mes enfans, & par-là je trame une conſpiration contre la ſociété, contre la Patrie, en formant un projet qui tend à la corruption de ſes ſujets. Grand Dieu ! qu'ai-je fait, & dans quel abyme allois-je précipiter les miens. Malheur à ceux *qui ont briſé la porte des Sciences !* Allons, brûlons les livres, oublions juſqu'à l'art de lire, & gardons-nous de l'apprendre aux autres.

Ce nouveau deſſein mérite quelques réflexions ; il a tout l'air d'une extravagance. Quoi ! de propos délibéré, nous nous replongerions dans les ténebres & la barbarie ? Cette action ſeule feroit, ce me ſemble, le chef-d'œuvre de l'aveuglement, & de la barbarie même.....

Barbarus hic ego ſum,

Mais l'Auteur couronné par la respectable Académie de Dijon, m'assure que cette barbarie n'est qu'apparente, que je ne la crois telle, que parce que je n'entends pas la question....

quia non intelligor illis.

J'avoue que j'avois déjà été fort surpris que ce Corps célebre eût proposé cette question; car toute question proposée est censée problématique; mais l'hommage rendu aujourd'hui au Discours par la même société, met le comble à mon étonnement, & m'en impose; à peine osai-je examiner. Il est un moyen d'éclaircir mes doutes, plus décent, plus sûr, plus conforme à la juste défiance que j'ai de mes lumieres. J'ai l'honneur d'être lié d'amitié avec l'un des Membres du savant Aréopage de Dijon, avec l'un des Juges qui a dû concourir au triomphe de l'Orateur Genevois. Consultons-le. Il est homme à ne rien faire à la légere; il nous fera part des raisons qui ont emporté son suf-

frage, & elles décideront ſans doute le mien. J'ai ſuivi ce projet, & j'ai reçu de mon illuſtre Correſpondant la lettre ſuivante.

« Oui, Monſieur, j'ai été l'un des » Juges du Diſcours qui a remporté le » Prix en 1750; mais non pas un de » ceux qui lui ont donné ſon ſuffrage. » Loin d'avoir pris ce dernier parti, j'ai » été le zélé défenſeur de l'opinion con- » traire, parce que je penſe que celle-ci » a la vérité de ſon côté, & que le vrai » ſeul a droit de prétendre à nos Lau- » riers. J'ai même pouſſé le zele juſqu'à » apoſtiller le Diſcours par des Notes » critiques, dont la collection eſt plus » conſidérable que le texte même; j'ai » cru que l'honneur de la vérité, celui » de toutes les Académies, & de la nôtre » particuliérement, l'exigeoient de moi: » ces mêmes motifs m'engagent à vous » en envoyer la copie, & à vous per- » mettre de les rendre publiques. Dans » cette vue, j'ai lu l'édition que l'Au-

» teur en a faite, & j'ai ajouté à mon
» manuscrit quelques remarques nouvelles,
» auxquelles ses additions ont donné lieu.

» Ne perdez point de vue, s'il vous
» plaît, Monsieur, que ce ne sont que
» des apostilles, des notes que je vous
» envoye, & non un discours fleuri;
» que mon dessein n'a jamais été d'op-
» poser éloquence à éloquence, paradoxe
» à paradoxe; j'aurois peut-être tenté le
» premier en vain, & le dernier n'auroit
» pas été de mon goût; j'expose natu-
» rellement à mes Confreres ce que je
» pense d'une Piece, dont je suis exami-
» nateur, en opposant, selon mes foi-
» bles lumieres, le raisonnement juste
» aux figures oratoires, la vérité claire
» au paradoxe. J'applaudis avec le Public
» au génie & aux talens de notre Auteur;
» mais j'ose penser que sa Piece n'est
» qu'un élégant badinage, un jeu d'esprit,
» & que sa these est fausse. Si je puis
» vous en convaincre, j'ai gagné ma
» cause. Je préférerai toujours l'art d'é-

» clairer & d'instruire à celui d'amuser &
» de plaire, quand il ne me sera pas
» possible de les réunir. J'ai l'honneur
» d'être, &c. »

A Dijon, ce 15 Août 1751.

La générosité de M ***. combla mes vœux; je m'applaudis du parti que j'avois pris; je dévorai ses notes; je m'y retrouvai, pour ainsi dire, par-tout. Pour sentir combien cette conformité me flatte, il faudroit savoir tout ce que vaut M ***. Je suis persuadé que tous les amateurs des Sciences & des Arts, se trouveront aussi flattés que moi, & par les mêmes raisons, de la lecture de ses réflexions. J'userai donc dans toute son étendue, du pouvoir qu'il me donne de les publier; ses motifs me paroissent aussi justes que ses remarques. Elles nous conservent enfin le droit si doux, si flatteur de penser avec Horace, que... *le Philosophe n'a dans toute la nature que les Dieux au-dessus de lui....*

Ad summam, sapiens uno minor est Jove, *dives;*
Liber, honoratus, pulcher, Rex denique Regum.

RÉFUTATION.

Decipimur ſpecie recti.
. . . *ſunt certi denique fines,*
Quos ultrà, citràque nequit conſiſtere rectum. (*)

Le rétabliſſement — qui ne s'en eſtime pas moins. L'Auteur eſt très-ſavant, & joue par conſéquent ici un perſonnage feint & accommodé à la ſcene. Mais en général, ſur quel fondement un honnête homme qui ne ſauroit rien, ne s'en eſtimeroit-il pas moins? Qui peut diſconvenir que ſi cet honnête homme étoit ſavant, il auroit toujours un talent de plus, & qu'ainſi il en feroit d'autant plus eſtimable? Mais eſt-il bien vrai qu'on puiſſe être parfaitement honnête homme & parfaitement

(*) L'Epigraphe, *Decipimur ſpecie recti* . . . choiſie par l'Auteur de ce Diſcours, pour nous annoncer que notre prévention en faveur des Sciences eſt une erreur; cette Epigraphe, dis-je, eſt la ſeule excuſe qu'on puiſſe lui prêter à lui-même, encore n'eſt-elle pas fort bonne; car on peut être quelquefois trompé par les apparences & s'égarer; mais il faut pourtant convenir que le chemin du vrai a des marques diſtinctives, des limites, des bornes, *certi denique fines*; qu'il y a des regles pour s'y conduire: & en vérité elles me paroiſſent ſi évidentes dans l'opinion contraire à celle de l'Auteur, que je ſoupçonne qu'il a moins été ſéduit par les ſimples apparences du vrai, que par l'eſpoir de les réaliſer à nos yeux à force de génie.

ignorant tout ensemble ? Ne faut-il pas au moins connoître ses devoirs pour les remplir ? Ne faut-il pas les avoir appris par une éducation qui nous ait inculqué les principes d'une saine morale ? Une science aussi essentielle que celle-ci vaut bien, ce me semble, qu'on ne la compte pas pour *rien*, & que celui qui la possède, ne se regarde pas comme un *homme qui ne sait rien*. Si l'auteur entend par *ne savoir rien*, n'être point Géometre, Astronome, Physicien, Médecin, Jurisconsulte, &c. Je conviendrai qu'on peut être honnête homme sans tous ces talens; mais n'est-on engagé dans la Société qu'à être honnête homme ? Et qu'est-ce qu'un honnête homme ignorant & sans talens ? un fardeau inutile, à charge même à la terre, dont il consume les productions sans les mériter, un de ces hommes auxquels Horace fait dire....

Nos numerus sumus, & fruges consumere nati.

Il y a bien loin de cet honnête homme-là, à l'homme de bien vrai citoyen, qui pénétré de ses devoirs envers les autres hommes, envers l'Etat, cultive dès l'en-

ſance toutes les Sciences, tous les Arts par leſquels il peut les ſervir, & par leſquels il les ſert en effet, dès qu'il lui eſt poſſible.

. . . Quod ſi
Frigida curarum fomenta relinquere poſſes,
Quò te cæleſtis ſapientia duceret, ires.
Hoc opus, hoc ſtudium, parvi properemus &
ampli,
Si patriæ volumus, ſi nobis vivere cari.
Horat. Epiſt. 3. l. 1. v. 25.

Il ſera difficile, — ne m'ont point rebuté. La ſolution de ce problême eſt rendue très-curieuſe & très-intéreſſante par le génie ſupérieur & le ſtyle ſéduiſant de l'Auteur ; mais il n'a point concilié les contrariétés qu'il ſent lui-même.

Ce n'eſt point la Science — devant des hommes vertueux. Défendre la vertu contre la Science qu'on regarde comme incompatible avec la premiere, n'eſt-ce point maltraiter cette Science? Et quand tout le Diſcours de l'Auteur tend à prouver l'incompatibilité de ces deux qualités, la vertu & la Science, comment peut-il compoſer chaque Académicien de Dijon de deux hommes, l'un *Vertueux* & l'autre

Docte ? Cette diſtinction ſubtile, par laquelle il a cru échapper aux contrariétés qu'il a lui-même remarquées dans ſon procédé, n'eſt-elle pas des plus frivoles ?

La probité eſt—pour le ſentiment de l'Orateur. Le ſentiment de l'Orateur, ſi je ne me trompe, fait la piece principale de la conſtitution du Diſcours. Si le premier n'eſt point juſte, l'autre ne ſauroit être ſolide ; & un diſcours ſans juſteſſe & ſans ſolidité a beau être ſéduiſant, il n'aura point mon ſuffrage.

Les Souverains—juge en ſa propre cauſe. L'Auteur convient donc qu'il attaque les Sciences, & que par-là nous devenons ſes parties. Il ne nous regarde plus ici que comme Savans ; mais nous nous ſouviendrons d'une choſe qu'il a déjà oubliée, qui eſt que nous ſommes gens de bien, & par-là nous ſerons ſes partiſans contre la Science, & des premiers à y renoncer, s'il prouve bien que celle-ci eſt contraire à la vertu.



PREMIERE PARTIE.

C'*Eſt un grand & beau ſpectacle — depuis peu de générations.* Voilà ſans doute ce que l'Auteur appelle le renouvellement des Sciences & des Arts. Il a raiſon de trouver ce ſpectacle grand, beau, merveilleux ; on peut ajouter hardiment ſur cette ſeule deſcription, que cette admirable révolution, le triomphe, l'apothéoſe de l'eſprit humain eſt encore de la plus grande utilité pour les mœurs, pour le bien de la Société, puiſque notre Orateur reconnoît lui-même qu'une partie de ces Sciences renferme la connoiſſance *de l'homme, de ſa nature, de ſes devoirs & de ſa fin.*

L'Europe — que l'ignorance. L'ignorance eſt donc déjà un état bien pitoyable ; c'eſt pourtant là le ſujet des éloges de ce Diſcours, la baſe de la probité & le grand reſſort de la félicité, ſelon notre Auteur.

Je ne ſais quel jargon — au ſens commun. La barbarie, l'état ſauvage, la pri-

vation des Sciences & des Arts met donc les hommes hors du ſens commun, puiſque cette merveilleuſe révolution les y a ramenés.

Elle vint enfin du côté — naturelle. Il n'y a ici rien d'étrange qu'une petite tournure énigmatique dans le ſtyle ; défaut qui n'eſt peut-être auſſi que *trop naturel* aux Ecrivains de notre ſiecle. *Les Sciences ſuivirent les Lettres* ; cela eſt très-naturel, ce me ſemble : on apprend les langues ; on apprend à les parler, à les écrire poliment avant de pénétrer dans les Sciences. *A l'art d'écrire ſe joignit l'art de penſer.* Comment ! ne penſeroit-on qu'à l'Académie des Sciences ? Et celle des Belles-Lettres ſeroit-elle compoſée *d'Ecrivains automates* ? L'Auteur eſt trop intéreſſé à n'être pas de cet avis. Il veut dire ſeulement que la ſcience des Belles-Lettres qui ne demande qu'une contention d'eſprit médiocre, que des réflexions ſuperficielles & légeres, a été ſuivie de l'étude des Sciences abſtraites, profondes, où les génies les plus tranſcendans trouvent de quoi épuiſer leurs efforts ; & il a mieux aimé exprimer cette différence des

Belles-Lettres

Belles-Lettres aux Sciences d'une façon fine que juste.

Et l'on commença — leur approbation mutuelle. Cet avantage du commerce des Muses est très-réel, & très-important. Inspirer le plaisir de plaire aux hommes, c'est concourir au grand œuvre de la félicité commune; car avec ces dispositions, non-seulement on n'a garde de rien faire qui leur soit contraire, mais encore on emploie tous ses talens à leur être utile & agréable. Songez à tous les ressorts qu'un amant fait jouer pour plaire à sa maîtresse, & souvenez-vous dans la suite de ce Discours que l'Auteur convient que, par le commerce des Muses, l'homme devient l'amant de la société, & celle-ci sa maîtresse. Je crois qu'il aura de la peine à concilier sa these avec ces principes qui sont très-bons.

L'esprit a ses besoins, — dont ils sont chargés. Ces portraits sont plus jolis que justes. Il s'en faut bien que les Sciences & les Arts soient de pur *agrément*. Leurs utilités sont sans nombre. Il n'est point vrai qu'ils ne fassent que couvrir de fleurs nos chaînes de fer : de telles chaînes,

par-tout où elles se trouvent, mettent des entraves au génie & éteignent les Sciences & les Arts.

Etouffent en eux — des Peuples policés. Loin que les Sciences étouffent en nous le sentiment de la liberté originelle, c'est elles au contraire qui nous apprennent que la nature a fait tous les hommes égaux, & que l'esclavage est le fruit d'une tyrannie établie par la violence, *par la raison du plus fort*, suite inévitable de la *barbarie*. Mais c'est déshonorer la vraie idée d'un *Peuple policé*, que de nous le représenter comme une bête féroce à demi-apprivoisée, comme un esclave sans sentimens pour sa *liberté originelle*, & assujetti à un joug honteux qu'il chérit encore, tant sa stupidité est extrême. L'homme policé est celui que les lumieres de la raison & de la morale ont convaincu que les loix & la subordination établies dans un Etat ont pour principe l'équité, & pour but sa propre félicité & celle de ses pareils. Persuadé de ces vérités, il est le premier à exécuter, à aimer, à défendre ces loix qui ont enlevé son suffrage, & qui font sa sureté & son

bonheur. Une société d'hommes qui pensent & qui agissent ainsi, forme ce qu'on appelle vraiment *un Peuple policé.*

Il y a toujours dans les sociétés des *individus pervers*, qui n'ont ni les lumieres, ni la raison, ni l'éducation nécessaires pour ressembler à l'homme sociable que je viens de décrire ; ce sont là ceux qu'on ne tient dans l'ordre d'un peuple policé que par des chaînes, que sous un joug ; mais on voit que ces hommes féroces sont ceux de notre espece qu'on n'a pu apprivoiser ; c'est la partie non policée du peuple, & celle que le reste de la société est intéressée à retenir dans une sorte d'esclavage. C'est cet esclave que l'Orateur nous donne ici pour un Peuple policé ; esclave qui est précisément cette portion honteuse de l'humanité ; qui est sans aucune des vertus sociales, sans aucune des qualités d'un Peuple policé.

Le besoin — les Arts les ont affermis. Le besoin & la raison ont élevé les trônes des vrais Rois. Les Sciences & les Arts qui sont à leur tour le trône de la raison, deviennent par-là le plus ferme appui des Souverains légitimes, par les heureux effets de la raison & de la jus-

rice, tant sur le Souverain que sur les sujets.

Puissances de la Terre — Heureux esclaves. L'Auteur sacrifie toujours la justesse à l'agrément & à la nouveauté. Le trône d'un Peuple policé n'en fait point des esclaves, mais des pupilles heureux sous la tutelle d'un Pere tendre.

Vous leur devez — de toutes les vertus sans en avoir aucune. C'est ici que notre Orateur commence à lever le masque. Il veut que la douceur du caractere, l'urbanité des mœurs, le commerce liant & facile ne soient que des appas pour tromper les hommes. Il nous a dépeint, occupés du desir de plaire à ces mêmes hommes. Ici notre unique soin est de les tromper; là, nous étions les amans de la société; ici nous sommes de ces amans suborneurs & perfides, qui n'ont d'amant que les apparences, & dont le cœur scélérat n'a d'autre but que de déshonorer l'infortunée assez foible pour en être la dupe. Le portrait n'est pas flatteur, mais est-il vrai; c'est ce que nous allons examiner en suivant l'Auteur.

C'est par cette sorte de politesse — la com-

merce du monde. La décence eſt déjà une eſpece de vertu, ou tout au moins un ornement à la véritable vertu quand on la poſſéde, & un grand acheminement vers elle quand on n'a point encore atteint ſa perfection.

Si nos maximes nous ſervoient de regles. On veut dire ſi notre conduite étoit conforme à nos maximes & à nos regles. Il arrive ſouvent ſans doute, qu'elle n'y eſt pas conforme; mais combien plus ſouvent ce déſordre n'arrivera-t-il pas à ceux qui n'ont ni regle ni maxime, aux ignorans, aux ruſtres, aux barbares?

Si la véritable Philoſophie — du titre de Philoſophe! Par la même raiſon il y a bien des Philoſophies qui n'en ont que le nom; mais qu'il y auroit encore bien moins de Philoſophes, s'il n'y avoit point du tout de Philoſophie!

Mais tant de qualités — en ſi grande pompe. S'il y a de la pompe ici, c'eſt dans le Diſcours de notre Orateur, & non pas dans la décence & dans le *titre de Philoſophe*, qui décorent l'homme ſage, vertueux & ſimple tout enſemble.

D'ailleurs . . . . *aut virtus nomen inane eſt*,
Aut decus & pretium rectè petit experiens
vir. Horat. Epiſt.

L'Auteur du Diſcours voudroit-il qu'on crût qu'il renonce à la vertu, parce qu'il aſpire au *titre* de grand Orateur, & à la *pompe* d'une victoire ſur tous ſes concurrens.

La richeſſe de la parure—ſe reconnoît à d'autres marques. Le ſage, comme l'homme robuſte, ſe reconnoît à ſes actions; mais l'un & l'autre peut être paré & élégant, ſans que cette circonſtance dégrade leur mérite, au contraire elle le relevera, ſi la décence préſide à leur parure.

C'eſt ſous l'habit ruſtique—la vigueur du corps. Cela n'eſt pas toujours vrai à la lettre. M. le Maréchal de Saxe, & tant d'autres auroient fait mal paſſer leur tems aux plus ruſtiques Laboureurs: la dorure des habits n'ôte ni la ſanté ni la force, elle ne peut qu'en relever l'éclat.

La parure—qui ſe plaît à combattre nud. L'homme de bien eſt un brave prêt à combattre ſous toutes les formes que le haſard ou le ſort le forceront de prendre,

nud, bien paré, mal équipé; tous ces accessoires lui sont indifférens.

Il méprise tous ces vils ornemens — quelque difformité. Il est des ornemens & des armes qui tendent à rendre la victoire & plus sûre & plus brillante. Le sage ne les néglige pas contre le vice & l'erreur; il se plie aux circonstances, aux tems, pour en supporter ou en rectifier les événemens; il s'accommode à ce que les moeurs de son siecle ont de décent, pour mieux réussir à corriger ce qu'elles ont de défectueux; il se fait ami des hommes pour les rendre amis de la vertu.

Omnis Aristippum decuit color, & status & res.

Avant que l'Art eût — épargnoit bien des vices. Jamais les hommes n'ont été moins vicieux qu'ils le sont, par la raison que jamais les Sciences & les Arts n'ont été tant cultivés. La nature abandonnée à elle-même, fait de l'homme un assemblage de tant de vices, que le foible germe de vertu que son Auteur y a mis, se trouve bientôt étouffé. La terre n'a pas plutôt vu deux hommes sur sa surface, & encore deux freres, seuls maîtres de

l'Univers ; qu'elle a vu aussi l'un des deux massacrer l'autre par un principe de jalousie. En vain un Dieu préside à la premiere peuplade, l'instruit, l'exhorte, la menace, elle continue comme elle a débuté ; le crime se multiplie avec les hommes ; ils le portent à un tel comble d'horreur, que l'Etre souverainement bon, infiniment sage, se repent d'avoir créé une race aussi perverse, & ne fait de meilleur remede aux abominations qu'il lui voit commettre, que de l'exterminer. Il n'est dans le monde entier qu'une seule famille vertueuse & exceptée du supplice. Voilà un échantillon de ce dont est capable la nature humaine, abandonnée à elle-même, à ses passions, sans le frein des loix, sans les lumieres des Lettres, des Sciences & des Arts.

Reprenons l'histoire de cette race ; quelques siecles après ce châtiment terrible, nous la retrouverons bientôt aussi criminelle qu'auparavant ; nous la trouverons escaladant le Ciel même, & se révoltant en quelque sorte contre son Auteur. Dispersés enfin, par une seconde punition, dans toutes les parties de la terre, ils y portent tous leurs vices. Bientôt l'adroit

& robuste Nembrod leve l'étendard de la tyrannie, & fait de tous ceux de ces freres, qui ne sont ni si forts ni si méchans que lui, autant d'esclaves & de ministres de ses passions & de sa violence. Sous cette troupe assemblée par le crime & pour le crime, succombent des Nations entieres, que ces malheurs n'instruisent que pour les porter à leur tour dans d'autres climats. Je vois la terre entiere livrée à ces leçons de barbarie ; chaque particulier devient un Nembrod, s'il le peut ; les Nations conjurées contre les Nations s'entr'égorgent ou se chargent de chaînes ; elles forment aujourd'hui des Empires qui s'écroulent d'eux-mêmes le lendemain ; ils cédent au tumulte & au torrent fougueux des mêmes passions qui les ont élevés. Que peut-on attendre de durable d'un principe plus déreglé & plus impétueux qu'une mer en fureur ? Dieu Tout-puissant, quand vous lasserez-vous de voir la nature entiere en proie à tant d'horreurs ? Je vois votre miséricorde s'attendrir sur l'état infortuné de la plus foible & de la moins coupable partie du genre-humain, le jouet & l'esclave de l'autre. Que fait votre sagesse

infinie pour donner une face nouvelle à l'Univers ? Elle fait naître ces hommes rares, avec lesquels elle semble partager son essence ineffable. Source de lumiere, vous ouvrez vos trésors à ces ames choisies ; les Sciences, les Arts, l'urbanité, la raison & la justice, sortent du sein de ces génies créateurs, & se répandent sur la terre. Les hommes s'aiment, s'unissent, & font des loix pour contenir ceux que le sort prive de ces lumieres, & que les passions gouvernent encore. La terre jouit d'une félicité qu'elle ne connoissoit point : elle est étonnée elle-même de ce prodige ; elle en déifie les Auteurs, & attribue à miracle l'effet naturel de la culture des Sciences & des Arts. Apollon est adoré comme un Dieu. Orphée est un homme divin dont les accords inspirent aux lions, aux tigres la douceur de l'agneau, dont l'art enchanteur anime & donne des sentimens d'admiration & de concorde aux arbres, aux rochers mêmes. Amphion n'est plus un Orateur savant & profond politique, qui par la force de son éloquence transforme les Thébains féroces & barbares en un Peuple doux, sociable &

policé. C'est un *demi-Dieu*, qui par les accens magiques de sa lyre donne aux pierres mêmes le mouvement & l'intelligence nécessaires pour s'arranger elles-mêmes, & former l'enceinte d'une Ville (*). Ce que les premiers génies de l'Arabie, de l'Égypte & de la Grece ont fait jadis; ceux qu'ont vu naître les regnes des Augustes, des Medicis, des François I, des Louis XIV, l'ont répété dans les siecles postérieurs. De-là sont sortis ces grands ressorts de la sage politique, ces alliances raisonnées & salutaires, cette balance de l'Europe, le soutien des Etats qui la composent. Enfin les sages de l'Orient n'avoient

(*) Avant que la raison, s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné des Loix:
Tous les hommes suivoient la grossiere nature;
Dispersés dans les bois couroient à la pâture.
La force tenoit lieu de droit & d'équité;
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse;
Rassembla les Humains dans les forêts épars,
Enferma les Cités de murs & de remparts;
De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des Loix mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De-là sont nés ces bruits reçus dans l'Univers,

été que des Légiſlateurs des Peuples; ceux de l'Occident ont pouſſé les progrès de la ſageſſe juſqu'à devenir les Légiſlateurs des Souverains mêmes, parce qu'aucun ſiecle n'a pouſſé ſi loin les Sciences & les Arts, & par conſéquent la raiſon & la ſageſſe.

Dans tous les ſiecles néanmoins ces chaînes ſi ſalutaires & ſi raiſonnables établies entre les Rois, entre les Peuples, ſe ſont ſouvent trouvées rompues. Ces malheurs n'arriveroient point, ſi tout un Peuple étoit ſavant, ſi tous les Rois étoient Philoſophes. Quelque éclairé,

---

Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les Tigres amollis dépouilloient leur audace :
Qu'aux accords d'Amphion les pierres ſe mouvoient,
Et ſur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
L'harmonie en naiſſant produiſit ces miracles. (*)

Boil. art poët. ch. IV.

(*) *Silveſtres homines ſacer, interpreſque Deorum*
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus.
Dictus ob hoc lenire tigres, rabidoſque leones.
Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere ſono teſtudinis, & prece blanda
Ducere quò vellet. Fuit hæc ſapientia, &c.

Hor. art poët. v. 391.

quelque policé que soit un Etat, le Philosophe y est beaucoup plus rare, que ne sont dans une digue les pilotis de ces boulevards qui s'opposent au débordement d'un fleuve rapide, aux fureurs d'une mer agitée : les Peuples sont ces flots impétueux qui renversent quelquefois & les pilotis & la digue qu'ils soutiennent ; & malheureusement les Rois eux-mêmes sont quelquefois peuple en cette partie.

Mais avons-nous besoin de remonter aux premiers siecles du monde, & d'en parcourir tous les âges, pour prouver que les hommes instruits, policés, sont meilleurs ? N'avons-nous pas actuellement sur la terre, dans nos climats même, des échantillons des hommes de toutes les especes. Dites-moi, je vous prie, illustre Orateur, est-ce dans des Royaumes où fleurissent les Universités & les Académies, qu'on rencontre la galante Nation des Antropophages, ce peuple plein d'humanité & de sentiment, chez lequel les enfans sont honorés pour avoir bien battu leurs meres, & où l'on regarde comme une loi d'Etat, & un devoir envers ses parens chargés d'années, de les

laisser mourir de faim (*)? N'allons pas chercher si loin des exemples de la barbarie & du vice attaché aux ténebres de l'ignorance ; parcourons seulement les campagnes de France les moins cultivées

(*) Nous ne voyons point la galante nation des Antropophages, dira-t-on; mais nous avons celle des Cartouches, des Nivets, des Raffiats, &c. Parlons plus noblement, nous voyons celle des braves qui s'égorgent pour un léger affront, malgré la loi & la religion.

La loi & la religion sont donc contraires à ces crimes, & en empêchent sans doute un grand nombre; tandis que de massacrer & de manger des hommes est une coutume, une loi de la nation dont je viens de parler. Il y a quelques Cartouches parmi nous; la férocité est un vice à l'unisson chez tous les Antropophages : nos scélérats sont abhorrés, on les saisit dès qu'on les connoît, & ils expirent dans les supplices. Les Antropophages font toute leur vie l'horrible commerce dont ils portent le nom, & sont applaudis de leurs compatriotes.

Le duel en particulier est un accident dépendant de la férocité guerriere, & il ne subsisteroit point non plus que son principe, si l'empire des Lettres & des Beaux-Arts étoit plus étendu, si tous les hommes étoient Philosophes. Mais dans la supposition que cette férocité soit un mal nécessaire, quelque funeste, quelque blâmable que soit le duel, on peut en quelque sorte l'excuser par la délicatesse des sentimens qu'il suppose & qu'il entretient dans notre jeunesse guerriere, par la décence & le respect réciproque qu'il leur inspire. Il résulte donc de ce désordre même une espece d'ordre & d'harmonie. Rien de semblable ne peut être allégué en faveur des Antropophages & des Hottentots, peuples cruels sans nécessité, par habitude, & par le seul plaisir d'être cruels.

par les Arts, les moins policées, & comparons leurs mœurs avec celles des habitans des grandes villes. Que trente jeunes payſans de différens villages de la Thiérache, ou de la Bretagne, &c. ſe trouvent raſſemblés à une fête de village pour la danſe, vous aurez plus de combats, plus de bleſſures, plus de meurtres de la groſſiéreté paſſionnée & farouche de ces trente ruſtres, que vous n'en aurez dans cent bals de l'Opéra qui raſſembleront cinq cents perſonnes; que vous n'en aurez en trois mois dans une ville peuplée d'un million d'habitans. Avez-vous une ferme, une terre dans ces cantons policés? votre fermier en eſt autant propriétaire que vous-même. Il vous paye, il eſt vrai, le contenu de votre bail, mais il ne vous laiſſe pas la liberté d'être encore mieux payé par un autre. Vos biens paſſent de pere en fils aux deſcendans du fermier comme à ceux du propriétaire, & ſi vous vous aviſez de trouver que vous êtes le maître d'en diſpoſer en faveur d'une autre race, ou celle-ci ne ſera pas aſſez hardie pour l'accepter, ou vous verrez bientôt votre terre réduite en cendres, & votre

nouveau fermier aſſaſſiné. Vous êtes en France, les loix vous vengeront; elles vous prouveront, comme moi, que la vertu ne réſide & ne trouve de défenſe que dans un Etat bien policé, & que vous ſeriez perdu ſans reſſources, ſi votre terre étoit placée dans des climats où les loix ſont inconnues, excepté celles des paſſions & de la violence; ſi enfin vous étiez dans ces premiers ſiecles où la nature ſeule gouvernoit les hommes; vrais ſiecles de fer, quoiqu'en diſent la Fable & les Poëtes ſes Miniſtres.

Tel eſt l'abrégé très-ſuccinct des preuves que l'hiſtoire des ſiecles paſſés, & celle du nôtre même, nous fournit de l'union intime du crime avec la barbarie, avec l'ignorance, & au contraire de la liaiſon néceſſaire de la vertu, de la raiſon avec les Sciences, les Arts, l'urbanité: mais quand l'hiſtoire n'en diroit pas un mot, n'avons-nous pas dans les principes phyſiques de ces choſes mêmes, dans leur nature, de quoi prouver ce que ces événemens viennent de nous apprendre?

La propre conſtitution de l'homme le rend ſujet à mille beſoins. Il a des ſens

qui l'en avertiſſent, & chacune de ſes ſenſations de beſoins eſt accompagnée d'une action de la volonté, d'un deſir d'autant plus violent que le beſoin en eſt plus grand, ou l'organe qui en inſtruit, plus ſenſible. Ce même acte de la volonté fait jouer tous les reſſorts du mouvement de la machine propres à ſatisfaire les beſoins, à remplir les deſirs. Voilà la marche naturelle de la nature humaine, & une ſuite d'effets auſſi attachés à ſon méchaniſme, que l'eſt à celui d'une pendule le partage du jour en 24 heures. Par elle-même, le bien-être de l'individu eſt ſon unique objet, l'unique fin à laquelle cet individu rapporte toutes ſes actions. S'il n'y avoit qu'un homme dans l'Univers, il ſeroit à même de ſe contenter, ſans le faire aux dépens d'aucun être qui pût s'y oppoſer ou s'en plaindre; mais dès que l'objet de ſes deſirs ſe trouve partagé entre pluſieurs hommes, il arrive ſouvent qu'il faut qu'il apprenne à s'en paſſer, ou qu'il le raviſſe à celui qui le poſſéde. Qu'eſt-ce que lui dicte la nature en pareil cas? Elle ne balance pas; elle n'a rien de plus cher qu'elle-même,

& de plus pressé que de se satisfaire ; elle lui dit très-positivement que, si le possesseur de l'objet desiré est plus foible, il faut le lui ravir sans façon ; & que s'il est capable d'une résistance qui rende l'acquisition douteuse, il faut y suppléer par l'art, lui tendre une embuscade, ou imaginer un arc & une flêche qui l'atteigne de loin, & qui nous défasse de l'inquiétude où nous met ce desir, ou la crainte d'être troublé dans la possession de l'objet, quand nous l'avons acquis. Ainsi parle la nature ; ainsi a-t-elle conduit les premiers hommes ; ainsi a-t-elle produit ces siecles d'horreurs que nous avons ci-devant parcourus.

Qu'a fait la culture des Sciences & des Arts ? Qu'a fait la nature perfectionnée par la réflexion ? Qu'a fait la raison enfin pour sauver à la nature humaine toute brute, le déshonneur où elle se plongeoit ? Ecoute, a-t-elle dit à cet individu, tu veux enlever à ton voisin un bien qui est à lui ; mais que penserois-tu, s'il te ravissoit le tien ? Pourquoi te crois-tu autorisé à faire contre lui ce que tu serois bien fâché qu'il fît contre toi ?

Et qui t'a dit que son autre voisin ne se joindra point à lui pour te punir de ta violence? Réprime donc un desir injuste, & qui peut avoir des suites funestes pour toi-même. Ne desire que ce qui t'appartient, ou que tu peux obtenir légitimement. Tu es adroit & vigoureux, employe tes talens à te défendre & non à attaquer: employe-les à défendre tes voisins: ils t'aimeront; ils te regarderont comme leur protecteur, leur chef; & tu auras d'eux, par cette voie généreuse, & leur amitié & tout ce que tu n'aurois pu leur ravir qu'avec injustice, & en essuyant des dangers. Réponds-moi, dit-elle, à un second; toi qui joins au génie un caractere laborieux, je t'ai vu construire ta cabane avec plus d'adresse & plus d'art qu'aucun autre; que n'en fais-tu une pareille, ou une plus belle même à ton voisin, qui n'a pas l'adresse de s'en construire une? Il est meilleur chasseur que toi, il fournira abondamment à des besoins que tu as peine à satisfaire, & il te payera encore de sa reconnoissance & de son amitié. Tu dors, dit-elle à un troisieme, & tu imites ton troupeau

rassasié & fatigué des pâturages où tu l'as promené tout le jour ; je te connois capable des plus vastes réflexions ; peux-tu ne pas lever les yeux sur ces astres brillans dont le Ciel est paré dans cette belle nuit ? Reconnois-les, observe leurs cours, tires-en les moyens de connoître les régions de la terre, le plan de l'univers, & de déterminer l'année, ses saisons. Tu deviendras l'admiration des autres hommes, & l'objet de leurs hommages & de leurs tributs. Que fais-tu paresseux, dit-elle à un quatrieme ? tu es ingénieux, & tu passes les journées entieres dans l'oisiveté & la rêverie. Prends-moi ce roseau, vuides-en la moëlle, perces-y des trous, souffle contre le premier, & remue avec art les doigts sur les autres, tu vas produire des sons qui feront accourir autour de toi tous les humains de la contrée ; ravis de t'entendre, ils t'estimeront par-dessus les autres, & il n'y a point de présens qu'ils ne te fassent pour t'engager à leur procurer ce plaisir. Vois-tu, dit-elle à un cinquieme, ce que viennent de faire tes voisins pour le bien général de l'habitation ? Quelle

émulation, & quelle eſtime réciproque a mis parmi eux le génie inventif ? Quelle union réſulte des ſervices mutuels qu'ils ſe rendent, ou des plaiſirs qu'ils ſe font par-là ? Quelle ſureté produit dans cette union cette eſtime, cette amitié réciproque, & l'équité dont ſe piquent la plupart de ſes membres ? Toi qui ſens mieux qu'un autre, l'utilité & le bonheur d'un pareil état, & qui es un des plus ſages & des plus éloquens de l'habitation, perſuade-leur à tous de ſe faire une loi de vivre toujours, comme le font les meilleurs d'entr'eux, de punir ceux qui s'en écarteront, & d'exciter par des hommages & des récompenſes les hommes vertueux & habiles, auxquels ils doivent ces précieux avantages, à les porter encore à une plus grande perfection.

Ainſi parla la raiſon ; ainſi le génie, en prenant l'eſſor, développa le germe de l'équité & de l'urbanité, étouffé par la barbarie. Mais ſans cette raiſon, premier effort du génie, que devenoit la vertu ? Sans l'éducation, ſans la culture des Sciences & des Arts, que deviennent les mœurs ? Quels ſont les objets eſſentiels

de cette éducation ? Que mon Orateur me ſuive ici, & qu'il n'élude pas la queſtion par le brillant de ſes ſophiſmes ; ne ſont-ce pas nos devoirs envers l'Etre ſuprême & envers le prochain ? C'eſt à des enfans qu'on inculque ces devoirs, c'eſt ſur de la cire molle qu'on en imprime l'obligation : ils croîtront donc, non-ſeulement bien inſtruits, mais encore convaincus de la néceſſité de ces devoirs. Comment ne les rempliroient-ils pas, dès qu'ils en ſont bien convaincus ? Comment feroient-ils faux-bond à la vertu, à la probité qu'ils eſtiment, qu'ils aiment & qu'ils réverent ? Et s'il en eſt encore quelques-uns, dont la nature perverſe, malgré tant de circonſtances propres à les ranger ſous l'étendard de l'honneur, les engage à ſe dégrader, à ſe livrer au vice, que n'euſſent-ils pas fait, & en combien plus grand nombre n'euſſent-ils pas été, s'ils euſſent manqué de tous ces ſecours, de l'éducation & des Lettres (*) ?

(*) Vous faites faire, dira quelqu'un.... aux Sciences, aux Arts, à la raiſon, ce qu'a toujours fait la loi naturelle, puiſque vous leur attribuez même ce premier principe ſi ſimple, *alteri ne feceris quod tibi fieri non vis.*

Qu'entend-on par la loi naturelle ? Sont-ce les inſtincts,

Aujourd'hui — jettés dans un même moule. Tant mieux fi la forme eft bonne.

Sans ceffe la politeffe — propre génie. On fait fort bien de ne pas fuivre fon propre génie, quand il eft conforme à une nature perverfe; alors on doit prendre pour régles les réformes qu'y ont fait faire les réflexions des fages; mais quand on poffede un bon génie, on peut hardiment fe donner carriere: on fe fera tout à la fois & admirer & aimer.

---

les mouvemens que tous les hommes reçoivent de la nature toute brute? Dans ce cas-là je dis que la loi naturelle ne nous dicte que de fatisfaire nos defirs, quelque effrénés qu'ils foient, qu'elle eft le principe de la barbarie, & qu'elle ne fait rien de ce que nous venons de faire à la raifon, aux Sciences & aux Arts, ainfi que je viens de le prouver. Veut-on appeller loi naturelle celle qui ordonne aux hommes de fe chérir réciproquement? alors je foutiens que cette loi eft une fuite de la réflexion & de l'expérience; que c'eft une loi naturelle réduite en Art, en Science, par des raifonnemens qui nous font voir que l'empire fur nos paffions, la privation de plufieurs de nos defirs, nous font fouvent plus avantageux que la jouiffance illégitime des biens defirés; & que quand même nous n'y trouverions pas notre propre avantage, la juftice exigeroit de nous que nous agiffions ainfi. Or, ces progrès de la raifon vers l'équité, font les premiers fondemens qu'elle a jettés de la Morale, ils font déjà un commencement du grand art de fe conduire parmi les autres hommes; mais cette fcience qui tend au bien de la fociété, contrarie en même tems les mouvemens naturels du particulier.

D'où vient, je vous prie, accorde-t-on tant d'eftime à la

On n'ose plus paroître ce qu'on est. Oh! nous y voilà : on est naturellement méchant ; l'éducation nous a appris qu'il ne faut point l'être. Nous sommes honteux de sentir en nous que cette éducation n'a pas encore déraciné ces vices ; nous nous efforçons au moins de paroître vertueux. Cet effort est un premier pas à la vertu ; *initium sapientiæ timor Domini* ; & la preuve du

vertu, tant d'admiration à ces actions généreuses, par lesquelles des particuliers se sont sacrifiés pour leurs amis, pour leurs concitoyens? C'est que toutes ces belles actions ne sont pas dans la simple nature ; c'est que pour en former le projet, le systême, il a fallu des efforts de génie, & pour les exécuter, de plus grands efforts encore de la part de l'ame, peut-être même d'un peu d'un certain enthousiasme, pour renoncer à ses propres intérêts & leur préférer celui de ses amis, de ses citoyens, de sa patrie. Qu'est-ce que la générosité, sinon ce sacrifice de son bien particulier à celui des autres? Or, tous ces procédés sont supérieurs à la loi purement naturelle, supérieurs à ces instincts dont nous parlions tout-à-l'heure ; c'est même par cette raison & par l'intérêt particulier que nous avons que les autres hommes fassent beaucoup de pareilles actions, que nous leur accordons tant d'éloges. Ainsi, quand on dit communément que ce principe, *ne fais à autrui que ce que tu voudrois qu'on te fît*, est une loi naturelle ; on entend que c'est la premiere conséquence que la raison a tirée de ses réflexions, & de l'expérience, le premier principe enfin de la science de la morale naturelle, de la morale établie indépendamment des lumieres de la révélation ; mais cette morale est vraiment un de ces Arts, une de ces Sciences auxquelles j'ai attribué l'heureuse révolution arrivée dans le genre-humain.

du bien qu'a fait chez nous l'éducation. Sans elle cet homme-là auroit été méchant sans honte & fort ouvertement. Plus il sera honteux d'être vicieux, moins il succombera; & plus il aura eu d'éducation, toutes choses égales d'ailleurs, plus cette honte sera grande, & moins il osera être vicieux. L'Auteur convient par-là, malgré lui, de l'utilité des Sciences, des Arts, de l'éducation.

On peut rapporter au même principe ce que nous appellons l'honneur, le point d'honneur, ce tyran magnanime dont le pouvoir despotique & souvent salutaire, gouverne tous les Peuples civilisés, ce grand mobile des actions de tous les hommes, de ceux mêmes qui n'ont ni religion ni vertus réelles. Or, ce frein le plus puissant, le plus universel contre les actions basses, honteuses, vicieuses, d'où nous vient-il, sinon de l'éducation? Pourquoi une Sauvage se prostitue-t-elle publiquement & sans façon, tandis que ce que nous appellons une femme d'honneur, perdroit la vie plutôt que la réputation qui lui fait donner cette épithete, & que celles qui l'ont perdue, cachent encore avec

ſoin leurs foibleſſes ? C'eſt que la Sauvage ſuit le ſeul inſtinct de la nature, & qu'on ne lui a jamais dit qu'il y avoit du mal à ſe laiſſer aller au torrent de ſes paſſions : au lieu qu'on a inculqué dès l'enfance à nos femmes des regles de morale divine & humaine ſur cet article, & qu'on les a perſuadées qu'il eſt honteux de s'abandonner aux vices contre les lumieres & les préceptes de cette morale.

Ce point-d'honneur, ce frein plus général que la Religion même, & qui lui eſt ſouvent fort utile, ſera donc d'autant plus puiſſant, qu'on aura mieux inculqué ces vérités, ces préceptes de morale, & qu'on aura donné plus d'éducation. Les hommes ſeront donc d'autant moins vicieux, qu'ils ſeront moins ignorans, mieux inſtruits.

Et dans cette contrainte — qu'il eût été eſſentiel de le connoître. Qui eſt-ce qui eſt la dupe des politeſſes que l'uſage a établies, & qui les confondra avec les offres ſinceres de ſervices que vous fait un ami ? La ſimple urbanité & l'urbanité échauffée par une amitié vive & ſincere, ont des tons ſi différens, que le moins

verſé dans le commerce du monde ne s'y méprend pas. Le fourbe même, qui s'étudie à jouer le perſonnage de celui-ci, n'eſt gueres plus difficile à pénétrer, qu'il n'eſt embarraſſant de diſtinguer une coquette d'une véritable amante. Au reſte, ſi les hommes ſe trahiſſent dans un ſiecle où l'éducation, l'honneur & les ſentimens regnent plus que jamais, à quoi a-t-on dû s'attendre dans les ſiecles d'ignorance & de barbarie? Croit-on que les hommes plus vicieux alors aient été moins malins, moins trompeurs, parce qu'ils étoient moins ſavans? c'eſt une erreur très-groſſiere que de croire que les Sciences & les Arts rendent les hommes plus fins, plus artificieux. Je pourrois citer cent traits de la plus naïve ſimplicité pris dans les plus grands hommes, depuis La Fontaine juſqu'à Newton. Celui qui raconte avec tant d'art les fourberies du renard & du loup, ne garde pour lui que la ſimplicité de l'agneau. Celui dont la ſagacité étonne l'univers, quand il s'agit de ſonder les profondeurs de la nature, quand il s'agit de donner la torture à la lumiere, de lui extorquer ſes ſecrets par des ruſes phyſi-

ques aussi fines que cette matiere est subtile; celui-là même n'a plus vis-à-vis d'une femme, d'un homme du monde, qu'une timidité, une ingénuité rustique, qui se trouve primée par la frivolité même. L'Aigle des Académies devient le butor des cercles. Ce sera bien pis, s'il est question de l'art de pénétrer les petits détails d'intérêt, d'affaires de commerce, les finesses, les stratagêmes qui font partie de cet art si connu du commun des hommes. J'ose avancer sans crainte d'être contredit par aucun homme raisonnable, qu'en cette partie, une douzaine de ces hommes transcendans, va être le jouet d'un rustre Bas-Normand ou Manceau, & la raison en est aussi simple qu'eux; leur sublime génie est entiérement occupé des sujets qui leur sont proportionnés; il n'est jamais descendu dans ces petits détails des usages & des affaires de la vie commune; il en ignore tous les replis, tous les petits détours, dont le rustre a fait son unique étude.

S'il est donc dans le monde poli de ces hommes artificieux en grand nombre, c'est que le plus grand nombre des membres de la Société, préfére la science du

monde, de ſes manieres, de ſes ruſes, de ſes intérêts à la ſcience de la Nature & des Beaux-Arts ; & pourquoi dans cette Société, la partie la plus aimable & la plus à craindre, la plus foible & la plus ſéduiſante, paſſe-t-elle pour la plus artificieuſe? c'eſt que par ſon genre de vie elle eſt la moins inſtruite, la moins ſavante. Aujourd'hui qu'on revient de la prévention contre les femmes ſavantes, qu'on les reconnoît autant & plus propres que nous aux belles connoiſſances, qu'elles s'y appliquent; quoi de plus aimable & de plus ſûr tout à la fois que leur commerce ? Si donc vous cherchez de l'artifice, adreſſez-vous dans les deux ſexes à cette partie frivole, dont l'éducation auſſi futile qu'elle, n'admet aucune ſcience, aucun art ſolide, qui ne connoît que de nom ces flambeaux de la vérité, ces remparts de la vertu. Vous ne trouverez point l'homme artificieux parmi les ſavans, parmi les gens livrés en entier aux Beaux-Arts, ou, s'il eſt poſſible qu'il s'en trouve, ce ſera un entre dix mille, que n'aura pas préſervé de ce penchant trop naturel l'art le plus capable de le faire.

Quel cortege de vices — aux lumieres de notre siècle. Nous venons de répondre à cette déclamation.

On ne profanèra plus — on te calomniera avec adresse. Notre Auteur convient que nos gens à éducation, que nos gens polis, lettrés, ne sont pas capables *d'outrager grossiérement leurs ennemis*, mais qu'en revanche, la dissimulation, la calomnie adroite, la fourberie, sont le partage de cette partie civilisée.

C'est déjà un grand avantage pour la Société que les Lettres ayent extirpé les vices grossiers; mais quand l'Auteur croit que les défauts moins importans se sont multipliés & ont fait une compensation, c'est une erreur dans laquelle personne ne donnera. A qui pourra-t-on persuader qu'un homme assez féroce pour exécuter le vol, le meurtre, tel qu'on en trouve tant dans la lie du peuple & des paysans, &c. se fera un scrupule d'être dissimulé, fourbe? Ce sont-là de belles bagatelles pour des scélérats capables de tremper leurs mains dans le sang humain! Convenons donc que la partie grossiere des hommes de ce siecle même, la partie peu

civilisée, à demi barbare, est la plus méchante; & nous concevrons que quand tout le genre-humain étoit sauvage, barbare, pire encore que la grossiere espece dont nous venons de parler, tous les hommes étoient beaucoup plus méchans qu'ils ne sont aujourd'hui.

Les haines nationales s'éteindront — que leur artificieuse simplicité. Notre Orateur copie ici le Misanthrope de Moliere : il ne lui manque plus que de dire avec lui....

J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entr'eux les hommes comme ils font ;
Je ne trouve par-tout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, & mon dessein
Est de rompre en visiere à tout le genre-humain

Nous lui répondrons avec Ariste....

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage,
Je ris des noirs accès où je vous envisage.

Telle est la pureté — devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont. Un Sauvage, sans doute, qui prendroit à la lettre toutes nos politesses, & qui

croiroit bonnement que tout le monde est son *serviteur*, parce que tout le monde le lui dit, seroit fort étonné de ne trouver aucun laquais à ses gages parmi ses honnêtes *serviteurs*. Mais quand il compareroit ensuite le fond de la vie & des mœurs de nos peuples avec ce qui se passe dans sa nation barbare; quand il seroit en état de comparer les prodiges que les Sciences & les Arts ont inventés pour la sureté, les besoins & les commodités de la vie, pour l'amusement & le bonheur des hommes, avec la pauvreté & la misere affreuse de ses compatriotes exposés aux injures de toutes les saisons, vivans de chasse, de pêche, & de ce que la terre donne d'elle-même, & mourans de faim, de froid, ou des maladies les plus aisées à guérir, quand le hasard & la nature, leurs seules ressources, leur manquent au besoin; quand il seroit assez instruit pour comparer notre Jurisprudence, cette police admirable qui met le foible & l'orphelin à l'abri des violences du plus fort & du plus méchant, qui fait vivre ensemble des millions d'hommes avec douceur, politesse, égards, services réciproques, comme le dit si élé-

gamment notre Orateur ; quand il ſeroit, dis-je, en état de comparer cette harmonie admirable avec les déſordres affreux annexés à la barbarie, aux mœurs ſauvages, alors il ſe croiroit transporté dans le ſéjour des Dieux, & il le ſeroit en effet, par comparaiſon avec ſon premier état.

Où il n'y a nul effet — nos Arts ſe ſont avancés à la perfection. On dit aller à la perfection, & non pas *s'avancer à la perfection*, mais bien s'avancer *vers* la perfection : comme on dit, *aller à Paris*, & non pas *s'avancer à Paris*, mais bien s'avancer *vers* Paris ; & la raiſon en eſt ſimple, c'eſt que celui qui va à un lieu, eſt cenſé l'atteindre, aller juſques-là ; au lieu que celui qui s'avance vers quelque choſe, peut fort bien ne faire que quelques pas vers elle, & en reſter là. En fait de Sciences, je n'y regarderois pas de ſi près, j'y ſacrifie volontiers la pureté du langage à une expreſſion plus nette & plus forte ; mais un Orateur doit être ſcrupuleux ſur la langue.

Dira-t-on que c'eſt un malheur — & dans tous les lieux. Voilà une déclaration bien formelle du paradoxe que l'Auteur oſe ſoutenir ; ſuivons-le dans les prétendues

preuves qu'il va donner de propositions aussi révoltantes & aussi fausses.

Voyez l'Egypte — & enfin des Turcs. Ces faits historiques prouvent-ils le moins du monde que l'Egypte polie par les Sciences & les Arts en fût devenue moins vertueuse pour être devenue plus foible. Cette preuve au contraire ramenée à la vérité nous apprend que l'Egypte conquérante est l'Egypte barbare & féroce ; que l'Egypte conquise est l'Egypte savante, civilisée, vertueuse, assaillie par des peuples aussi barbares & aussi féroces, qu'elle l'étoit elle-même autrefois. Qu'y a-t-il là qui ne soit conforme à la nature & à notre these ? N'est-il pas dans le cours ordinaire de cette nature, toutes choses égales d'ailleurs....

Que la férocité terrasse la vertu.

Voyez la Grece — que le luxe & les Arts avoient énervé. Enervé, passe, mais de mœurs corrompues, c'est une question que notre Orateur n'a pas même effleurée, & que j'ose le défier de prouver.

C'est au tems des Ennius — le titre d'arbitre du bon goût. Tout le monde sait que Rome doit son origine à une troupe de bri-

gands rassemblés par le privilege de l'impunité, dans l'enceinte formée par son fondateur. Voilà le germe des Conquérans de la terre, objet des éloges de ce discours, en voilà l'échantillon ; des scélérats réunis *par le crime & pour le crime.* Je conseille à notre Orateur de placer ces Héros que nous verrions aujourd'hui expirer par divers supplices bien mérités, de les placer, dis-je, vis-à-vis des Ovides & des Catulles, &c.

Que dirai-je de cette Métropole — peut-être par sagesse que par barbarie. Voilà un *peut-être* bien prudent, & bien nécessaire à cette phrase ; car comment croire que les peuples de l'Europe encore barbares, ayent refusé avec connoissance de cause d'admettre les Sciences chez eux ? Ils n'avoient pas lu le discours de notre Orateur.

Tout ce que la débauche — les lumieres dont notre siecle se glorifie. Toutes ces horreurs prouvent que dans l'Empire le mieux policé, le plus savant, il y a des ignorans, il y a des barbares. Tout un Peuple peut-il être savant dans le Royaume où les Sciences sont le plus cultivées ? Tous les hommes ont-ils des moeurs dans les Etats

où la morale la plus pure regne avec le plus de vigueur ? La plus nombreuse partie des sujets d'un pareil Etat, est toujours privée de la belle éducation ; & il est, sans doute, encore parmi l'autre, des natures assez rebelles pour conserver leurs passions, leur méchanceté, malgré le pouvoir des Sciences & des Arts. Un siecle éclairé, policé, est plus frappé qu'un autre de ces anecdotes honteuses au genre-humain. Il est fécond en historiens qui ne manquent pas de les transmettre à la postérité ; mais combien de mille volumes contre un, n'auroit-on pas rempli des noirceurs qui se sont passées dans les siecles barbares, dans les siecles de fer, s'ils n'y avoient pas été trop communs pour mériter attention, ou s'il s'y étoit trouvé des spectateurs, gens de probité, & en état d'écrire ?

Mais pourquoi chercher — libres & invincibles. *Epurer les mœurs*, & donner ce que l'Auteur entend ici par *courage*, sont deux choses tout-à-fait différentes, & peut-être même opposées.

La Valeur guerriere est de deux sortes ; l'une que j'appellerai avec l'Auteur *courage*,

O

a son principe dans les passions vives de l'ame, & un peu dans la force du corps; celle-ci nous est donnée par la nature, c'est elle qui distingue le dogue d'Angleterre du barbet & de l'épagneul; le propre nom de ce courage est la *férocité*, & il est par conséquent un vice. La valeur guerriere de la deuxieme espece, & celle qui mérite vraiment le nom de *valeur*, est la vertu d'une ame grande & éclairée tout ensemble, qui pénétrée de la justice d'une cause, de la nécessité, & de la possibilité de la défendre, & la croyant supérieure aux avantages de sa vie particuliere, expose celle-ci pour obtenir l'autre, en faisant servir toutes ses lumieres au choix des moyens prudens qui conduisent à son but. Le courage féroce est la valeur ordinaire du soldat; c'est un mouvement impétueux & aveugle que donne la nature, & qui sera d'autant plus violent, d'autant plus puissant, que les passions seront plus vives, plus mutines, qu'elles auront été moins domptées; en un mot, moins l'individu aura eu d'éducation, plus il sera barbare. Voilà pourquoi les rustres des Provinces éloignées du centre d'un Etat policé, &

les montagnards ſont plus courageux que les artiſans des grandes villes. Il eſt hors de doute que la culture des Sciences & des Arts éteint cette eſpece de courage, cette férocité; parce que la ſoumiſſion, la ſubordination perpétuelle qu'impoſe l'éducation, la morale qui dompte les paſſions, les accoutument au joug, en étouffent le feu, les incendies. De-là naît la douceur des mœurs, l'équité, la vertu; mais aux dépens de la férocité qui fait le bon ſoldat. L'art de raiſonner, peut devenir un très-grand mal dans celui qui ne doit avoir que le talent d'agir. Que deviendroient la plupart des expéditions guerrieres, ſi le ſoldat y raiſonnoit auſſi juſte que l'âne de la Fable....

> Et que m'importe à qui je ſois ?
> *Battez-vous*, & me laiſſez paître :
> Notre ennemi, c'eſt notre maître,
> Je vous le dis en bon François.
>
> *La Fontaine*, *Fabl.* 8. *l. VI.*

Rois de la terre, dont la ſageſſe doit employer utilement juſqu'aux vices, ne travaillez pas à conſerver à vos peuples la férocité, mais choiſiſſez les bras de vos armées dans la partie de vos ſujets la moins

polie, la plus barbare, la moins vertueuse, vous n'aurez encore que trop à choisir, quelque protection que vous accordiez aux Sciences & aux Arts ; mais cherchez la tête qui doit conduire ces bras, cherchez-la au temple de Minerve, Déesse des armes & de la sagesse tout ensemble, parmi ces sujets dont l'ame aussi éclairée que forte, ne connoît plus les grandes passions que pour les transformer en grandes vertus, ne ressent plus ces mouvemens impétueux de la nature, que pour les employer à entreprendre & à exécuter les plus grandes choses.

Des notions que je viens de donner du courage, & je les crois très-saines, & prises dans la nature ; il résulte qu'une armée toute faite d'un Peuple policé, une armée toute composée de Bourgeois, d'Artisans, de Grammairiens, de Rhéteurs, de Musiciens, de Peintres, de Sculpteurs, d'Académiciens du premier mérite même, & de la vertu la plus pure, seroit une armée fort peu redoutable. Telle étoit apparemment en partie celle que les Chinois, les Egyptiens, très-savans & très-policés, ont opposée aux incursions des Barbares ;

mais cette armée, toute pitoyable qu'elle eſt, n'eſt telle que parce qu'elle eſt compoſée d'un trop grand nombre d'honnêtes gens, d'un trop grand nombre de gens humains & raiſonnables, de gens qui diſent.....

Eſt un grand fou qui de la vie
Fait le plus petit de ſes ſoins,
Auſſi-tôt qu'on nous l'a ravie,
Nous en valons de moitié moins.

. . . .

Par ma foi c'eſt bien peu de choſe
Qu'un demi-Dieu quand il eſt mort.
Du moment que la fiere parque
Nous a fait entrer dans la barque,
Où l'on ne reçoit point le corps;
Et la gloire & la renommée
Ne ſont que ſonge & que fumée,
Et ne vont point juſques aux morts.

Voiture., tom. 2.

Au moins nous ſerons en droit de croire, que ces guerriers devenus lâches à force de ſavoir & de politeſſe, n'en étoient pas moins remplis de raiſon, d'humanité & de vertu, juſqu'à ce que l'Auteur du Diſcours nous ait bien prouvé qu'on ne

peut être à la fois honnête homme & poltron.

Mais s'il n'y a point de vice — pour sa fidélité que l'exemple n'a pu corrompre. * L'Auteur confond par-tout la vertu guerriere du soldat, la férocité avec la véritable vertu, la probité, la justice. En suivant ses principes, on croiroit les soldats plus vertueux que leurs Officiers; les paysans plus gens de bien que leurs Seigneurs, & l'on crieroit à l'injustice, de voir que nos tribunaux ne sont occupés que de la punition de ces plus honnêtes gens-là. Je ne présume pas que le Discours de notre Orateur fasse réformer ces dénominations universellement reçues, & vraisemblablement bien fondées, par lesquelles on distingue communément les hommes de la société en deux classes; l'une sans naissance, sans éducation, & qu'en conséquence on désigne par des épithetes qui marquent qu'elle a peu de sentimens, peu d'honneur & de probité; l'autre bien née & instruite de toutes les parties des Sciences & des Arts qui entrent dans la belle éducation, & que pour cette raison on regarde comme la classe des *honnêtes gens*;

élaguer ; les émonder de certaines superfluités ; de certaines parties nuisibles ; donner à la terre qui les environne une certaine préparation, une certaine façon, dans certaines saisons. Je ne crois pas qu'il se trouve de mortel qui ose dire que toutes ces parties de l'agriculture ne sont pas utiles, nécessaires à la production & à la perfection des fruits de la terre (*) ; comment donc pourroit-il s'en trouver d'assez peu raisonnables pour avancer que cet Art, loin d'être utile à ces fruits, tend au contraire à les rendre moins abondans & moins bons ? Voilà pourtant exactement le cas de ceux qui soutiennent que les Sciences & les Arts, la culture de l'esprit & du coeur, introduisent chez nous la dépravation des moeurs.

On peut penser qu'il y a des hommes nés avec tant de lumières, tant de talens, une si belle ame, que la culture leur devient inutile. Si vous y réfléchissez, vou-

(*) *Quod nisi & assiduis terram insectabere rastris,*
Et sonitu terrebis aves & ruris opaci
Falce premes umbras, votisque vocaveris imbrem ;
Heu, magnum alterius frustrà spectabis acervum ;
Concussâque famem in sylvis solabere quercu.
Virgil. georg. l. 1. v. 155.

onviendrez que les plus heureux naturels ;
s hommes mêmes qu'on doit choisir pour
effer sur les autres, si l'on peut dire ; ceux-
, dis-je, ont encore besoin de culture,
au moins on ne sauroit nier, qu'ils ne
viennent encore plus vertueux, plus
pables, plus utiles, s'ils sont cultivés
r les Sciences & les Arts, comme l'arbre
meilleur *acabit* devient plus fertile &
us excellent encore, s'il est placé dans
terrain qui lui est plus convenable, dans
spalier le mieux exposé, & s'il est, pour
nsi dire, traité par le jardinier le plus
bile.

Fortes creantur fortibus & bonis.

. . . .

Doctrina sed vim promovet insitam,
Rectique cultus pectora roborant.
Horat. od. IV. L. IV.

Appuyons ces raisonnemens du suffrage
un homme dont les lumieres & le juge-
ent méritent des égards. « J'avoue, dit
Cicéron, qu'il y a eu plusieurs hommes
d'un mérite supérieur, sans science, &
par la seule force de leur naturel pres-
que divin ; j'ajouterai même, qu'un bon
naturel sans la science, a plus souvent

» réussi que la science sans un bon naturel;
» mais je soutiens aussi, que quand à un
» excellent naturel on joint la science, la
» culture, il en résulte ordinairement un
» homme d'un mérite tout-à-fait supérieur.
» Tels ont été, ajoute-t-il, Scipion l'Afri-
» cain, Lélius, les très-savant Caton
» l'ancien, &c. qui ne se seroient point
» avisés de développer leurs vertus par la
» culture des Sciences, s'ils n'avoient été
» bien persuadés qu'elle les conduisoit à
» cette fin louable (*). »

. . . . *Alterius sic*
Altera poscit opem res, & conjurat amicè.
Horat. art poët. v. 409.

(*) *Ego multos homines excellenti animo ac virtute fuisse, & sine doctrinâ, naturâ ipsius habitu propè divino, per se ipsos & moderatos & graves extitisse fateor. Etiam illud adjungo, sæpiùs ad laudem atque virtutem naturam sine doctrinâ, quam sine naturâ valuisse doctrinam. Atque idem ego contendo, cum ad naturam eximiam atque illustrem accesserit ratio quædam, conformatioque doctrinæ; tum illud nescio quid præclarum ac singulare solere existere. Ex hoc esse hunc numero, quem patres nostri viderunt divinum hominem Africanum; ex hoc C. Lælium, L. Furium, moderatissimos homines & constantissimos: ex hoc fortissimum virum, & illis temporibus doctissimum M. Catonem illum senem; qui profectò, si nihil ad percipiendam, colendamque virtutem litteris adjuvarentur, nunquam se ad earum studium contulissent.*

Cicero, pro Arc. poët. p. 11. ex edit. Glasg.

Ce n'est point par stupidité — à dédaigner leur doctrine. On est tenté de croire que l'Auteur plaisante quand il donne ces anecdotes historiques pour des traits de sagesse. Celle des Romains, qui chassent les Médecins est bonne à joindre au Médecin malgré lui, & aux autres badinages de Moliere contre la Faculté. Si les Dieux mêmes n'appelloient pas du Tribunal integre des Athéniens ; c'étoit donc dans ses accès de folie que ce peuple s'en écartoit. On n'a jamais rapporté sérieusement, pour décrier des choses regardées comme excellentes, divines, les incartades & les insultes d'un peuple plus tumultueux & plus orageux que la mer. Passeroit-on pour raisonnable, si l'on vouloit prouver qu'Alcibiade & Thémistocle les plus grands hommes de la Grece étoient des lâches & des traîtres, parce que les Athéniens les ont exilés & condamnés à mort ? Qu'Aristide, surnommé *le juste*, *le plus homme de bien que la République ait jamais eu*, dit Valere Maxime, ait été un infâme, parce que cette même République l'a banni ? Ces trames séditieuses, ces bourasques du peuple, dont la jalousie, l'inconstance, &

l'étourderie sont les seuls mobiles, ne prouvent-elles pas plutôt le mérite supérieur & l'excellence de l'objet de leur fureur? Que t'a fait Aristide, dit ce sage lui-même à un Athénien de l'assemblée qui le condamnoit? Rien, lui répond le conjuré, je ne le connois pas même; mais je m'ennuie de l'entendre toujours appeller le *juste*. Voilà de ces gens raisonnables sur lesquels notre Orateur fonde ses preuves.

Oublierois-je que ce fut — & les Artistes, les Sciences & les Savans. Le but de Lycurgue étoit moins de faire des honnêtes gens que des soldats dans un pays qui en avoit grand besoin, parce qu'il étoit peu étendu, peu peuplé. Par cette raison toutes les loix de Sparte visoient à la barbarie, à la férocité plutôt qu'à la vertu. C'est pour arriver à ce but qu'elles éteignoient dans les peres & meres les germes de la tendresse naturelle, en les accoutumant à faire périr leurs propres enfans, s'ils avoient le malheur d'être nés mal-faits, foibles ou infirmes. Que de grands hommes nous aurions perdus, si nous étions aussi barbares que les Spartiates! C'est pour le même dessein qu'ils enlevoient les enfans à leurs parens, & les

les faiſoient élever dans les Ecoles publiques où ils les inſtruiſoient à être voleurs & à expirer ſous les coups de fouets, ſans donner le moindre ſigne de repentir, de crainte ou de douleur. Ne croiroit-on pas voir l'illuſtre Cartouche, ce Lycurgue des ſcélérats de Paris, donner à ſes ſujets des leçons d'adreſſe dans ſon art, & de patience dans les tortures qui les attendent? *O Sparte! ô opprobre éternel* de l'humanité! Pourquoi t'occupes-tu à transformer les hommes en tigres? Ta politique digne des Titans tes fondateurs (*), te donne des ſoldats! D'où vient donc les Athéniens tes voiſins ſi humains, ſi policés t'ont-ils battu tant de fois? D'où vient as-tu recours à eux dans les incurſions des Perſes? D'où vient les Oracles te forcent-ils à leur demander un Général? Inſenſée, tu mets tout le Corps de ta République en bras, & ne lui donnes point de tête. Tu ne ſaurois mettre tes Chefs en parallele avec les deux Ariſtomenes, les Alcibiades, les Ariſtides, les Thémiſtocles, les Cimons, &c. enfans d'Athenes, enfans des Beaux-

(*) Selon le Pere Pezron.

Arts, & les principaux auteurs des plus éclatantes victoires qu'ait jamais remporté la Grece. Tu ignores donc que c'est du conducteur d'une armée que dépendent principalement ses exploits, que le Général fait le soldat, & que le hasard seul a pu rendre quelquefois heureux des Généraux barbares, contre des nations surprises & sans discipline (*a*). Mais ce héros immortel qui vous a tous effacés, qui vous a tous subjugués, & avec vous ces Perses, ces peuples de l'Orient qui vous avoient tant de fois fait trembler, ceux mêmes que vous ne connoissiez pas, & jusques aux Scythes si renommés pour leur ignorance, leur rusticité & leur bravoure; ce conquérant aussi magnanime que courageux étoit-il un barbare comme vous ? étoit-il un disciple de Lycurgue; non, certes, la férocité n'est pas capable d'une si grande élévation d'ame, elle est réservée à l'éleve d'Homere & d'Aristote, au protecteur des Appelles & des Phidias; comme on voit dans notre siecle qu'elle est encore annexée aux Princes éleves des Descartes, des

(*a*) Le Czar Pierre I est une preuve récente de cette vérité.

Newtons, des Volfs; aux Princes fondateurs & protecteurs des Académies; aux Princes amis des Savans, & savans eux-mêmes. Toute l'Europe m'entend, & je ne crains pas qu'elle désavoue ces preuves récentes, actuelles même, de l'union intime & naturelle du savoir, de la vraie valeur & de l'équité.

L'événement marqua cette différence — qu'Athenes nous a laissés? Il sied bien à Socrate fils de Sculpteur, grand Sculpteur lui-même, & plus grand Philosophe encore, de dire que personne n'ignore plus les Arts que lui, de faire l'éloge de l'ignorance, de se plaindre que tous les gens à talens ne sont rien moins que sages. N'est-il pas lui-même une preuve du contraire? Prêcheroit-il si bien la vertu, auroit-il été le pere de la Philosophie, & un des plus sages d'entre les hommes, au jugement de l'Oracle même, s'il avoit été un ignorant? Socrate fait ici le personnage de nos Prédicateurs, qui trouvent leur siecle le plus corrompu de tous ceux qui l'ont précédé, *ô tempora, ô mores*, & qui par zele pour les progrès de la vertu, exagerent & les vices du tems, & l'opinion modeste qu'ils ont d'eux-mêmes.

Croit-on que s'il reſſuſcitoit — C'eſt ainſi qu'il eſt beau d'inſtruire les hommes ! Nous convenons que les Beaux-Arts amolliſſent cette eſpece de courage qui dépend de la férocité, mais ils nous rendent d'autant plus vertueux, d'autant plus humains.

Mais les Sciences — & on oublia la Patrie. Rome a tort de négliger la diſcipline militaire & de mépriſer l'agriculture, & notre Orateur d'attribuer ce malheur aux Sciences & aux Arts. L'ignorance & la pareſſe en ſont des cauſes bien naturelles.

Caton avoit raiſon de ſe déchaîner contre des Grecs artificieux, ſubtils, corrupteurs des bonnes mœurs ; mais les Sciences & les Arts n'ont aucune part, ni à cette corruption, ni à la colere de Caton, qui lui-même étoit très-ſavant, & auſſi diſtingué par ſon ardeur pour les Lettres & les Sciences, que par ſa vertu auſtere, ſelon le témoignage de Cicéron cité.

Aux noms ſacrés de liberté — de conquérir le monde & d'y faire régner la vertu. Le talent de Rome a été dans les commencemens d'aſſembler des gens ſans mœurs, des ſcélérats, de tendre des embûches aux Peuples voiſins par des fêtes & des

cérémonies religieuses que tous ces honnêtes gens ont toujours fait servir à leurs vues, & de perpétuer par-là l'espece & les maximes de ces brigands. Devenus plus célebres & plus connus dans le monde, il a fallu se montrer sur ce théâtre avec des couleurs plus séduisantes, sous les apparences au moins de l'honneur & de la vertu. Le Peuple Romain se donna donc pour le protecteur de tous les Peuples qui recherchoient son alliance, & imploroient son secours; mais le traître se fit bientôt le maître de ceux qui ne l'avoient voulu que pour ami. Voilà la vertu de Rome & de Caton. Qui dit conquérant, dit pour l'ordinaire injuste & barbare; cette maxime est sur-tout vraie pour Rome; & si cette fameuse ville a produit de grands hommes, a montré des vertus rares, elle les a dégradées en les employant à commettre les injustices & les cruautés sans nombre, par lesquelles elle a désolé & envahi l'univers.

Quand Cynéas prit notre Sénat — de commander à Rome & de gouverner la terre. On vient de voir de quelle espece étoit cette vertu. Quant au particulier, s'il y avoit

des hommes vertueux, on a vu, au rapport de Cicéron même, que cette vertu étoit due, au moins en partie, à la culture des Lettres & des Sciences, puisqu'il donne le nom de très-savant à Caton l'ancien, & qu'il cite Scipion l'Africain, Lélius, Furius, &c. les Sages de Rome, comme gens distingués dans les Sciences.

Mais franchissons la distance des lieux — & le mépris pire cent fois que la mort. Cela est bon pour le discours. Il n'y a rien de pire que la ciguë, & il n'est que de vivre. On fait l'éloge de notre siecle, en le croyant assez humain pour ne point faire avaler ce breuvage mortel à Socrate; mais on ne lui rend pas justice en ne le croyant pas assez raisonnable pour ne point mépriser Socrate. Au moins on peut être sûr que le mépris n'auroit pas été général.

Voilà comment le luxe — s'ils avoient eu le malheur de naître savans. Ils seroient nés tels qu'ils se sont rendus à force de travail; ils seroient nés en même tems humains, compatissans, polis & vertueux.

Que ces réflexions sont humiliantes — être

mortifié ! Je ne vois pas ce qui doit nous humilier ou mortifier notre orgueil, en penſant, ſelon les principes de l'Auteur, que nous ſommes nés dans une heureuſe & innocente ignorance, par laquelle ſeule nous pouvons être vertueux; qu'il ne tient qu'à nous de reſter dans cet état fortuné, & que la nature même a pris des meſures pour nous y conſerver. Il me ſemble au contraire qu'une ſi belle prérogative que celle d'être naturellement vertueux, qu'une ſi grande attention de la part de la nature à nous la conſerver, doivent extrêmement flatter notre orgueil; mais ſi nous penſons que nous ſommes nés brutes, que nous ſommes nés barbares, méchans, injuſtes, coupables, & que nous avons beſoin d'une étude & d'un travail de pluſieurs années, de toute notre vie même, pour nous rendre bons, juſtes, humains. Oh ! c'eſt alors que nous devons être humiliés de voir que par nous-mêmes nous ſommes ſi pervers, & de ne pouvoir parvenir à être des hommes, que par un travail toujours pénible & ſouvent douteux.

Quoi ! la probité — de ces préjugés ? Des

conséquences très-désavantageuses à l'Auteur même & à toutes nos Académies ; mais heureusement les premices du raisonnement sont très-fausses.

Mais pour concilier ces contrariétés — avec les inductions historiques. Ainsi l'Auteur, pour concilier des contrariétés apparentes entre la science & la vertu, va prouver que la contrariété est réelle, ou que ces deux qualités sont incompatibles. Voilà une singuliere conciliation.

SECONDE PARTIE.

*C'Étoit une ancienne — l'inventeur des Sciences.** La Science est *ennemie du repos*, sans doute; c'est par-là qu'elle est *amie de l'homme* que le repos corrompt; c'est par-là qu'elle est la source de la vertu, puisque *l'oisiveté* est la mere de tous les vices.

* *On voit aisément l'allégorie de la fable — c'est le sujet du frontispice.* Dans la fable dont parle l'Auteur, Jupiter jaloux des lumieres & des talens de Prométhée, l'attache sur le Caucase. Ce fait allégorique loin de désigner l'horreur des Grecs pour

le ſavoir, eſt au contraire une preuve de l'eſtime infinie qu'ils faiſoient des Sciences & du génie inventif, puiſqu'ils égalent en quelque ſorte Promethée à Jupiter, en rendant celui-ci jaloux de cet homme divin, auteur apparemment des premiers Arts, de l'ébauche des Sciences, l'effet du génie, de ce feu qu'il ſemble que l'homme ait dérobé aux Dieux. Les Romains mêmes, ces enfans de Mars, n'ont pu s'empêcher de rendre aux Beaux-Arts les hommages qui leur ſont dûs, & le prince de leurs Poëtes défere aux hommes qui s'y ſont diſtingués, les premiers honneurs dans les champs Eliſées.

Quique pii vates & Phœbo digna locuti,
Inventas aut qui vitam excoluere per artes,
Omnibus his niveâ cinguntur tempora vittâ.
Virgil. Æneid. L. VI. v. 661.

A l'égard du frontiſpice, je ne vois pas la fineſſe de cette allégorie. Il eſt tout ſimple que le feu brûle la barbe. L'Auteur veût-il dire qu'il ne faut pas plus ſe fier à l'homme qu'au feu? mais il le repréſente nud & ſortant des mains de Promethée, de la nature; & c'eſt, ſelon lui, le

ſeul état dans lequel on puiſſe s'y fier. Veut-il dire qu'on ne connoît pas toute la fineſſe de ſa theſe, de ſon Diſcours, qu'il faut le reſpecter comme le feu ? Ne pourroit-on pas par une allégorie beaucoup plus naturelle, faire dire à l'homme céleſte qui approche une torche allumée de la tête de l'homme ſtatue : ſatyre, tu l'admires, tu en es épris, parce que tu ne le connois pas ; apprends imbécille, que l'objet de tes tranſports n'eſt qu'une vaine idole que ce flambeau va réduire en cendres.

Quelle opinion falloit-il — qu'on aime à s'en former. J'aurois conſeillé à l'Orateur de ſubſtituer un autre mot à celui de *feuillette.*

L'Aſtronomie eſt née de la ſuperſtition. L'Aſtronomie eſt fille de l'oiſiveté & du deſir de connoître ce qu eſt dans l'univers le plus digne de notre curioſité. Cette ſimple curioſité déjà bien noble par elle-même, & capable de préſerver l'homme de tous les vices attachés à l'oiſiveté, a encore produit dans la ſociété mille avantages que nos calendriers, nos cartes géographiques & l'art de naviguer atteſtent à quiconque ne veut pas fermer les yeux,

Voyez ſur l'utilité de toutes les Sciences la célebre préface que M. de Fontenelle a mis à la tête de l'hiſtoire de l'Académie.

L'éloquence — du menſonge. Eſt-ce à ſoutenir tous ces vices que Démoſthene & Cicéron ont employé leur éloquence ? Eſt-ce à ce déteſtable uſage que nos Orateurs, nos Prédicateurs l'emploient ? Il en eſt qui en abuſent, j'en croirai l'Auteur du Diſcours ſur ſa parole ; mais combien plus s'en trouvent-ils qui la font ſervir à éclairer l'eſprit & à diriger les mouvemens du cœur à la vertu ? Au moins, c'eſt ainſi qu'en penſoit l'Orateur Romain. Il s'y connoiſſoit un peu. Ecoutons-le un moment ſur cette matiere. Il a examiné à fond la queſtion qui eſt agitée dans ce Diſcours, par rapport à l'éloquence. Il a auſſi reconnu qu'on en pouvoit faire un très-mauvais uſage ; mais, tout bien peſé, il conclut que, de quelque côté qu'on conſidere le principe de l'éloquence, on trouvera qu'elle doit ſon origine aux motifs les plus honnêtes, aux raiſonnemens les plus ſages. (*) « Quant

(*) *Sapè & multum hoc mihi cogitavi, boni ne an mali plus attulerit hominibus & civitatibus copia dicendi, ac ſummum*

» à ſes effets ; quoi de plus noble, dit-il,
» de plus généreux, de plus grand que
» de ſecourir l'innocent, que de relever
» l'opprimé ; que d'être le ſalut, le libé-
» rateur des honnêtes gens, de leur ſau-
» ver l'exil ? Quel autre pouvoir que l'é-
» loquence a été capable de raſſembler
» les hommes jadis diſperſés dans les fo-
» rêts, & les ramener de leur genre de
» vie féroce & ſauvage à ces mœurs
» humaines & policées qu'ils ont aujour-
» d'hui ? Car il a été un tems où les
» hommes étoient comme diſperſés &
» vagabonds dans les champs, & y vi-
» voient comme les bêtes féroces. Alors
» ce n'étoit point la *raiſon* qui régloit
» leur conduite, mais preſque toujours
» la force, la violence. Il n'étoit point
» queſtion de religion, ni de devoirs en-
» vers les autres hommes ; on n'y con-
» noiſſoit point l'utilité de la juſtice, de
» l'équité. Ainſi *par l'erreur & l'ignorance*,

eloquentiæ ſtudium .... ſi voluntas hujus rei, quæ vocatur eloquentia, ſive artis, ſive ſtudii, ſive exercitationis cujuſdam, ſive facultatis à naturâ profectæ conſiderare principium ; reperiemus id ex honeſtiſſimis cauſis natum, atque optimis rationibus profectum. De Inventione. I. p. 5. 6. *ex edit. Glaſg.*

» *les passions aveugles & téméraires étoient*
» *seules dominantes, & abusoient, pour*
» *s'assouvir, des forces du corps, dange-*
» *reux ministres de leurs violences.* Enfin,
» il s'éleva des hommes sages, grands;
» dont l'éloquence gagna ces hommes sau-
» vages, & de féroces & cruels qu'ils
» étoient, les rendit doux & vraiment
» humains ». (*) Voilà une origine & une fin de l'éloquence bien différente de celle que leur donne notre Orateur François.

La Géométrie, de l'avarice. Fixer les bornes de son champ, le distinguer d'avec celui du voisin; faire, en un mot, une

(*) *Quid tam porrò regium, tam liberale, tam munificum, quàm opem ferre supplicibus, excitare afflictos, dare salutem, liberare periculis, retinere homines in civitate? Quæ vis alia potuit aut dispersos homines unum in locum congregare, aut à ferâ agrestique vitâ ad hunc humanum cultum, civilemque deducere?* Cicero de Oratore p. 14. *Nam fuit quoddam tempus, cùm in agris homines passim bestiarum more vagabantur, & sibi victu ferino vitam propagabant; nec ratione animi quidquam, sed pleraque viribus corporis administrabant. Nondum divinæ religionis, non humani officii ratio colebatur..... Non jus æquabile quod utilitatis haberet, acceperat. Ità propter errorem & inscitiam cæca ac temeraria dominatrix animi cupiditas, ad se explendum viribus corporis abutebatur, perniciosissimis satellitibus.... Deinde propter rationem atque orationem studiosiùs audientes, ex feris & immanibus mites reddidit & mansuetos (vir quidam magnus & sapiens).* Cicero de Inventione ibid. p. 6. 7. Edition de Glasgow.

diſtribution exacte de la terre à ceux à qui elle appartient; voilà les fonctions & l'origine de la Géométrie ordinaire & pratique, & il n'y a là rien que de très-juſte, & que nos tribunaux n'ordonnent tous les jours pour remédier à l'avarice & à l'uſurpation. C'eſt donc de l'équité & de la droiture qu'eſt née la Géométrie.

La Phyſique, d'une vaine curioſité. La Phyſique eſt née de la curioſité, ſoit; mais que cette curioſité ſoit vaine, c'eſt ce que je ne crois pas que l'Auteur penſe. La ſociété eſt redevable à cette ſcience de l'invention & de la perfection de preſque tous les Arts qui fourniſſent à ſes beſoins & à ſes commodités, &, ce qui ne doit pas être oublié, en étalant aux yeux des hommes les merveilles de la nature, elle éleve leur ame jusqu'à ſon Auteur.

Toutes, & la morale même, de l'orgueil humain. Etoit-ce donc par orgueil que les Sages de la Grece, les Catons, & ce que j'aurois dû nommer avant tous, les divins Miſſionnaires de la morale chrétienne, prêchoient l'humilité, la vertu?

Les Sciences & les Arts — devoient à nos

vertus. Comme il n'y a point de doute sur l'origine des Sciences & des Arts, dont la plupart sont des actes ou de vertu, ou tendans à la vertu, leurs avantages sont aussi évidens.

Le défaut de leur origine — sans le luxe qui les nourrit? Le luxe est un abus des Arts, comme un discours fait pour persuader le faux, est un abus de l'éloquence, comme l'ivrognerie est un abus du vin. Ces défauts ne sont pas dans la chose, mais dans ceux qui s'en servent mal.

Sans les injustices des hommes, à quoi serviroit la Jurisprudence? C'est-à-dire, si les hommes étoient nés justes, les loix auroient été inutiles; s'ils étoient nés vertueux, on n'auroit pas eu besoin des regles de la morale. L'Auteur convient donc que toutes ces Sciences ont été imaginées pour corriger l'homme né pervers, pour le rendre meilleur.

Que deviendroit l'Histoire — ni conspirateurs? Elle en feroit bien plus belle & bien plus honorable à l'humanité; elle seroit remplie de la sagesse des rois, & des vertus des sujets; des grandes & belles actions des uns & des autres, & ne

contenant que des faits dignes d'être admirés, & imités des lecteurs, jamais de crimes, jamais d'horreurs, elle ne pourroit jamais que plaire & conduire à la vertu, véritable but de l'Hiſtoire.

Qui voudroit en un mot — pour les malheureux & pour ſes amis? Il n'eſt aucune ſcience de contemplation ſtérile; toutes ont leur utilité, ſoit par rapport à celui qui les cultive, ſoit à l'égard de la ſociété.

Sommes-nous donc faits — par l'étude de la Philoſophie. Il ne faut point reſter ſur le bord du puits où s'eſt retirée la vérité, il faut y deſcendre & l'en tirer, comme ont fait tant de grands hommes; ce qu'ils ont fait, un autre le peut faire. Cette réflexion doit encourager quiconque en a férieuſement envie.

Que de dangers! — l'inveſtigation des Sciences? Inveſtigation. Je ne ſaurois paſſer à un Orateur auſſi châtié & auſſi poli que le nôtre un terme latin de Clénard franciſé. *Inveſtigatio thematis.*

Par combien d'erreurs, — qui de nous en ſaura faire un bon uſage. Si tant de difficultés & d'erreurs environnent ceux qui cherchent la vérité avec les ſecours que

leur prêtent les Sciences & les Arts, que deviendront ceux qui ne la cherchent point du tout ? L'Auteur nous persuadera-t-il qu'elle va chercher qui la fuit, & qu'elle fuit qui la cherche ? C'est tout ce qu'on pouroit croire de l'aveugle fortune. A l'égard du bon usage de la vérité, il n'est pas, ce me semble, beaucoup plus embarrassant que le bon usage de la vertu ; mais une chose qui me paroît plus embarrassante, c'est le moyen de faire un bon usage de l'erreur & du vice où nous sommes plongés sans les lumieres des Sciences & les instructions de la morale.

Si nos Sciences sont vaines — comme un homme pernicieux. Quoi de plus laborieux qu'un savant ? La premiere utilité des Sciences est donc d'éviter l'oisiveté, l'ennui & les vices qui en sont inséparables. N'eussent-elles que cet usage, elles deviennent nécessaires, puisqu'elles sont la source des vertus & du bonheur de celui qui les exerce. « Quand les Sciences ne se» roient pas aussi utiles qu'elles le sont, » dit Cicéron, & qu'on ne s'y applique» roit que pour son plaisir ; vous pense» rez, je crois, qu'il n'y a point de dé-

» laſſement plus noble & plus digne de
» l'homme ; car les autres plaiſirs ne
» ſont pas de tous les tems, de tous les
» âges, de tous les lieux ; celui de l'é-
» tude fait l'aliment de la jeuneſſe, la
» joie des vieillards, l'ornement de ceux
» qui ſont dans la proſpérité, la reſſource
» & la conſolation de ceux qui ſont dans
» l'adverſité ; il fait nos délices à la mai-
» ſon, ne nous embarraſſe point quand
» nous ſommes dehors, paſſe la nuit avec
» nous, & ne nous quitte point en voyage,
» à la campagne (*) ».

Voilà la premiere & pourtant la moin-
dre utilité des Sciences ; point d'oiſiveté,
point d'ennui, un plaiſir doux & tran-
quille, mais perpétuel ; je dis que c'eſt-
là leur moindre utilité, car celle-ci ne re-
garde que celui qui s'y applique, & nous
avons fait voir que les Sciences ſont l'ame

(*) *Quod ſi non hic tantus fructus oſtenderetur, & ſi ex his ſtudiis delectatio ſola peteretur : tamen, ut opinor, hanc animi remiſſionem humaniſſimam & liberaliſſimam judicaretis ; nam cætera neque temporum ſunt, neque ætatum omnium, neque locorum. Hæc ſtudia adoleſcentiam alunt, ſenectutem oblectant, ſecundas res ornant, adverſis perfugium ac ſolatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiſcum, peregrinantur, ruſticantur.*

Cicero, pro Arc. Poët. p. 12.

de tous les Arts utiles à la société, & qu'ainsi le savant le plus contemplatif en apparence est occupé du bien public.

Répondez-moi donc, — moins florissans ou plus pervers? Oui, sans doute. L'astronomie cultivée par les Géometres rend la géographie & la navigation plus sures; on tire des insectes des secrets pour les Arts, pour nos besoins. L'anatomie des animaux nous conduit à une plus parfaite connoissance du corps humain, & par conséquent à des principes plus sûrs pour le guérir ou pour le conserver en santé. La science de la Physique & de la Morale fait que nous sommes mieux gouvernés & moins pervers, & l'harmonie d'un gouvernement où brillent toutes ces Sciences, tous ces Arts, est ce qui le rend florissant & redoutable.

Revenez donc sur l'importance — la substance de l'Etat. Il est naturel que nous en pensions encore moins mal que de ceux qui occupent leur loisir à décrier des lumieres & des talens auxquels la France a peut-être encore plus d'obligation qu'à ses armes.

Que dis-je, oisifs? — O fureur de se

diſtinguer ! que ne pouvez-vous point ? L'Auteur s'attache encore ici à l'abus que des ſujets pervers font d'une excellente choſe. Mais s'il y a quelques-uns de ces malheureux, quelle foule d'ouvrages divins n'a-t-on pas à leur oppoſer, par leſquels on a renverſé les idoles des Payens, démontré le vrai Dieu, & la pureté de la morale chrétienne, anéanti les ſophiſmes des génies dépravés dont parle l'Orateur ? Peut-on citer ſérieuſement, contre l'utilité des Sciences, les extravagances de quelques écervelés qui en abuſent ? Et faudra-t-il renoncer à bâtir des maiſons, parce qu'il y a des gens aſſez fous pour ſe jetter par les fenêtres ?

C'eſt un grand mal — jamais ils ne vont ſans lui. Le luxe & la Science ne vont point du tout enſemble. C'eſt toujours la partie ignorante d'un Etat qui affecte le luxe ; celui-ci eſt l'enfant des richeſſes, & ſon correctif eſt le ſavoir, la Philoſophie, qui montrent le néant de ces bagatelles.

Je ſais que notre Philoſophie, — les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent. Le luxe eſt un abus des richeſſes que corrigent les Sciences & la raiſon ; mais il

ne faut pas confondre cet abus, comme le fait l'Auteur, avec le commerce, partie des Arts la plus propre à rendre un Etat puissant & florissant, & qui n'entraîne pas nécessairement le luxe après elle, comme le croit l'Auteur; nous en avons la preuve dans nos illustres voisins. L'Angleterre & la Hollande ont un commerce beaucoup plus étendu & plus riche que le nôtre; portent-ils le luxe aussi loin que nous? Pourquoi? C'est que le commerce, loin de favoriser le luxe comme le croit notre Orateur, le réprime au contraire. Quiconque est livré à l'art de s'enrichir & d'agrandir sa fortune, se garde bien de la perdre en folles dépenses. D'ailleurs cette passion de s'enrichir par le commerce n'est pas incompatible avec la vertu. Quelle probité, quelle fidélité admirables regnent parmi les négocians qui, sans s'être jamais vus, & qui étant situés quelquefois aux extrémités de l'univers, se gardent une foi inviolable dans leurs engagemens! Comparez cette conduite avec les ruses, les fourberies, les scélératesses des Sauvages, entre les mains desquels ils tombent quelquefois dans leurs voyages,

L'un vous dira qu'un homme — fit trembler l'Asie. On convient avec l'Auteur que les richesses, dont l'usage est perverti par le luxe & la mollesse, corrompent le courage. Mais tous ces défauts n'ont aucun rapport aux Sciences & aux Arts; ils n'en sont pas les suites, ainsi que nous l'avons montré ci-devant. Alexandre qui subjugua tout l'Orient avec trente mille hommes, étoit le Prince le plus savant & le mieux instruit dans les Beaux-Arts de tout son siecle, & c'est avec ce savoir supérieur qu'il a vaincu ces Scythes si vantés, qui avoient résisté tant de fois aux incursions des Perses, lors même que leurs armées étoient aussi nombreuses que féroces, lors même qu'elles étoient commandées par ce Cyrus le héros de cette Monarchie.

L'Empire Romain — hormis des mœurs & des citoyens. L'Auteur confond partout là barbarie, la férocité avec la valeur & la vertu; c'étoit apparemment de bien honnêtes gens que ces Goths, ces Vandales, ces Normands, &c. qui ont désolé toute l'Europe qui ne leur disoit mot? On voudroit nous faire entendre ici que c'est par leurs bonnes mœurs & par leurs

vertus que ces peuples ont vaincu les peuples policés ; mais toutes les hiſtoires atteſtent que c'étoient des brigands, des ſcélérats, qui ſe faiſoient un jeu, une gloire du crime, pour leſquels il n'y avoit rien de ſacré, & qui ont profité des diviſions, des révoltes élevées au centre de ces Royaumes polis, dont le moindre réuni & prévenu auroit écraſé ces miſérables.

De quoi s'agit-il donc — avec celui de l'honnête. Eſt-ce qu'il n'eſt pas poſſible d'être honnête homme ſous un habit galonné ? Et faudra-t-il en porter un de toile pour obtenir cette qualité ? N'ayez donc peur dans nos forêts, que quand vous y rencontrerez un homme bien doré, bien monté, muni d'armes brillantes, & ſuivi d'un domeſtique en auſſi bon équipage, tremblez alors pour votre vie ; vous voilà au pouvoir d'un homme de l'eſpece la plus corrompue, abandonné au luxe, aux vices de toutes les eſpeces ; mais quand vous y trouverez ſeul à ſeul un ruſtre vêtu de bure, chargé d'un mauvais fuſil, & ſortant des brouſſailles où il ſembloit cacher ſa miſere ; alors ne craignez rien ; cette pau-

vreté évidente vous eſt un ſigne aſſuré que vous rencontrez la vertu même.

Non, il n'eſt pas poſſible — le courage leur manqueroit. Sont-ce les Savans qui s'occupent de *ſoins futiles*? Sont-ce les gens occupés aux Arts? non certes, ce ſont les riches ignorans. Cet argument prouve donc contre ſon Auteur.

Tout Artiſte veut être applaudi. — entraîne à ſon tour la corruption du goût. Je connois une infinité de gens qui ſont paſſionnés pour les deſſeins baroques, pour la difficultueuſe muſique Italienne qui eſt du même genre; pour les ouvrages connus ſous le nom de gentilleſſes, & qui ſont néanmoins les plus honnêtes gens du monde. Leurs mœurs ne ſe reſſentent point du tout de leur mauvais goût? Il me ſemble même que je ne vois aucune liaiſon entre le goût & les mœurs, parce que les objets en ſont tout différens.

Le goût ſe corrompt, parce que n'y ayant qu'une bonne façon de penſer & d'écrire, de peindre, de chanter, &c. & le ſiecle précédent l'ayant, pour ainſi dire, épuiſée, on ne veut ni le copier, ni l'imiter; & par la fureur de ſe diſtinguer, on

s'écarte

s'écarte de la belle nature, on tombe dans le ridicule & dans le baroque.

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
Du cœur, de la nature, on perd l'heureux langage,
Pour l'absurde talent d'un triste persiflage.

GRESSET.

Dans un genre plus sérieux, les génies transcendans du siecle passé ayant enfanté, & exécuté le sublime, le hardi projet de ruiner les folles imaginations des Péripatéticiens, leurs facultés, leurs vertus occultes de toutes les especes; on a passé un demi-siecle à établir la connoissance des effets physiques sur les propriétés connues & évidentes de la matiere, sur leurs causes méchaniques; comment se distinguer par du nouveau après l'établissement de principes aussi solides, aussi universels? Il faut dire qu'ils sont trop simples & absolument insuffisans; que ces grands hommes étoient de bonnes gens, un peu timbrés, & aussi méchaniques que leurs principes; & que notre siecle spirituel voit, ou au moins soupçonne dans la matiere des propriétés nouvelles qu'il faut toujours poser pour base de la physique, en attendant

qu'on les conçoive : propriétés qui ne dépendent ni de l'étendue, ni de l'impénétrabilité, ni de la figure, ni du mouvement, ni d'aucune autre vieille modification de la matiere ; propriétés, non pas *occultes*, mais *cachées*, qui élevent cette matiere à quelque chose d'un peu au-dessus de la matiere, qu'on n'ose dire tout haut, & qui, dans le vrai, abaissent le Physicien beaucoup au-dessous de cette qualité. Enfin, nos aïeux étoient gothiques, nos peres amis de la nature, nous sommes singuliers & baroques ; nous n'avions que ce parti à prendre pour ne ressembler à aucun des deux.

Mais la morale n'a aucune part à ce désordre ; on se fait un plaisir & un honneur de copier, d'imiter les vertus des grands hommes de tous les siecles ; plus il s'en sera écoulé, plus nous en aurons d'exemples, & tant que l'art de les inculquer, c'est-à-dire, tant que les Sciences & les Beaux-Arts seront en vigueur, les siecles les plus reculés seront toujours les plus vertueux.

**Je suis bien éloigné de penser — & de défendre une si grande cause.* L'Auteur se con-

tredit étrangement. Il veut qu'on donne de l'éducation aux femmes; il veut qu'on les fasse sortir de l'ignorance. Il a raison, sans doute; mais c'est contre ses principes, selon lesquels, instruire quelqu'un, & le rendre plus méchant, sont des expressions synonymes.

Que si par hasard — ou il faudra qu'elle demeure oisive. Les ouvrages admirables des Le Moine, des Bouchardons, des Adams, des Slodtz pour perpétuer la mémoire des plus grands hommes, pour décorer les places publiques, les palais & les jardins qui les accompagnent, sont des monumens qui nous rassurent contre les vaines déclamations de notre Orateur.

On ne peut réfléchir — enfin pour s'y établir eux-mêmes. C'est un joli conte de Fée que ce siecle d'or, & ce mélange des dieux & des hommes, mais il n'y a plus gueres que les enfans & les Rhéteurs plus fleuris que solides qui s'en amusent.

Ou du moins les temples des dieux — des chapiteaux Corinthiens. Les anciens n'avoient garde de penser que la culture des Sciences & des Arts, dépravât les mœurs; que le talent de bâtir des villes, d'élever des tem-

ples & des palais, mît le comble aux vices; quand ils nous ont représenté Amphion construisant les murs de Thebes par les seuls accords de sa lyre; quand ils nous parlent avec tant de vénération des peuples qui élevent des temples aux immortels, & des palais à la majesté des Souverains légitimes.

Tandis que les commodités — dans l'ombre du cabinet. Que les Sciences & les Arts énervent le courage féroce, nous en convenons avec l'Auteur, & c'est autant de gagné pour l'humanité & la vertu. Mais que la vraie valeur s'éteigne par les lumieres des Sciences & la culture des Arts, c'est ce qu'on a réfuté amplement.

Quand les Goths — qu'à les affermir & les animer. C'est-à-dire, à les rendre moins féroces, à la bonne heure, mais en même tems plus humains & plus vertueux.

Les Romains ont avoué — il y a quelques siecles. L'Auteur remet ici sur le tapis, précisément les mêmes preuves rapportées à la premiere partie. Nous renvoyons donc le Lecteur à la réfutation que nous y avons placée. Nous y ajouterons seulement que les Génois ont bien fait voir dans la

derniere guerre que la valeur n'étoit pas si éteinte en Italie que se l'imagine l'Orateur, & qu'il ne faut à ces peuples que des occasions & de grands Capitaines pour faire voir à toute l'Europe qu'ils sont toujours capables des plus grandes choses.

Les anciennes Républiques — la vigueur de l'ame. C'est-à-dire, la férocité.

De quel œil — la force de voyager à cheval? Et quel rapport cette vigueur du corps a-t-elle avec la vertu? Ne peut-on pas être foible, délicat, peu propre à la fatigue, à la guerre, & vertueux tout ensemble.

Qu'on ne m'objecte point — la meilleure de nos armées. Tout ce que dit là notre Auteur, est très-vrai, à un peu d'exagération près qui est une licence de l'éloquence comme de la poésie. Il est certain qu'on néglige trop l'exercice du corps en France, & qu'on y aime trop ses aises. On n'y voit plus de courses de chevaux, on n'y donne plus de prix aux plus adroits à différens exercices, on y détruit tous les jeux de paume; & c'est-là l'époque des vapeurs qui ont gagné les hommes, & les ont mis de niveau avec les femmes, parce qu'ils ont commencé par s'y mettre par la nature

de leurs occupations. Oh ! que notre Orateur frappe ſur cet endroit là de notre façon de vivre, je l'appuyerai de mon ſuffrage; mais qu'il prétende en conclure que ces hommes, pour être auſſi foibles, auſſi vaporeux que des femmes, en ſont plus dépravés, plus vicieux; c'eſt ce que je ne lui accorderai pas ; & fuſſent-ils femmes tout-à-fait, pourvu que ce ſoit de la bonne eſpece, qui eſt la plus commune, ſans doute ; je n'en aurois que meilleure opinion de leur vertu. Qui ne fait pas que ce ſexe eſt le dévot & le vertueux par excellence ?

Guerriers intrépides, — *que l'autre eût vaincu vos aïeux*. Par malheur pour notre Orateur cette petite exagération vient un peu trop près de notre derniere guerre d'Italie, où tout le monde fait que nos troupes, ſous M. le Prince de Conti, ont traverſé les Alpes, après avoir forcé ſur la cime de ces montagnes un ennemi puiſſant commandé par l'un des plus braves Rois du monde ; & il eſt plus que vraiſemblable que les Alpes, du tems d'Annibal, n'étoient pas plus eſcarpées, qu'elles le ſont aujourd'hui.

Les combats ne sont pas toujours—par le fer de l'ennemi. Oh ! l'Auteur a raison ; nous ne sommes pas assez robustes. Qu'on renouvelle les jeux Olympiques de toutes les especes, qu'on renouvelle les courses de chevaux, les courses à pied ; les combats d'une lutte un peu plus humaine que l'ancienne, les jeux de paume, les jeux de l'arc, de l'arbalête, de l'arquebuse, du fusil ; qu'on les protége, qu'on les ordonne, qu'on y attache des priviléges, des récompenses. Qu'on ajoute à cela des loix pour la sobriété ; nous aurons des citoyens, des soldats aussi robustes que courageux ; & si l'on continue, avec ces réformes, la culture des Sciences & des Arts, toutes choses fort compatibles, nous aurons des Officiers capables de commander à de bons soldats ; deux parties essentielles à une bonne armée.

Si la culture des Sciences—au moins le corps en seroit plus dispos. Fort bien. J'applaudis à la censure de l'Orateur contre la plupart des éducations mal dirigées. Mais gardons-nous de regarder un abus particulier, comme une dépravation gé-

nérale & annexée aux Sciences. *La culture des Sciences est nuisible aux qualités morales?* Quelle absurdité ! J'ai démontré dans plusieurs notes ci-devant placées. Que la perfection des mœurs étoit le principal effet de cette culture des Sciences; malheur aux Directeurs de l'éducation de la jeunesse qui perdent de vue cet objet; je crois que ce désordre est très-rare : mais fût-il encore plus commun, ce n'est pas la faute des Sciences, mais celle des personnes destinées à les montrer. Les langues mêmes, la partie la moins utile de l'éducation, ne doivent jamais nous écarter de ce but. Les mots étrangers qu'on apprend, expriment sans doute des choses ; ces choses doivent être des Sciences solides, & avant tout, celle de la morale ; c'est ce qu'on a grand soin de faire dans tous les colleges, dans toutes les pensions, & ce qu'on a fait dans tous les siecles policés. . . . .

Adjecere bonæ paulò plus artis Athenæ,
Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum,
Atque inter sylvas Academi quærere verum.

Horat. Epit. 2. L. I.

Je sais qu'il faut occuper—& non ce qu'ils doivent oublier. L'Auteur a raison, & c'est ce que font aussi les maîtres, & sur-tout les peres & les meres qui ont à cœur, comme ils le doivent, l'éducation de leurs enfans. Mais si notre siecle n'est pas encore aussi parfait qu'il pourroit être ; s'il est encore parmi nous des causes de la corruption des mœurs, de la foiblesse du corps, de la mollesse ; certes c'est la passion qui y regne pour les jeux sédentaires ; passion, que nous tenons principalement de la fréquentation des femmes frivoles qui sont heureusement le plus petit nombre, & qui naît de notre complaisance pour ce sexe enchanteur ; passion, qui est fille de l'oisiveté & de l'avarice, & assez amie de toutes les autres, qui remplit la tête de trente mots baroques, & vuides de sens, & pour l'ordinaire aux dépens de la Science, de l'Histoire, de la Morale & de la Nature, qu'on se fait là un honneur d'ignorer. Des esprits si mal nourris n'ont rien à se dire, que, *baste*, *ponte*, *manille*, *comete*, &c. Les conversations en cercle si en usage, si estimées chez nos peres

& si propres à faire paroître les talens, les bonnes mœurs, & à les former chez les jeunes personnes, sont dans ces jolies assemblées, ou muettes, ou employées à faire des réflexions sur tous les colifichets qui décorent ces Dames, sur toutes les babioles rares que possédent ces Messieurs, à conter de jolies aventures, ou inventées, ou au moins bien brodées sur le compte de son prochain.

Là vous trouvez toujours des gens divertissans
Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche,
Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche,
Des oisifs de métier, & qui toujours chez eux
Portent de tout Paris le lardon scandaleux.

Le Joueur de Regnard.

On sacrifie à ce plaisir perfide les spectacles les mieux ordonnés, les plus châtiés, & les plus propres à inspirer des mœurs & du goût ; on y sacrifie même quelquefois ses devoirs & sa fortune. Et quelle est l'origine de ce reste de poison que les loix trop peu séveres souffrent encore dans la société? Les exercices du

corps trop négligés, les Sciences & les Arts trop peu cultivés encore.

* *Telle étoit l'éducation des Spartiates — à le rendre bon, aucun à le rendre ſavant.* L'Auteur ne met donc pas au nombre des Sciences celle de la Religion & de la Morale; car voilà ce qu'on enſeignoit aux enfans des rois de Perſe, & qu'on ne néglige pas d'apprendre en France aux derniers des payſans mêmes.

Aſtyage, en Xénophon, demande à Cyrus — qu'il me perſuadât que ſon école vaut celle-là. Le bon Montagne radotoit, quand il nous donnoit cette hiſtoire comme une grande merveille. On donne tous les jours le fouet dans nos écoles aux jeunes gens qui ſe font entr'eux de plus petites injuſtices que celles-là, & l'on n'en fait pas tant de bruit, l'on ne s'aviſe pas d'en faire une hiſtoire mémorable, & digne de trouver place dans un livre auſſi relevé que celui de Xénophon.

Nos jardins ſont ornés — avant même que de ſavoir lire. Tout ceci eſt encore exagéré. Les grands hommes de la Grece & de Rome, leurs actions vertueuſes, telles que la piété d'Enée, la chaſteté de Lu-

crece, ſont partie des ornemens de nos jardins & de nos galeries, auſſi bien que les Métamorphoſes d'Ovide; dans celles-ci mêmes, combien d'allégories de la meilleure morale, & ce ſont pour l'ordinaire ces ſujets qu'on choiſit pour expoſer en public.

D'ailleurs ces décorations des jardins & des galeries ne ſont pas faites pour les enfans. Leurs galeries ordinaires ſont les figures de la Bible, & il y a là une abondante collection d'exemples de vertus.

D'où naiſſent tous ces abus,—d'un Livre s'il eſt utile, mais s'il eſt bien écrit. Ce texte eſt une pure déclamation. On ne fait point de cas d'un homme de talent qui n'eſt pas honnête homme, ni d'un livre bien écrit, ſi l'objet en eſt frivole. On n'eſtimeroit point, par exemple, ce Diſcours, quelque ſéduiſant qu'il ſoit, ſi l'on ne ſentoit que le véritable but de l'Auteur eſt, non pas d'anéantir la culture des Sciences & des Arts, mais d'obtenir de ceux qui s'y appliquent, de ne point en abuſer, & d'être encore plus vertueux que ſavans.

Les récompenſes—aucun pour les belles

actions. La propofition n'eft pas exactement vraie. Il y a en France beaucoup de récompenfes, beaucoup de croix de Chevaliers, de penfions, de titres de nobleffe, &c. pour les belles actions ; malgré cela je trouve, comme l'Auteur, qu'il n'y en a pas encore affez, & qu'il devroit y avoir réellement des prix de Morale pratique, comme il y a des prix de Phyfique, d'Eloquence, &c. Pourquoi ne pas faire marcher toutes ces Sciences enfemble, comme elles y vont naturellement, & comme on le pratique dans les petites écoles, dans l'éducation donnée chez les parens. On dira à l'honneur de ce fiecle, que la vertu eft plus commune que les talens ; que tout le monde a de la probité, & ne fait en cela que ce qu'il doit. Ce que je fais, c'eft que tout le monde s'en pique.

Qu'on me dife, — le renouvellement des Sciences & des Arts. L'Auteur manque encore ici d'exactitude. Nous convenons qu'on careffe un peu trop en France les talens agréables ; qu'une jolie voix de l'Opéra, par exemple, y fera fouvent plus fêtée qu'un Phyficien de l'Académie. J'a-

voue qu'on y a trop d'égards pour une autre espece d'hommes agréables, beaucoup moins utiles encore, pour ne pas dire, tout-à-fait inutiles, nuisibles même à la Société. Je veux parler de cette partie du beau monde, oisive, inappliquée, ignorante, dont le mérite consiste dans la science de la bonne grace, *des airs, des manieres & des façons*; qui se croiroit déshonorée d'approfondir quelque Science utile, sérieuse, qui fait consister l'esprit *à voltiger sur les matieres, dont elle ne prend que la fleur*; qui met toute son étude à jouer le rôle *d'homme aimable, vif, léger, enjoué, amusant, les délices de la société, un beau parleur, un railleur agréable*, &c. (*) & jamais celui d'homme occupé du bien public, de bon citoyen, d'ami essentiel. Si l'on ne regardoit le François que de ce mauvais côté, comme ont la bonté de le faire quelquefois nos voisins, on pourroit dire avec M. Gresset....

Que nos arts, nos plaisirs, nos esprits sont pitié,
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes facéties,

(*) *Le François à Londres.*

Et qu'à force d'esprit & de petits talens,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus de bon sens.

Le Méchant, Comédie de M. Gresset.

Mais il faut avouer que ces hommes futiles, & qui ne sont tels que parce qu'ils négligent la culture des Sciences, sont beaucoup plus rares en France, que ne le croyent les Nations rivales de la nôtre; & qu'en général ils y sont peu estimés....

Sans ami, sans repos, suspect & dangereux
L'homme frivole & vague est déjà malheureux.

Dit le même M. Gresset. Enfin toute l'Europe rend cette justice à la France, qu'on y voit tous les jours honorer par des récompenses éclatantes les talens utiles, nécessaires. La remarque précédente le prouve déjà; mais quoi de plus propre à convaincre là-dessus les incrédules, que ces bienfaits du Roi répandus sur les membres les plus laborieux de l'Académie des Sciences de Paris, ces Ecoles publiques, ces démonstrations d'Anatomie & de Chirurgie fondées dans les principales villes de France? Ces titres de Noblesse donnés à des personnes distinguées dans l'art de

guérir ? Eſt-il quelque pays dans l'univers dont le ſouverain marque plus d'attention à récompenſer & encourager les hommes utiles & vertueux ?

Nous avons des Phyſiciens — nous n'avons plus de citoyens ; il y a là un peu de mauvaiſe humeur. Peut-il y avoir de meilleurs citoyens que des hommes qui paſſent leur vie, & altérent même quelquefois leur ſanté à des recherches utiles à la Société, tels que ſont les Phyſiciens, les Géometres, les Aſtronomes ? Les Poëtes & les Peintres rappellent aux hommes la mémoire de la vertu & de ſes héros ; & expoſent les préceptes de la Morale, ceux des Arts & des Sciences utiles d'une façon plus propre à les faire goûter....

Bientôt reſſuſcitant les Héros des vieux âges,
Homere aux grands exploits anima les courages.
Héſiode à ſon tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop pareſſeux vint hâter les moiſſons.
En mille Ecrits fameux la ſageſſe tracée,
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée ;
Et par-tout des eſprits ſes préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille entrerent dans les cœurs.

Boil.

Le Musicien nous délasse de nos travaux, pour que nous y retournions avec plus d'ardeur, & souvent il célebre ou les grandeurs de l'Etre suprême, ou les belles actions des grands hommes; au moins voilà son véritable objet. Tous ces Arts concourent donc au bien public & à nous rendre plus vertueux & meilleurs.

Ou s'il ne nous reste encore, — qui donnent du lait à nos enfans. Il est sans doute un grand nombre d'honnêtes gens à la campagne: mais il est pourtant vrai de dire que c'est-là où l'on trouve en plus grand nombre le faux témoin, le rusé chicaneur, le fourbe, le voleur, le meurtrier. Nos prisons en contiennent des preuves sans réplique.

Je l'avoue, cependant — & du dépôt sacré des mœurs. La politique de ces Souverains seroit bien mauvaise, si la these de notre Auteur étoit bonne, d'aller choisir des Savans pour former une société destinée à remédier aux déréglemens des mœurs causés par les Sciences. C'étoit des ignorans, des rustres, des paysans, qu'il falloit composer ces Académies.

Par l'attention — qu'elles reçoivent. Les

Académies ont cela de commun avec tous les Corps d'un Etat policé, & elles ont certainement peu besoin de ces précautions; tant les Sciences & les bonnes moeurs ont coutume d'aller de compagnie.

> Ami du bien, de l'ordre & de l'humanité,
> Le véritable esprit marche avec la bonté.
>
> *M. Gresset, ibid.*

Ces sages instructions — mais aussi des instructions salutaires. Les gens de Lettres & les Académies doivent bien des remerciemens à l'Auteur, de la bonne opinion qu'il a des uns, & des avis qu'il donne aux autres. Mais il me semble que s'il raisonnoit conséquemment à ses principes, le véritable frein des gens de Lettres, des gens appliqués à des Arts qui dépravent les mœurs, ne doit pas être l'espoir d'entrer dans une Académie qui augmentera encore leur ardeur pour ces sources de leur dépravation; mais que ce doit être au contraire l'ignorance & l'abandon des Lettres & des Académies. En indiquant à ces Sociétés les objets de morale dont ils doivent faire le sujet de leur prix, l'Auteur convient tacitement que c'est-là un

des principaux objets des Lettres ; qu'ainsi il ne s'est déchaîné jusqu'ici que contre des abus qui sont étrangers à la véritable destination, & à l'usage ordinaire des Belles-Lettres.

Qu'on ne m'oppose donc — à des maux qui n'existent pas. Ceci est un peu énigmatique. Selon moi, les maux qui existent sont l'ignorance & les passions déréglées, avec lesquelles les hommes naissent. Les remedes employés sont les instructions, les Ecoles, les Académies.

Pourquoi faut-il — de tourner les esprits à leur culture. Que devient donc le compliment fait dans la page précédente à nos Académies ? Je me doutois bien que notre Orateur y auroit regret : il n'étoit pas dans ses principes.

Il semble, aux précautions — de manquer de Philosophes. Il est un peu rare de voir les paysans passer dans nos Académies. Il est plus commun de les voir quitter la charrue pour venir être laquais dans les villes, & y augmenter le nombre des ignorans inutiles, & des esclaves du luxe.

Je ne veux point hasarder — la suppor-

teroit pas. On la ſupporteroit à merveille, mais elle ne ſeroit pas favorable à l'Auteur. L'Agriculture n'eſt pas plus néceſſaire pour tirer de la terre d'excellentes productions, que la Philoſophie pour faire faire à l'homme de bonnes actions, & pour le rendre vertueux.

Je demanderai ſeulement, — dans les nôtres quelqu'un de vos ſectateurs. Notre Auteur appelle ici de *grands Philoſophes*, ce que tout le monde appelle des monſtres. Si ſa theſe a beſoin d'une pareille reſſource, je ne puis que plaindre celui qui la ſoutient.

Voilà donc les hommes — l'immortalité réſervée après leur trépas. Voilà les hommes qui ont été en exécration parmi leurs concitoyens, & qui n'ont échappé à la vigilance des tribunaux, que par leur fuite & par leur retraite dans des climats où regne une licence effrénée.

Voilà les ſages maximes — en âge à nos deſcendans. J'ai trop bonne opinion de notre Orateur pour croire qu'il penſe ce qu'il dit ici.

Le Paganiſme, — extravagances de l'eſprit humain. On n'avoit pas non plus éter-

nisé sa sagesse ; & comme les bonnes choses que perpétue l'Imprimerie surpassent infiniment les mauvaises, il est hors de tout doute que cette invention est une des plus belles & des plus utiles que l'esprit humain ait jamais enfantées.

Mais, grace aux caracteres — Hobbes & des Spinosa resteront à jamais. Et leurs réfutations aussi, lesquelles sont aussi solides & aussi édifiantes que les monstrueuses erreurs de ces Ecrivains sont folles & dignes du nom de *rêveries.*

* *A considérer les désordres — ce seroit peut-être le plus beau trait de la vie de cet illustre Pontife.* Le parti qu'ont pris les Turcs est digne des sectateurs de Mahomet & de son Alcoran. Une religion aussi ridicule ne peut, sans doute, se soutenir que par l'ignorance. Le savoir est le triomphe de la vraie Religion. Origene l'a bien fait voir aux Payens ; & les Arnauld, les Bossuet aux hérétiques. L'Evangile est le premier de tous les livres, sans doute ; mais ce n'est pas le seul nécessaire, & Grégoire le Grand auroit perdu son nom, s'il eût été capable d'une pareille sottise.

Allez, écrits célebres — corruption des

mœurs de notre siecle. On a vu ci-devant que les siecles anciens étoient beaucoup plus corrompus. Il est vrai qu'ils n'en disent rien à la postérité ; mais la pratique presque générale des vices passoit de race en race comme par tradition. Peut-on comparer ce torrent débordé & universel des passions déréglées, des siecles barbares, avec quelques Poëtes libertins, que laisse encore échapper notre siecle.

Et portez ensemble — qui soient précieux devant toi. Que le Dieu Tout-puissant ôte les lumieres & les talens à ceux qui en abusent, qu'il anéantisse les *Arts funestes* à la vertu ; qu'il donne la pauvreté à ceux qui font un mauvais usage des richesses, mais qu'il répande abondamment les lumieres, les talens & les richesses sur ceux qui savent les employer utilement. Voilà la priere d'un bon citoyen, & d'un homme raisonnable.

Mais si le progrès des Sciences — des forces de ceux qui seroient tentés de savoir ? Comme la majeure de cet argument est fausse, ces Auteurs sont dignes de toute la reconnoissance du public, & de l'Auteur même du Discours, qui a mieux profité qu'un autre de leurs travaux.

Que penſerons-nous — populace indigne d'en approcher. Le mot de *Sanctuaire* convient-il à un lieu où, ſelon l'Auteur, on va corrompre ſes mœurs & ſon goût ; je me ſerois attendu à toute autre expreſſion ; & en ce cas-là qu'eſt-ce que l'Auteur entend par cette *populace indigne d'en approcher ?* Les plus indignes d'approcher d'un lieu de corruption, ſont ceux qui ſont les plus capables de porter fort loin cette corruption ; ceux qui ſont les plus capables de ſe diſtinguer dans ce prétendu Sanctuaire ; par exemple, ceux qui ont plus d'aptitude aux Sciences, plus de ſagacité, plus de génie ; car tous ces gens-là en deviendront d'autant plus mauvais, d'autant plus dangereux au reſte de la ſociété, ſelon les principes de l'Auteur ; à moins qu'ici la vérité ne lui échappe malgré lui, & qu'il ne rende aux Sciences l'hommage qu'il leur doit à tant d'égards. Cette derniere conjecture eſt très-vraiſemblable.

Tandis qu'il ſeroit à ſouhaiter — que la nature deſtinoit à faire des diſciples. Oh ! ma conjecture devient ici plus que vraiſemblable. L'Auteur reconnoît formellement la dignité & l'excellence des Scien-

ces ; il n'y veut admettre que ceux qui y ſont réellement propres, & il a raiſon au fond ; cet abus dans les vocations eſt réel dans les bons principes & dans les principes ordinaires. Mais 1°, le Citoyen de Geneve ne raiſonne pas conſéquemment à ſa theſe ; car puiſque les Sciences ſont pernicieuſes aux mœurs, plus ceux qui les cultiveront ſeront ſpirituels, ſubtils, plus ils ſeront méchans & à craindre ; & dans ce cas, pour le bien de la ſociété, les ſtupides ſeuls doivent être deſtinés aux Sciences. 2°. Cet Auteur a oublié ici qu'il enveloppe les Arts auſſi bien que les Sciences dans ſon anathême, & que ce fabricateur d'étoffe eſt un miniſtre du luxe. Qu'il aille donc labourer la terre. A quoi bon les étoffes ? *L'homme de bien eſt un Athlete qui ſe plaît à combattre à nud.* Nous en reſſemblerons mieux à la vertu dans cette ſimplicité ; & pourquoi tout le reſte du corps ne ſupporteroit-il pas les injures des ſaiſons, auſſi bien que le viſage & les mains ? Ce ſeroit le moyen d'avoir des *guerriers capables de ſupporter l'excès du travail* & de réſiſter à la *rigueur des ſaiſons & aux intempéries de l'air.*

Les

Les Vérulams, les Descartes & les Newtons — l'espace immense qu'ils ont parcouru. Premiérement, il n'est point vrai que les Vérulams, les Descartes, les Newtons n'aient point eu de maîtres ; ces grands hommes en ont d'abord eu comme tous les autres, & ont commencé par apprendre tout ce qu'on savoit de leur tems. En second lieu, de ce que des génies transcendans, tels que ceux-ci, & tant d'autres que l'antiquité n'a point nommés, ont été capables d'inventer les Sciences & les Arts, l'Auteur veut que tous les hommes apprennent d'eux-mêmes, & sans maîtres, afin de rebuter ceux qui ne seront pas transcendans comme ces premiers ; mais ce qui est possible à des génies de cette trempe, ne l'est pas pour tout autre ; & si les Sciences sont bonnes, ces grands hommes ont très-bien mérité de la société de lui avoir communiqué leurs lumieres, & ceux qui en éclairent les autres hommes participent à cette action. Si au contraire les Sciences sont pernicieuses, ces hommes ne sont plus dignes de l'admiration de l'Auteur. Ce sont des monstres qu'il falloit étouffer dès les pre-

miers *efforts* qu'ils ont faits pour *franchir l'espace immense qu'ils ont parcouru.* Or, ce dernier parti auroit mis le comble à l'extravagance & à la barbarie, & l'Auteur a raison de regarder ces hommes divins comme les dignes *Précepteurs du genre-humain.* On est charmé de voir que la vérité perce ici, comme à l'insçu de l'Orateur; il est fâcheux seulement qu'elle ne soit point d'accord avec le reste du Discours.

S'il faut permettre à quelques hommes — à la gloire de l'esprit humain. Les Sciences & les Arts sont donc des monumens élevés à la gloire de l'esprit humain; l'Auteur ne pense donc plus qu'ils sont la source de la dépravation de nos mœurs; car assurément ils mériteroient, dans ce cas, d'être regardés comme les monumens de sa honte, & ils n'arrachent de l'Auteur un aveu tout opposé que parce qu'ils sont les sources de la lumiere & de la droiture qui fait le parfait honnête homme & le vrai citoyen.

Mais si l'on veut que — encouragement dont ils ont besoin. Voilà, ce me semble, bien des louanges épigrammatiques en fa-

veur des génies destinés à perdre notre innocence, notre probité.

L'ame se proportionne — Chancelier d'Angleterre. L'éloquence, selon l'Auteur, tire son origine de l'ambition, de la haine, de la flatterie & du mensonge. La Physique d'une vaine curiosité, la Morale même de l'orgueil humain, toutes les Sciences & les Arts de nos vices. Voilà de belles sources pour des Consuls & des Chanceliers, actuellement les objets de l'admiration de l'Auteur; ou Rome & l'Angleterre étoient là dans de bien mauvaises mains, ou les principes de l'Orateur sont bien étranges.

Croit-on que si l'un n'eût occupé — l'art de conduire les Peuples est plus difficile que celui de les éclairer: toute cette page est de la plus grande beauté, comme de la plus exacte vérité, & elle est malheureusement une contradiction perpétuelle du reste de l'ouvrage.

Comme s'il étoit plus aisé — les Peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux. Voilà donc l'Auteur revenu aux vérités que nous avons établies dans nos premieres remarques. Les lumieres & la sagesse vont donc ensemble; les savans pos-

ſédent l'un & l'autre, puiſqu'il n'eſt plus queſtion que de leur donner du pouvoir, pour qu'ils entreprennent & faſſent de grandes choſes. Donc la ſcience ne dégrade pas les mœurs & le goût. Donc le parti que l'Orateur a pris n'eſt pas juſte, ni ſon Diſcours ſolide.

Pour nous, hommes vulgaires, — nous n'avons pas beſoin d'en ſavoir davantage. Les ſoins que coûte l'éducation des enfans, ne prouvent que trop les peines & l'appareil, & j'ajoute les ſtratagêmes qu'il faut mettre en uſage pour inculquer aux hommes les principes de la morale, & former leurs mœurs. Non pas que la théorie de cette morale, de cette éducation ſoit ſi épineuſe; mais c'eſt que la pratique en eſt des plus pénibles, & qu'on échoue encore ſouvent ſur certains caracteres, avec tout l'art que ce ſiecle éclairé a imaginé pour y réuſſir.

Tes principes ne ſont-ils pas gravés — dans le ſilence des paſſions? La ſuppoſition du ſilence des paſſions eſt charmante; mais qui leur impoſera ſilence à ces paſſions? ſinon des lumieres bien vives ſur leur perverſité, ſur leurs ſuites funeſtes, ſur les

moyens de les dompter, ou même de les éviter, en élevant l'ame à des objets plus dignes d'elle; enfin en devenant Philosophes & savans.

Voilà la véritable Philosophie, — que l'un savoit bien dire, & l'autre, bien faire. Pourquoi seroit-il défendu de mériter ces deux couronnes à la fois? Bien faire & bien penser sont inséparables, & il n'est pas difficile de bien dire à qui pense bien; mais comme on n'agit pas sans penser, sans réfléchir, l'art de bien penser doit précéder celui de bien faire. Celui qui aspire donc à bien faire, doit, pour être plus sûr du succès, avoir *les lumieres & la sagesse* de son côté, ce que la culture des Sciences, de la Philosophie peut seule lui donner. « Si vous voulez, dit Cicé-» ron, vous former des regles d'une » vertu solide; c'est de l'étude de la Phi-» losophie que vous devez les attendre, » ou il n'y a point d'art capable de vous » les procurer. Or, ce seroit une erreur » capitale, & un manque de réflexion, de » dire qu'il n'y a point d'art pour acqué-» rir les talens les plus sublimes, les plus » essentiels, pendant qu'il y en a pour les

» plus subalternes. Si donc il y a quel-
» que science qui enseigne la vertu, où
» la chercherez-vous, sinon dans la Phi-
» losophie ? »

Sive ratio constantiæ, virtutisque ducitur: aut hæc ars est (Philosophia) aut nulla omninò, per quam eas assequamur. Nullam dicere maximarum rerum artem esse, cùm minimarum sine arte nulla sit; hominum est parùm considératè loquentium, atque in maximis rebus errantium. Si quidem est aliqua disciplina virtutis, ubi ea quæretur, cùm ab hoc discendi genere discesseris. Cicero de Offic. l. II. p. 10. de l'Edit. de Glasgow.



ADDITION

A LA

RÉFUTATION PRÉCÉDENTE.

A Dijon, ce 15 Octobre 1751.

MONSIEUR,

JE viens de recevoir de Paris une Brochure, où M. Rousseau réplique à une réponse faite à son Discours par la voie du Mercure. Cette réponse a plusieurs chefs communs avec nos Remarques, & par conséquent la réplique nous intéresse. Notre Réfutation du Discours en deviendra complete, en y joignant celle de cette réplique que je vous envoie, & j'espere qu'elle arrivera encore assez à tems pour être placée à la suite de nos Remarques.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. *Vous avez trouvé singulier qu'on ait mis en question*... Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.... *L'Académie Françoise confirme authentiquement votre opinion, Monsieur, en proposant pour le sujet du prix d'éloquence de l'année 1752 cette vérité à*

K 4

établir.... L'amour des Belles-Lettres inspire l'amour de la vertu... *C'est le droit & le devoir des Cours souveraines, Monsieur, de redresser les décisions hasardées par les autres Jurisdictions. M. Rousseau a senti toute la force de l'autorité de ce Programme publié par la premiere Académie du monde, en fait de Belles-Lettres ; il a tâché de l'affoiblir, en disant que* cette sage Compagnie a doublé dans cette occasion le tems qu'elle accordoit ci-devant aux Auteurs, même pour les sujets les plus difficiles... *Mais cette circonstance n'infirme en rien le jugement que ce tribunal suprême porte contre la these du Citoyen de Geneve ; elle peut seulement faire penser que ce sujet exige beaucoup d'érudition, de lecture, & par conséquent de tems ; ce qui est vrai. D'ailleurs*, cette sage Compagnie *suit l'usage de toutes les Académies, quand elle propose en 1751 le sujet des prix qu'elle doit donner en 1752. Il en est même plusieurs qui mettent deux ans d'intervalle entre la publication du Programme & la distribution du prix.*

RÉFUTATION

Des Observations de M. J. J. Rousseau de Geneve, sur une Réponse qui a été faite à son Discours dans le Mercure de Septembre 1751. (*a*)

NOUS sommes d'accord avec l'illustre Auteur de la Réfutation insérée au Mercure, en ce que nous avons trouvé comme lui .... 1. Que M. Rousseau, savant, éloquent, & homme de bien tout à la fois, fait un contraste singulier avec le citoyen de Geneve, l'orateur de l'ignorance, l'ennemi des Sciences & des Arts qu'il regarde comme une source constante de la corruption des mœurs. —

2. Comme le respectable anonyme, nous avons pensé que le Discours couronné par l'Académie de Dijon est un tissu de contradictions qui décelent, malgré son Auteur, la vérité qu'il s'efforce en vain de trahir.

3. Comme le Prince philosophe, aussi puissant à protéger les Lettres qu'à défen-

(*) La Réponse en question est celle du Roi de Pologne que l'on trouvera ci-après.

dre leur cause (*) ; nous avons dit que l'Orateur Genevois avoit prononcé un anathême trop général contre les Sciences & les Arts, & qu'il confondoit quelques abus qu'on en fait, avec leurs effets naturels & leurs usages légitimes.

I.

Au premier article, M. Rousseau répond; qu'il a étudié les Belles-Lettres, sans les connoître ; que dès qu'il s'est *apperçu du trouble qu'elles jettoient dans son ame, il les a abandonnées.*

Comment cet Auteur ne sent-il point qu'on va lui répliquer que ce n'est point les avoir abandonnées, ou au moins l'a-

(*) Voici comme l'Auteur anonyme de la réponse au Discours du Citoyen de Geneve se trouve désigné dans le Mercure de Septembre, p. 62. " Nous sommes fâchés qu'il „ ne nous soit pas permis de nommer l'Auteur de l'ouvrage „ suivant. Aussi capable d'éclairer que de gouverner les peu„ ples, & aussi attentif à leur procurer l'abondance des „ biens nécessaires à la vie, que les lumieres & les con„ noissances qui forment à la vertu, il a voulu prendre en „ main la défense des Sciences, dont il connoit le prix. Les „ grands établissemens qu'il vient de faire en leur faveur „ étoient déjà comme une réponse sans réplique au Discours „ du Citoyen de Geneve, à qui il n'a pas tenu de dégrader „ tous les Beaux-Arts. Puissent les Princes à venir, suivre „ un pareil exemple, &c. „

voir fait bien tard, que de les avoir portées au degré où il y est parvenu, que c'est même les cultiver plus que jamais, que de se produire sur le théâtre des Académies pour y disputer, y remporter les prix qu'elles proposent. Le personnage que joue M. Rousseau dans sa réplique, n'est donc pas plus sérieux que celui qu'il affecte dans son Discours.

Je me sers, dit-il, des Belles-Lettres pour combattre leur culture, comme les Saints Peres se servoient *des Sciences mondaines contre les Payens; si quelqu'un*, ajoute-t-il, *venoit pour me tuer, & que j'eusse le bonheur de me saisir de son arme, me seroit-il défendu, avant que de la jetter, de m'en servir pour le chasser de chez moi?*

Les Peres de l'Eglise se sont servis utilement des Sciences mondaines pour combattre les Payens. Donc ces Sciences sont bonnes, & ce n'est point elles que ces défenseurs de la Religion méprisoient, blâmoient; car ils n'auroient ni voulu s'en servir, ni pu le faire si utilement: mais c'est le mauvais usage qu'en faisoient ces Philosophes profanes qu'ils reprenoient avec raison.

C'eſt une très-belle action que de déſarmer ſon ennemi, & de le chaſſer avec ſes propres armes : mais M. Rouſſeau n'eſt nullement dans ce cas-là; il n'a déſarmé perſonne; les armes dont il ſe ſert ſont bien à lui : il les a acquiſes par ſes travaux, par ſes veilles; il ſemble par leur choix & leur éclat, qu'il les ait reçues de Minerve même, & par une ingratitude manifeſte, il s'en ſert pour outrager cette divinité bienfaictrice; il s'en ſert pour anéantir, autant qu'il eſt en lui, ce qu'il y a de plus reſpectable, de plus utile, de plus aimable parmi les hommes qui penſent; la Philoſophie, l'étude de la ſageſſe, l'amour & la culture des Sciences & des Arts; il n'y a donc point de juſteſſe dans l'application des exemples que M. Rouſſeau cite en ſa faveur, & il eſt toujours ſingulier que l'homme ſavant, éloquent, qui a conſervé toute ſa probité, toutes ſes vertus, à la reconnoiſſance près, en acquérant ces talens, les employe à s'efforcer de prouver qu'ils dépravent les mœurs des autres.

J'ajoute qu'il y a un contraſte ſi néceſſaire entre la cauſe ſoutenue par M. Rouſſeau, & les moyens qu'il employe pour

la défendre, qu'en la gagnant même, par supposition ; il la perdroit encore ; car dans cette hypothese, & selon ses principes, son éloquence, son savoir, en nous subjuguant, nous conduiroient à la vertu, nous rendroient meilleurs, & par conséquent démontreroient, contre son Auteur même, que tous ces talens sont de la plus grande utilité.

I I.

Que les contradictions soient très-fréquentes dans le Discours du Citoyen de Geneve, on vient de s'en convaincre par la lecture de mes remarques. M. Rousseau prétend que ces contradictions ne sont qu'apparentes ; que s'il loue les Sciences en plusieurs endroits, il le fait sincérement & de bon cœur, parce qu'alors il les considere en elles-mêmes, il les regarde comme une espece de participation à la *suprême intelligence*, & par conséquent comme excellentes ; tandis que dans tout le reste de son Discours il traite des Sciences, relativement au génie, à la capacité de l'homme ; celui-ci étant trop borné *pour y faire de grands progrès, trop passionné pour n'en pas faire un*

mauvais usage; il doit, pour son bien & celui des autres, s'en abstenir; elles ne sont point proportionnées à sa nature, elles ne sont point faites pour lui (*), il doit les éviter toutes comme autant de poisons.

Comment! Les Sciences & les Arts ne seroient *point faits pour l'homme?* M. Rousseau y a-t-il bien pensé? Auroit-il déjà oublié les prodiges qu'il leur a fait opérer sur l'homme même? Selon lui, & selon le vrai, le rétablissement des Sciences & des Arts a fait *sortir l'homme, en quelque maniere, du néant;* il a *dissipé les ténebres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé...* il l'a *élevé au-dessus de lui-même;* il l'a porté *par l'esprit jusques dans les régions célestes;* & *ce qui est plus grand & plus difficile,* il l'a fait *rentrer en soi-même, pour y étudier l'homme, & connoître sa nature, ses devoirs, & sa fin. L'Europe,* continue notre Orateur, *étoit retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde aujourd'hui si éclairée, vivoient, il y a quel-*

(*) Les chiffres ainsi apostillés désignent les pages des Observations de M. Rousseau en réplique à la réponse insérée au Mercure de Septembre. Les chiffres simples sont les citations de notre Edition.

ques ſiecles, dans un état pire que l'ignorance... Il falloit une révolution pour ramener les hommes au ſens commun. Le Citoyen de Geneve exhorte les Rois à appeller les ſavans à leurs conſeils; il regarde comme compagnes *les lumieres & la ſageſſe*, & les ſavans comme propres *à enſeigner* la derniere *aux peuples*. Les lumieres, les Sciences, ces étincelles de la Divinité, ſont donc faites pour l'homme; & le fruit qu'ils en retirent, eſt la vertu.

Eh! pourquoi cette émanation de la ſageſſe ſuprême ne conviendroit-elle pas à l'homme? Pourquoi lui deviendroit-elle nuiſible? Avons-nous un modéle à ſuivre plus grand, plus ſublime que la Divinité? Pouvons-nous nous égarer ſous un tel guide, tant que nous nous renfermerons dans la ſcience de la religion & des mœurs, dans celle de la nature, & dans l'art d'appliquer celle-ci aux beſoins & aux commodités de la vie? Trois eſpeces de connoiſſances deſtinées à l'homme par ſon Auteur même. Comment donc oſer dire qu'elles ne ſont pas faites pour lui, quand l'Auteur de toutes choſes a décidé le contraire? *Il a l'eſprit trop borné pour y faire de grands*

progrès ; ce qu'il y en fera, fera toujours autant d'effacé de ses imperfections, autant d'avancé dans le chemin glorieux que lui trace son Créateur. *Il a trop de passions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage.* Plus l'homme a de passions, plus la science de la Morale & de la Philosophie lui est nécessaire pour les dompter; plus il doit aussi s'amuser, s'en distraire par l'étude & l'exercice des Sciences & des Arts. Plus l'homme a de passions, plus il a de ce feu qui le rend propre à faire les découvertes les plus grandes, les plus utiles; plus il a de ce feu, principe du grand homme, du héros, qui le rend propre aux vastes entreprises, aux actions les plus sublimes. Donc plus les hommes ont de passions, plus il est nécessaire, avantageux pour les autres, & pour eux-mêmes qu'ils cultivent les Sciences & les Arts.

Mais plus il a de passions, plus il est exposé à abuser de ses talens, repliquera l'adversaire.

Plus il aura de savoir, moins il en abusera. Les grandes lumieres montrent trop clairement les erreurs, les abus, leurs principes, la honte attachée à tous les travers, pour

que le ſavant qui les voit ſi diſtinctement oſe s'y livrer. Monſieur Rouſſeau dans ſes Obſervations convient que les vrais ſavans n'abuſent point des Sciences; puiſque, de ſon aveu, elles ſont ſans danger quand on les poſſéde vraiment, & qu'il n'y a que ceux qui ne les poſſédent pas bien, qui en abuſent, on ne ſauroit donc les cultiver avec trop d'ardeur; & ce n'eſt pas la culture des Sciences qui eſt à craindre, ſelon M. Rouſſeau même, mais au contraire le défaut de cette culture, la culture imparfaite, l'abus de cette culture. Voilà où ſe réduit la défenſe de cet Auteur lorſqu'on l'analyſe, & l'on voit que la diſtinction imaginée pour ſauver les contradictions de ſon Diſcours, eſt frivole, & que ni cette Piece, ni les Obſervations qui viennent à l'appui, ne donnent point la moindre atteinte à l'utilité ſi généralement reconnue des Sciences & des Arts, tant pour nous procurer nos beſoins, nos commodités, que pour nous rendre plus gens de bien.

III.

Le Citoyen de Geneve exclut de la ſociété toutes les Sciences, tous les Arts,

ſans exception ; il regarde l'ignorance la plus complete comme le plus grand bien de l'homme, comme le ſeul aſyle de la probité & de la vertu ; & en conſéquence il oppoſe à notre ſiecle poli par les Sciences & les Arts, les mœurs des Sauvages de l'Amérique, les mœurs des peuples livrés à la ſeule nature, au ſeul inſtinct. M. Rouſſeau dans ſes Obſervations déclare qu'il n'a garde de tomber dans ce défaut ; qu'il admet la théologie, la morale, la ſcience du ſalut enfin ; mais il n'admet que celles-là, *porrò unum eſt neceſſarium*, & il regarde toutes les autres Sciences, tous les autres Arts, comme inutiles, comme pernicieux au genre-humain, non pas en eux-mêmes, mais par l'abus qu'on en fait, & parce qu'on *en abuſe toujours.* Il paroît dans ſon diſcours, qu'il met le luxe au nombre de ces abus : ici, c'eſt au contraire le luxe qui enfante les Arts, & la *premiere ſource du mal eſt l'inégalité* des conditions, la diſtinction *de pauvre & de riche.*

§. I. Je me garderai bien d'établir ſérieuſement la néceſſité de cette inégalité des conditions, qui eſt le lien le plus fort, le plus eſſentiel de la ſociété. Cette vérité tri-

viale ſaute aux yeux du Lecteur le moins intelligent. Je ſuis ſeulement fâché de voir ici comme dans le diſcours du Citoyen de Geneve, qu'un Orateur de la volée de M. Rouſſeau, oſe porter au ſanctuaire des Académies, des paradoxes que Moliere & Deliſle ont eu la prudence de ne produire que par la bouche du *Miſanthrope* & *d'Arlequin ſauvage*, & comme des travers ou des ſingularités propres à nous faire rire. Revenons au ſérieux que mérite le ſujet qui nous occupe.

L'exception que fait ici Monſieur Rouſſeau en faveur de la théologie, de la morale, &c. eſt déjà une demi-rétractation de ſa part; car la ſcience de la théologie, celles de la morale & du ſalut, ſont des plus ſublimes, des plus étendues; elles ſont inconnues aux Sauvages, & l'on ne s'aviſera jamais de regarder comme un ignorant celui qui en ſera parfaitement inſtruit. Les Athanaſes, les Chryſoſtômes, les Auguſtins font encore l'admiration de notre ſiecle par ce ſeul endroit. Nous venons de voir, il n'y a qu'un moment, que M. Rouſſeau attribue au renouvellement des Sciences & des Arts la ſcience

de la morale; car celle-ci eſt l'art de *rentrer en ſoi-même pour y étudier l'homme & connoître ſa nature, ſes devoirs & ſa fin; merveilles qui*, de ſon aveu, *ſe ſont renouvellées avec les Sciences.* Or, cette partie des Arts étant eſſentielle à tous les hommes, il en réſulte que notre Orateur ſera forcé d'avouer que le rétabliſſement des Sciences a procuré à toute la race humaine, cette utilité ſi importante qu'il s'efforce ici de rendre indépendante, & très-ſéparée de ces Sciences, incompatible même avec elles.

Quant à la ſcience du ſalut priſe dans ſon ſens le plus étendu, dans ceux qui ſont deſtinés à l'enſeigner aux autres, à la défendre, & telle que la poſſédoient les grands hommes que je viens de citer, dignes modeles pour ceux de notre ſiecle; tout le monde ſait qu'elle ſuppoſe la connoiſſance des langues ſavantes, celle de la Philoſophie, celle de l'Eloquence, celle enfin de toutes les ſciences humaines, puiſque ce ſont des hommes qu'il eſt queſtion de ſauver, & que l'art de leur inculquer les vérités néceſſaires à ce ſublime projet, doit employer tous les moyens connus d'affecter leurs ſens & de convaincre leur raiſon.

Sont-ce des ſavans, dit M. Rouſſeau, que Jéſus-Chriſt a choiſis pour répandre ſa doctrine dans l'univers? Ne ſont-ce pas des pêcheurs, des artiſans, des ignorans?

Les Apôtres étoient réellement des ignorans, quand Dieu les a choiſis pour miſſionnaires de ſa Loi, & il les a choiſis tels exprès pour faire éclater davantage ſa puiſſance; mais quand ils ont annoncé, prêché cette doctrine du ſalut, peut-on dire qu'ils étoient des ignorans? Ne ſont-ils pas au contraire un exemple authentique, par lequel Dieu déclare à l'univers que la ſcience du ſalut ſuppoſe les connoiſſances, même les connoiſſances humaines les plus univerſelles, les plus profondes? L'Etre ſuprême veut faire d'un artiſan, d'un pêcheur, un chrétien, un ſectateur & un prédicateur de l'Evangile; voilà que l'Eſprit Saint anime cet artiſan, & le transforme en un homme extraordinaire, qui parle d'abord les langues connues, & qui par la force de ſon éloquence, convertit dans un ſeul ſermon trois mille ames. On ſait ce que ſuppoſe une éloquence ſi perſuaſive, ſi victorieuſe,

au milieu d'un peuple endurci au point d'être encore aujourd'hui dans les ténebres à cet égard ; l'éloquence de nos jours ne mérite vraiment ce nom qu'autant qu'elle rassemble l'ordre & la solidité du Géometre, avec la justesse & la liaison exacte des argumens du Logicien, & qu'elle les couvre de fleurs ; qu'autant qu'elle remplit cet excellent canevas de matériaux bien assortis, pris dans l'histoire des hommes, dans celle des Sciences, dans celle des Arts, dont les détails les plus circonstanciés deviennent nécessaires à un Orateur. Qui a jamais douté que l'art oratoire fût celui de tous qui suppose, qui exige les plus vastes connoissances ? Et qui croira que l'éloquence sortie des mains de Dieu, & donnée aux Apôtres pour la plus grande, la plus nécessaire de toutes les expéditions, ait été inférieure à celle de nos Rhéteurs ; la grace, & les prodiges ; dira-t-on, ont suppléé à l'éloquence. La grace & les prodiges ont, sans doute, la principale part à un ouvrage que jamais la seule éloquence humaine n'eût été capable d'exécuter ; mais il n'est pas moins constant,

par l'Ecriture, que les ſaints Miſſionnaires de l'Evangile animés de l'eſprit de Dieu poſſédoient cette éloquence divine, ſupérieure à toute faculté humaine, digne enfin de l'eſprit qui eſt la ſource de toutes les lumieres. Toutes les nations étoient frappées d'étonnement (*) de voir & d'entendre de ſimples artiſans Iſraëlites, non-ſeulement parler toutes les langues, mais encore poſſéder tout-à-coup la ſcience de l'Ecriture ſainte, l'expliquer & l'appliquer d'une façon frappante au ſujet de leur miſſion, diſcourir enfin avec le ſavoir, le feu & l'enthouſiaſme des Prophetes (**).

En ſuppoſant donc qu'il fût exactement vrai que la ſcience du ſalut fût l'unique qui dût nous occuper, on voit que cette ſcience renferme, exige toutes les autres connoiſſances humaines. Les ſavans Peres de l'Egliſe nous en ont donné l'exemple, & ſaint Auguſtin nous dit expreſſément, *qu'il ſeroit honteux & de dangereuſe conſéquence, qu'un Chrétien, ſe croyant fondé ſur l'autorité des ſaintes Ecritures, raiſonnât ſi*

(*) Stupebant autem omnes & mirabantur.

(**) Effundam de ſpiritu meo ſuper omnem carnem, & prophetabunt filii veſtri, &c. *Act. Apoſt. cap.* 2.

pitoyablement sur les choses naturelles, qu'il en fût exposé à la dérision & au mépris des infidelles (*).

Mais quoique la science du salut soit la premiere, la plus essentielle de toutes, les plus rigoureux casuistes conviendront qu'elle n'est pas l'unique nécessaire. Et que deviendroit la société ? que deviendroit même chaque homme en particulier, si tout le monde se faisoit chartreux, hermite ? Que deviendroit le petit nombre qu'il y a aujourd'hui de ces solitaires uniquement occupés de leur salut, si d'autres hommes ne travailloient à les loger, à les meubler, à les nourrir, à les guérir de leurs maladies ? C'est donc pour eux, comme pour nous, que travaillent les laboureurs, les architectes, les menuisiers, serruriers, &c. C'est donc pour eux, comme pour nous, que les manufactures d'étoffes, de verres, de fayance, s'élevent & produisent leurs ouvrages ; que

(*) Turpe est autem & nimis perniciosum, ac maximè cavendum, ut Christianum de his rebus (Physicis) quasi secundum christianas litteras loquentem, ita delirare quilibet infidelis audiat, ut (quemadmodum dicitur,) toto cœlo errare conspiciens risum tenere vix possit. *De Genes. ad litt. L.* 1. *c.* 19.

les

les mines de fer, de cuivre, d'étain, d'or & d'argent, sont fouillées & exploitées. C'est donc pour eux, comme pour nous, que le pêcheur jette ses filets; que le cuisinier s'instruit de l'art d'apprêter les alimens; que le navigateur va dans les différentes parties de la terre chercher le poivre, le clou de gerofle, la casse, la manne, la rhubarbe, le quinquina. Nous manquerions donc tous des choses les plus nécessaires à la vie, & à sa conservation, si nous n'étions uniquement occupés que de l'affaire de notre salut, & nous retomberions dans un état pire que celui des premiers hommes, des Sauvages; *dans un état pire* que cette barbarie que le Citoyen de Geneve trouve déjà *pire que l'ignorance.*

Le peuple heureux est celui qui ressemble à la république des fourmis, dont tous les sujets laborieux s'empressent également à faire le bien commun de la société. Le travail est ami de la vertu, & le peuple le plus laborieux doit être le moins vicieux. Le plus vaste, le plus noble, le plus utile des travaux, le plus digne d'un grand Etat, est le commerce de mer qui nous débarrasse de notre superflu, & nous l'échange

pour du nécessaire; qui nous met à même de ce que tous les peuples du monde ont de beau, de bon, d'excellent; qui nous instruit de leurs vices & de leurs ridicules pour les éviter, de leurs vertus & de leurs sages coutumes pour les adopter: les Sciences mêmes & les Arts doivent les plus grandes découvertes à la navigation, qui leur rend avec usure ce qu'elle en emprunte. Dans la guerre, comme dans la paix, la marine est un des plus grands ressorts de la puissance d'un peuple. Ses dépenses sont immenses, mais elles ne sortent point de l'Etat, elles y rentrent dans la circulation générale; elles n'apportent donc aucune diminution réelle dans ses finances. Que nos voisins sentent bien toutes ces vérités, & qu'ils savent en faire un bon usage! France, si avantageusement située pour communiquer avec toutes les mers, avec toutes les parties du monde, cet objet est digne de tes regards. Fais des conquêtes sur Neptune, par ton habileté à dompter ses caprices; elles te resteront, ainsi que les sommes immenses dont tes armées nombreuses enrichissent souvent les peuples étrangers, quelquefois tes propres ennemis.

Je ſais bien, dit M. Rouſſeau, que la politique d'un Etat, que les commodités, (il n'a oſé ajouter) & les beſoins de la vie, demandent la culture des Sciences & des Arts, mais je ſoutiens qu'en même tems ils nous rendent malhonnêtes gens.

Nous avons amplement prouvé le contraire dans le cours de cette Réfutation : nous ajouterons ici que loin que la probité, l'affaire du ſalut aient de l'incompatibilité avec la culture des Sciences, des Arts, du commerce, avec une ardeur pour le travail répandue ſur tous les ſujets d'un Etat; je penſe au contraire, que l'honnête homme, le chrétien eſt obligé de ſe livrer à tous ces talens.

Peut-on faire ſon ſalut ſans remplir tous ſes devoirs ? Et les devoirs de l'homme en ſociété ſe bornent-ils à la méditation, à la lecture des livres ſaints, & à quelques exercices de piété ? Un boulanger qui paſſeroit la journée en prieres, & me laiſſeroit manquer de pain, feroit-il bien ſon ſalut ? Un chirurgien qui iroit entendre un ſermon, plutôt que de me remettre une jambe caſſée, feroit-il une action bien méritoire devant Dieu ? Les devoirs

de notre état font donc partie de ceux qui ſont eſſentiels à l'affaire de notre ſalut, & la néceſſité de tous ces états eſt démontrée par les beſoins pour leſquels ils ont été inventés.

Je conviendrai de la néceſſité & de l'excellence de tous ces Arts utiles, dira M. Rouſſeau, mais à quoi bon les Belles-Lettres ? à quoi bon la Philoſophie, qu'à flatter, qu'à fomenter l'orgueil des hommes ?

Dès que vous admettez la néceſſité des manufactures de toutes eſpeces, pour nos vêtemens, nos logemens, nos ameublemens; dès que vous recevez les Arts qui travaillent les métaux, les minéraux, les végétaux néceſſaires à mille & mille beſoins ; ceux qui s'occupent du ſoin de conſerver, de réparer notre ſanté, vous ne ſauriez plus vous paſſer de la Mécanique, de la Chimie, de la Phyſique qui renferment les principes de tous ces Arts, qui les enfantent, les dirigent & les enrichiſſent chaque jour; dès que vous convenez de la néceſſité de la navigation, il vous faut des Géographes, des Géometres, des Aſtronomes. Eh ! comment pourrez-

vous diſconvenir de la néceſſité de tous ces Arts, de toutes ces Sciences, de leur liaiſon naturelle, & de la force réciproque qu'ils ſe prêtent ? Dès que vous voulez bien que les hommes vivent en ſociété, & qu'ils ſuivent des loix, il vous faut des Orateurs qui leur annoncent & leur perſuadent cette loi ; des Poëtes moraux même, qui ajoutent à la perſuaſion de l'éloquence les charmes de l'harmonie plus puiſſante encore.

§. II. Nous avons défendu la néceſſité, l'utilité de toutes les Sciences frondées par le Citoyen de Geneve, réprouvées avec quelques exceptions par les obſervations de M. Rouſſeau. Examinons maintenant l'abus qu'il prétend qu'on en fait.

Nous convenons qu'on abuſe quelquefois des Sciences. M. Rouſſeau *ajoute qu'on en abuſe beaucoup*, & même *qu'on en abuſe toujours*.

Il ſuffiroit de s'appercevoir que M. Rouſſeau eſt réduit, dans ſa juſtification, à ſoutenir que les Sciences ſont toujours du mal, qu'on en *abuſe toujours*, pour ſentir combien ſa cauſe eſt déſeſpérée. Vis-à-vis de tout autre, la ſeule citation de

cette propoſition en feroit la réfutation ; mais les talens de M. Rouſſeau donnent de la vraiſemblance & du crédit à ce qui en eſt le moins ſuſceptible, & il mérite qu'on lui marque ſes égards, en étayant de preuves les vérités mêmes qui n'en ont pas beſoin.

Un abus conſtant & général des Sciences doit ſe démontrer ; 1°. par le fait ; 2°. par la nature même des Sciences conſidérées en elles-mêmes, ou priſes relativement à notre génie, à nos talens, à nos mœurs. Or, l'Auteur convient que les Sciences ſont excellentes en elles-mêmes, & nous avons prouvé, art. II, que relativement à nous-mêmes, elles n'ont rien d'incompatible avec les bonnes mœurs, qu'elles tendent au contraire à nous rendre meilleurs : il ne nous reſte donc qu'à examiner la queſtion de fait.

Pour démontrer que les Sciences & les Arts dépravent les mœurs, ce n'eſt pas aſſez que de nous citer des mœurs dépravées dans un ſiecle ſavant ; ce ne ſeroit même pas aſſez que de nous citer des ſavans ſans probité ; il faut prouver que c'eſt de la Science même que vient la dépravation, & j'oſe avancer qu'on ne le fera jamais.

1°. Parce que la plupart des exemples de diſſolution des mœurs qu'on peut citer, n'ont aucune liaiſon avec les Sciences & les Arts, quelque familiers qu'ils aient été dans les ſiecles, ou aux perſonnes, objets de ces citations. 2°. Parce que ceux mêmes qui ont abuſé de choſes auſſi excellentes, n'ont eu ce malheur que par la dépravation qu'ils avoient dans le cœur, bien avant qu'ils fiſſent ſervir leurs talens acquis à la manifeſter au dehors.

Quoi de plus méchant & de plus éclairé tout à la fois que Néron ? Quel ſiecle plus poli que le ſien ? Ce doit être ici ou jamais, le triomphe de l'induction du Citoyen de Geneve. Mais quoi ! oſera-t-il dire que c'eſt aux lumieres, aux talens de Néron, ou de ſon ſiecle, que ſont dues toutes les horreurs dont ce monſtre a épouvanté les Romains ? Qu'il nous faſſe donc remarquer quelques traits de ces rares talens, dans l'art de faire égorger ſes amis, ſon précepteur, ſa mere : qu'il nous faſſe donc appercevoir quelque liaiſon entre cette barbarie qui éteignit en lui tous les ſentimens de la nature, de l'humanité, de la reconnoiſſance, & ces lumieres ſubli-

mes & précieuſes qu'il tenoit des leçons du Philoſophe le plus ſpirituel, & le plus homme de bien de ſon ſiecle. Il eſt trop évident que Néron, dans ſes beaux jours, eſt un jeune tigre que l'éducation, les Sciences & les Beaux-Arts tiennent enchaîné, & apprivoiſent en quelque ſorte; mais que ſa férocité trop naturelle n'étant qu'à demi éteinte par tant de ſecours, ſe rallume avec l'âge, les paſſions & le pouvoir abſolu; le tigre rompt ſa chaîne, & libre alors comme dans les forêts, il ſe livre au carnage pour lequel la nature l'a formé. Néron tyran & cruel eſt donc le ſeul ouvrage d'une nature barbare & indomptable, & non celui des Sciences & des Arts, qui n'ont fait que retarder, & peut-être même diminuer les funeſtes ravages de ſa férocité. Ce que je dis ici de Néron eſt général. Pour être méchant, il n'y a qu'à laiſſer agir la nature, ſuivre ſes inſtincts : pour être bon, bienfaiſant, vertueux, il faut ſe replier ſur ſoi-même; il faut penſer, réfléchir; & c'eſt ce que nous font faire les Sciences & les Beaux-Arts.

Que ceux qui ont abuſé réellement des Sciences & des Arts ne l'aient fait que

par une dépravation qu'ils tenoient déjà de la nature, & qui ne vient point du tout de cette culture; c'eſt ce qui eſt évident à quiconque fait attention au but des Sciences & des Arts qu'on nous permettra de rappeller ici. Le premier de tous, objet de la ſcience, de la religion & des mœurs, eſt de régler les mouvemens du cœur à l'égard de Dieu & du prochain : le ſecond, qui eſt l'objet de la ſcience de la nature, eſt de donner à l'eſprit la juſteſſe & la ſagacité néceſſaires dans les recherches & les raiſonnemens qu'exige cette ſcience, qui en elle-même eſt l'étude des ouvrages du Créateur, & nous repréſente ſans ceſſe ſa grandeur, ſa puiſſance, ſa ſageſſe; en même tems qu'elle nous offre les fonds où nous puiſons de quoi pourvoir à nos néceſſités. Enfin, le troiſieme but, objet particulier des Arts, eſt de réduire en pratique la théorie précédente, & de travailler à nous procurer les beſoins & les commodités de la vie.

Comment prouvera-t-on que des talens faits pour former le cœur au bien, à la vertu, diriger l'eſprit à la vérité, & exercer les forces du corps à des travaux

néceſſaires & utiles, faſſent tout le contraire de leur deſtination? Sans une nature dépravée à l'excès, comment abuſer de moyens ſi précieux & faits exprès pour nous conduire à des fins ſi louables? Et n'eſt-il pas viſible que c'eſt cette dépravation antécedente, & non ces moyens, qui ſont les cauſes de ces abus quand ils arrivent? Qu'enfin, ce ne ſont pas les Sciences & les Arts qui ont dépravé les mœurs de ces malheureux, mais au contraire leurs mœurs naturellement perverſes, qui ont corrompu leur ſavoir, leurs talens, ou leurs uſages légitimes.

M. Rouſſeau convient de l'utilité de la ſcience de la religion & des mœurs : c'eſt donc contre celle de la nature, & des Arts, qui en font l'application, que portent ces déclamations.

En vain oppoſe-t-on à M. Rouſſeau que la nature développée nous offre de toutes parts les merveilles opérées par le Créateur, nous éleve vers ce principe de toutes choſes, & en particulier de la religion & des bonnes mœurs. En vain les doctes compilations des Niuwentyt, des Derham, des Pluche, &c. ont réuni ce

tableau sous un seul coup-d'œil, & nous ont fait voir que la nature est le plus grand livre de morale, le plus pathétique comme le plus sublime dont nous puissions nous occuper. M. Rousseau est surpris qu'il faille étudier l'univers pour en admirer les beautés : proposition de la part d'un homme aussi instruit, presqu'aussi surprenante, que l'univers même bien étudié ; il ne veut pas voir que l'Ecriture qui célébre le Créateur par les merveilles de ses ouvrages, qui nous dit d'adorer sa puissance, sa grandeur & sa bonté dans ses œuvres, nous fait par-là un précepte d'étudier ces merveilles. Il prétend *qu'un laboureur qui voit la pluie & le soleil tour à tour fertiliser son champ*, en sait assez pour *admirer, louer & bénir la main dont il reçoit ces graces.* Mais si ces pluies noyent ses grains, si le soleil les consume & les anéantit, en saura-t-il assez pour se garantir des murmures & de la superstition ? Y pense-t-on, quand on borne les merveilles de la nature à ce qu'elles ont de plus commun, de moins touchant, pour qui les voit tous les jours ; à ce qu'elles ont de plus équivoque à la gloire de son Auteur ?

Qu'on transporte ce laboureur ignorant dans les spheres célestes dont Copernic, Kepler, Descartes & Newton, nous ont exposé l'immensité & l'harmonie admirable; qu'on l'introduise ensuite dans cet autre univers en miniature, dans l'économie animale, & qu'on lui développe cet artifice au-dessus de toute expression, avec lequel sont construits & combinés tous les organes des sens & du mouvement: c'est-là où il se trouvera saisi de l'enthousiasme de St. Paul élevé au troisieme Ciel; c'est-là qu'il s'écriera avec lui, ô richesses infinies de l'Etre suprême! ô profondeur de sa sagesse ineffable, que vous rendez visible l'existence & la puissance de votre Auteur! que vous me pénétrez des vérités qu'il m'a révélées, de la reconnoissance, de l'adoration & de la fidélité que je lui dois!

J'avoue, dit M. Rousseau, *que l'étude de l'univers devroit élever l'homme à son Créateur; mais elle n'éleve que la vanité humaine...* Elle fomente son *incrédulité*, son impiété. *Jamais le mot impie d'Alphonse X ne tombera dans l'esprit de l'homme vulgaire; c'est à une bouche savante que ce blasphême étoit réservé.*

Le mot d'Alphonse X surnommé *le Sage*, n'a du blasphême que l'apparence ; c'est une plaisanterie très-déplacée, à la vérité, par la tournure de l'expression : mais le fond de la pensée, qui est la seule chose que Dieu examine, & qu'il faut seule examiner quand il est question de Dieu, n'est uniquement qu'une censure énergique du systême absurde de Ptolomée, & par conséquent l'éloge du vrai plan de l'Univers & de son Auteur, dont *Alphonse le Sage* étoit trop sincere adorateur pour concevoir le dessein extravagant de l'outrager. Les vastes lumieres découvrent les absurdités que l'imagination des hommes prête à la nature, mais cette découverte est toute à la honte des hommes qui se sont trompés, elle ne peut pas réjaillir sur les œuvres du Tout-puissant ; sa sagesse suprême est le garant de leur perfection, elle est à l'épreuve de tous les examens. Que les Sciences s'épuisent à les mettre au creuset ; les vaines opinions des hommes s'y dissiperont en fumée comme les marcassites ; les vérités divines y deviendront de plus en plus brillantes comme l'or le plus pur, parce que les Sciences sont autant de

rayons de la Divinité. Malheur donc aux religions qui n'en peuvent ſupporter les épreuves, & auxquelles elles ſont contraires! La vraie en reçoit une ſplendeur nouvelle, & n'en differe que parce qu'elle les ſurpaſſe, comme le ſoleil même eſt ſupérieur à un petit nombre de rayons qui en émanent entre les nuages qui nous environnent. Nous ne diſconviendrons pas néanmoins qu'on ne puiſſe en abuſer; les héréſies, les ſchiſmes ſans nombre le prouvent aſſez; ces preuves n'ont point échappé à M. Rouſſeau, elles s'offrent d'elles-mêmes à un citoyen de Geneve, & un homme auſſi verſé dans les Belles-Lettres n'eſt pas moins inſtruit des déſordres qui ſuivent une littérature licencieuſe.

Mais M. Rouſſeau ne veut pas s'appercevoir qu'il retombe toujours ſur l'abus des Sciences, ſur ce qu'elles font quelquefois entre les mains des méchans, & non pas ſur *ce qu'elles doivent faire*, & ſur ce qu'elles font en effet, quand leur but eſt ſuivi, quand il n'y a qu'elles qui ont part à l'action, quand elles ne ſont pas ſurmontées par une nature dépravée, ſur le compte de laquelle l'équité demande qu'on mette ces abus.

Pour l'honneur de l'humanité, efforçons-nous encore de diminuer, s'il eſt poſſible, le nombre de ces méchans, de ces malheureux, qui abuſent de talens auſſi précieux. Diſons que la plupart de ceux-mêmes qui ont abuſé de leur plume, ont plus donné dans le libertinage de l'eſprit que dans celui du cœur, ou qu'au moins ce dernier déréglement n'a pas été juſqu'à détruire leur probité. Epicure étoit le philoſophe le plus ſobre & le plus ſage de ſon ſiecle; Ovide & Tibulle n'en étoient pas moins honnêtes gens pour être amoureux. On n'a jamais taxé de mœurs infâmes les Spinoſa, les Bayle, quoique leur religion fût ou monſtrueuſe ou ſuſpecte. Le Citoyen de Geneve conviendra ſans doute, qu'il eſt une probité commune à toutes les religions, à toutes les ſectes, & il a bien compris que c'eſt de celle-là qu'il eſt queſtion dans le ſujet propoſé par notre Académie; ſans quoi il n'auroit pas été décent d'introduire ſur la ſcene les Romains & les Grecs, les Scythes, les Perſes & les Chinois, &c. Dira-t-on que ces écrits licencieux produiront plus de déſordre dans ceux qui les liſent que dans

leurs propres Auteurs ? Ce paradoxe n'eſt pas vraiſemblable. La corruption n'eſt jamais pire qu'à ſa ſource, & ne peut que s'affoiblir en s'en éloignant. Or, ſi les ouvrages cités ne doivent pas leur naiſſance à une dépravation capable de détruire la probité, vraiſemblablement ils ne la porteront pas ailleurs à de plus grands excès, ou bien ils y trouveront déjà dans la nature le fond de ces déſordres.

Mais nous revenons volontiers à une rigueur plus ſage, plus judicieuſe, plus conforme à la doctrine la plus ſaine : nous convenons qu'il vaudroit beaucoup mieux que tous ces Auteurs ne fuſſent jamais nés ; que la vraie probité eſt inſéparable de la vraie religion, & de la morale la plus pure ; & qu'enfin leurs ouvrages ſont des ſemences à étouffer par de ſages précautions, & par la multitude des livres excellens qui ſont les antidotes de ces poiſons, enfantés par une nature dépravée, & préparés par des talens pervertis. Heureuſement les antidotes ne nous manquent point, & ſont en nombre beaucoup ſupérieurs aux poiſons. Ne perdons point de vue notre preuve de fait contre l'abus que

M. Rousseau prétend qu'on fait *toujours* des Sciences.

Personne ne reconnoît le savant au portrait odieux qu'en fait M. Rousseau. Ce caractere d'orgueil & de vanité qu'il lui prête me rappelle ces pieux spéculatifs qui se regardant comme les élus du Très-haut, jettent sur tout le reste de la terre, criminelle à leurs yeux, des regards de mépris & d'indignation; mais je ne reconnois point là le savant.

Peut-être cette peinture iroit-elle encore assez bien à ces prétendus philosophes de l'ancienne école, dont toute la science consistoit en mots, la plupart vuides de sens, & qui passant leur vie dans les disputes les plus frivoles, mettoient leur gloire & leur orgueil à terrasser un adversaire, ou à éluder ses argumens par des distinctions scholastiques aussi vaines que ceux qui les imaginoient. Mais peut-on appliquer à notre siecle tous les désordres, toutes les extravagances de ces anciennes sectes? Peut-on accuser d'orgueil, de vanité, nos Physiciens, nos Géometres uniquement occupés à pénétrer dans le sanctuaire de la nature? La candeur & l'ingénuité des

mœurs, est une vertu qui leur est comme annexée. Notre Physique ramenée à ses vrais principes par Descartes, étayée de la Géométrie par le même Physicien, par Newton, Hughens, Leibnitz, de Mairan, & par une foule de grands hommes qui les ont suivis, est devenue une science sage & solide. Pourquoi nous opposer ici le dénombrement des sectes ridicules des anciens Philosophes? Pourquoi nous citer les orgueilleux raisonneurs de ces siecles reculés, puisqu'il s'agit ici du renouvellement des Lettres, puisqu'il s'agit de notre siecle, de nous enfin? Qu'on ouvre cette Physique, ce trésor littéraire aussi immense qu'irréprochable; ces annales de l'Académie des Sciences & des Belles-Lettres de Paris, de celle de Londres; c'est-là qu'il faut nous montrer qu'on abuse toujours des Sciences, proposition réservée à M. Rousseau & à notre siecle curieux de se singulariser. Qu'on examine la conduite des hommes savans qui ont composé & qui composent ces Corps célebres; les Newtons, les Mariottes, les de l'Hôpital, les Duhamel, les Regis, les Cassini, les Morin, les Mallebranche, les Parent, les

Varignon, les Fontenelle, les Réaumur, les Defpreaux, les Corneille, les Racine, les Boffuet, les Fénelon, les Peliffon, les La Bruyere, &c. Que feroit-ce, fi nous joignions à ces hommes illuftres les membres & les ouvrages diftingués de ces Sociétés refpectables qui ont produit les Riccioli, les Kircher, les Petau, les Porée, les Mabillon, les Dacheris, les Lami, les Regnault? &c. Si nous y ajoutions les grands hommes qui, fans être d'aucune fociété, n'en étoient ni moins illuftres par leur favoir, ni moins refpectables par leur probité, tels que les Kepler, les Grotius, les Gaffendi, les Alexandre, les Dupins, les Pafcal, les Nicole, les Arnaud, &c. Qu'on nous montre dans la foule de ces favans, & en particulier dans celle des Académiciens qui fe font fuccédés l'efpace de près d'un fiecle, les mœurs déréglées, l'orgueil & tous les défordres, que M. Rouffeau prétend qui fuivent la culture des Sciences, & qui la fuivent toujours. Si fa propofition eft vraie, les volumes & les hommes que je viens de citer, fourniront à cet Orateur une ample moiffon de preuves & de lauriers; mais fi

ces livres sont les productions les plus précieuses, les plus utiles qu'ayent enfanté tous les siecles précédens; mais si tous ces savans sont de tout le siecle où ils ont vécu, les moins orgueilleux, les plus vertueux, les plus gens de bien; il faut avouer que la cause de notre adversaire est la plus absurde qu'on ait jamais osé soutenir.

Si nous n'appréhendions pas que M. Rousseau n'imputât les citations historiques à étalage d'érudition, & ne se réservât cette espece de preuve, comme un privilege qui lui est propre, nous fouillerions à notre tour, dans ce dixieme siecle, & les suivans, où *le flambeau des Sciences cessa d'éclairer la terre, où le Clergé lui-même demeura plongé dans l'ignorance;* nous y verrions la dissolution des mœurs gagner jusqu'à ce Clergé, qui doit être la lumiere & l'exemple du monde chrétien, de l'univers vertueux; nous y verrions le libertinage égaler l'ignorance; nous verrions aussi que le changement heureux qu'opéra le renouvellement des Lettres sur les esprits, porta également sur les cœurs, & que la réforme des

mœurs ſuivit celle des façons de penſer & d'écrire ; d'où nous ſerions en droit de conclure que les lumieres & les bonnes mœurs vont naturellement de compagnie, & que tout peuple ignorant & corrompu qui reçoit cette lumiere ſalutaire, revient en même tems à la vertu, malgré l'arrêt prononcé par M. Rouſſeau.

Cet Auteur, qui, il y a deux mois, ne comptoit qu'un ſavant qui fût à ſon gré, & qui en admet aujourd'hui trois ou quatre ; qui n'exceptoit aucun Art, aucune Science de l'anathême qu'il leur avoit lancé ; qui défendoit tout ſon terrain avec tant d'aſſurance (*), & qui aujourd'hui s'eſt retranché derriere le boulevard de la

(*) On reprochoit avec raiſon à M. Rouſſeau dans le Mercure de Juin p. 65. de faire main-baſſe ſur tous les ſavans & les artiſtes. Soit, répond-il, p. 99. puiſqu'on le veut ainſi, je conſens de ſupprimer toutes les diſtinctions que j'y avois miſes. Et p. 103. il menace de ne pas mettre dans ſes réponſes les modifications qu'on eſpere y trouver. Ce ton haut bien ſoutenu eſt celui d'un brave ; mais quand on le prend pour une mauvaiſe cauſe, il eſt encore *plus grand & plus difficile*, dès qu'on s'en apperçoit, *de rentrer en-ſoi-même*, & de ſe radoucir ; comme le fait M. Rouſſeau dans quelques endroits de ſes Obſervations, où, ſur le chapitre des modifications, il a paſſé nos eſpérances.

théologie, de la morale, de la ſcience du ſalut; cet Orateur ſe trouveroit-il encore aſſez preſſé pour étendre les faveurs de ſes exceptions juſques ſur les Sciences qui font l'objet des travaux de nos Académies, & ſur les Arts utiles qui ſont ſous leur protection; pour ſe faire enfin un dernier mur des Arts & des Sciences qu'il appellera frivoles, afin de n'imputer qu'aux ſavans & aux artiſtes de cette eſpece, tous les abus, tous les déſordres qu'il dit accompagner *toujours* la culture des Sciences & des Arts.

Dans ce cas-là nous lui demanderons le dénombrement précis de ces Sciences, de ces Arts, objet de ces imputations. Nous eſpérons qu'il ne mettra point dans ſa liſte la muſique, que les cenſeurs des Arts regardent comme une ſcience des plus futiles. Nous avons fait voir qu'elle faiſoit un délaſſement auſſi charmant qu'honnête; qu'elle célébroit les grands hommes, les vertus, l'Auteur de toutes les vertus; M. Rouſſeau connoît mieux qu'un autre ſes utilités, ſes avantages, puiſqu'il en fait ſon étude, puiſqu'il s'eſt chargé de remplir cette brillante partie des travaux Encyclo-

pédiques ; il n'y a pas d'apparence qu'il ajoute cette nouvelle contradiction entre sa conduite & ses discours. La musique sera donc un de ces Arts exceptés, un de ces Arts qui ne dépravera point les mœurs....

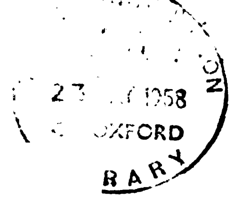
Et tous ces lieux communs de morale lubrique ;
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

Boileau. Satyr. x.

Seront simplement des abus d'une chose bonne en elle-même, mais d'une chose dont on *n'abuse* pas *beaucoup*, dont on *n'abuse* pas *toujours ;* car autrement je suis sûr que M. Rousseau ne voudroit pas être l'apôtre d'une pareille doctrine.

Notre Auteur s'humanisera, à ce que j'espere, à l'égard des autres Arts, en faveur de l'harmonie qu'il cultive, & qui est si propre à adoucir les humeurs les plus sauvages. L'affaire est déjà plus d'à moitié faite. Nous croyons avoir bien prouvé que les Sciences & les Arts ont une infinité d'utilités, qu'ils fournissent à mille & mille besoins. Nous avons ajouté à ces avantages essentiels, qu'ils rendent les hommes plus humains, plus sociables, moins

féroces, moins méchans, qu'ils les sauvent de l'oisiveté, mere de tous les vices. M. Rousseau convient de tous ces chefs; il blâme *l'ignorance féroce*, *brutale*, qui rend *l'homme semblable* aux bêtes; & il est constant que telle est l'ignorance de l'homme abandonné à la simple nature. Il avoue que *les Sciences*, *les Arts*, *adoucissent la férocité des hommes;* qu'ils sont *une diversion à leurs passions; que les lumieres du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité; qu'elles le rendent au moins plus circonspect sur le mal qu'il pourroit faire, par la connoissance de celui qu'il en recevroit lui-même.* Donc nous sommes meilleurs dans ce siecle éclairé, que dans les siecles d'ignorance & de barbarie. Telle est la doctrine que j'ai soutenue dans toutes les notes précédentes. M. Rousseau en convient enfin. *Habemus confitentem reum.* Et le procès me paroît absolument terminé; au moins j'espere qu'il sera regardé comme tel par le public équitable & connoisseur.



DESAVEU

DESAVEU

De l'Académie de Dijon, au sujet de la Réfutation attribuée fauſſement à l'un de ſes Membres, tiré du Mercure de France, Août 1752.

L'ACADÉMIE de Dijon a vu avec ſurpriſe dans une lettre imprimée de M. Rouſſeau, qu'il paroiſſoit une brochure intitulée : *Diſcours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en 1750, accompagné d'une réfutation de ce Diſcours par un Académicien de Dijon qui lui a refuſé ſon ſuffrage.*

L'Académie ſait parfaitement que ſes déciſions, ainſi que celles des autres Académies du Royaume reſſortiſſent au tribunal du public, elle n'auroit pas relevé la réfutation qu'elle déſavoue, ſi ſon Auteur, plus occupé du plaiſir de critiquer que du ſoin de faire une bonne critique, n'avoit cru, en ſe déguiſant ſous une dénomination qui ne lui eſt pas due, intéreſſer le public dans une querelle qui n'a que trop duré, ou tout au moins lui laiſſer entrevoir quelque ſemence de diviſion dans

cette Société, tandis que ceux qui la composent, uniquement occupés à la recherche du vrai, le discutent sans aigreur & sans se livrer à ces haines de parti qui sont ordinairement le résultat des disputes littéraires.

Ils savent tous le respect qui est dû aux choses jugées, la force qu'elles doivent avoir parmi eux, & combien il seroit indécent que dans une assemblée de gens de Lettres, un particulier s'avisât de réfuter par écrit une décision qui auroit passé contre son avis.

Il paroît par la lettre de M. Rousseau, que ce prétendu Académicien de Dijon n'a pas les premières notions *du local* d'une Académie où il prétend qu'il occupe une place, lorsqu'il parle de sa terre & de ses fermiers de Picardie, puisque en fait il est faux qu'aucun Académicien de Dijon possede un pouce de terre dans cette province. L'Académie désavoue donc formellement l'Auteur *pseudonyme*, & sa réfutation attribuée à l'un de ses membres par une fausseté indigne d'un homme qui fait profession des Lettres, & que rien n'obligeoit à se masquer.

Mais de quelque plume que parte cet ouvrage, & quel qu'ait pu être le dessein de celui qui l'a composé, il fera toujours honneur au Discours de M. Rousseau, qui usant de la liberté des problêmes (la seule voie propre à éclaircir la vérité) a eu assez de courage pour en soutenir le parti, & à l'Académie qui a eu assez de bonne foi pour la couronner.

A Dijon le 22 Juin 1752.

PETIT, Secrétaire de l'Académie des Sciences de Dijon.



OBSERVATIONS

De M. Le Cat, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Rouen, sur le désaveu de l'Académie de Dijon, par l'Auteur de la Réfutation du discours du Citoyen de Geneve, &c. (a)

L'INTÉRÊT seul des Sciences & des Beaux-Arts m'a fait entreprendre la réfutation du discours du Citoyen de Geneve, qui les regarde comme un des principes de la corruption des mœurs.

J'ai eu pour compagnons dans cette carriere des savans en assez bon nombre & assez illustres, tous animés du même motif. Comme quelques-uns d'entr'eux, j'ai d'abord caché mon nom pour des raisons dont je ne dois compte à personne. Dès qu'elles ont cessé je me suis montré; j'ai donné l'ouvrage à mes protecteurs, à mes amis, au libraire sous mon nom, & la preuve en est l'annonce qu'en a fait le

(a) Dans ces Observations qui parurent dans une brochure 8°. sous le titre de Londres chez Kilmorack, M. le Cat se reconnoît l'Auteur des deux pieces précédentes.

lercure même, qui contient le désaveu e Messieurs de Dijon. Ce désaveu étoit onc fort inutile, si l'on ne vouloit que iire savoir au public que je suis l'Auteur e cette réfutation; mais on est en colere, z *plus occupé* du desir de se venger, que u *soin* d'examiner si ce desir est juste, & les moyens qu'on emploie pour le satisfiire sont raisonnables. Je ne me mêlerai as de deviner les véritables motifs de :tte animosité de Messieurs de Dijon. : pourrois, sans rien accorder à mon nour-propre, sans me fier à mon jugeient, penser que cette Académie qui af-:cte de me croire *plus occupé du plaisir de itiquer, que du soin de faire une bonne critique*, ne me fait ce reproche plutôt qu'à ous ceux qui ont attaqué le Citoyen de ieneve, que parce qu'elle n'a trouvé :tte critique que *trop bonne*. Je pour-ois citer en preuve de cette opinion, les iffrages de plusieurs savans, & entr'autres e l'Auteur du Mercure, mois de Juin 752, qui dit, en annonçant mon ouvrage, · 171. « De toutes les critiques qu'on a faites de l'ouvrage de M. Rousseau, c'est la plus détaillée & la plus propre, par

» la méthode qui y eſt obſervée, à faire » découvrir la vérité ». Ai-je profité de cette méthode & de ces détails, pour montrer que cette vérité parle en ma faveur ? J'ai, pour prouver l'affirmative, plus de vingt lettres écrites ſur mon ouvrage, qui toutes s'accordent à le reconnoître pour une critique des plus completes & des plus ſolides qu'on ait faites du diſcours de M. Rouſſeau. J'affoiblis encore l'expreſſion du plus grand nombre, & de ceux de la plus grande autorité. Il n'a point échappé à ces lecteurs, que non-ſeulement j'ai rétorqué comme mes confédérés, toutes les preuves hiſtoriques ou de fait contre notre adverſaire; mais que j'ai employé des preuves *à priori*, des preuves phyſiques tirées de la propre conſtitution de l'homme, de ſa nature & de celle des ſciences; preuves qui ſont des démonſtrations en ce genre d'écrire, & qui caractériſent particuliérement notre brochure. Je ſais qu'il entre de la complaiſance dans les lettres écrites à un Auteur; mais la flatterie n'a pas un ton ſi uniforme. Voici ce que m'écrit de Paris le 8 Mars un Académicien que je n'ai pas la permiſſion de nommer; perſonnage

qui eſt trop reſpectable, & qui m'eſt trop ſupérieur pour être ſoupçonné de ſacrifier la vérité à cette baſſe politeſſe.

« J'ai lu avec un très-grand plaiſir & la » plus grande édification, me dit-il, votre » réfutation auſſi pieuſe que forte contre » l'héréſie de M. Rouſſeau. Il me ſemble » qu'il ne reſte pierre en place de ce monſ- » trueux édifice. Vous avez pris la défenſe » de la vérité & du goût avec les armes » du goût même. Je ſuis fâché ſeulement » que vous n'ayez pas combattu cet ennemi » des Lettres pendant qu'il étoit debout.... » Il eſt vrai que vous l'empêcherez de ſe » relever, & que vous l'écraſerez, &c.

Un ſavant attaché au Prince, qui s'eſt le premier ſignalé pour la défenſe des Beaux-Arts, m'écrivit le 18 Mai ſur le même ſujet, des choſes plus fortes encore. Je ſuis obligé d'en ſupprimer la plus grande partie, par cette ſeule raiſon qu'elle m'eſt trop honorable.... « Vous n'abandonnez » point, me dit-il, cet ennemi du ſavoir » (M. Rouſſeau), & vous le preſſez ſi » vivement, qu'il perd à tout moment de » ſon terrain, ſans rien gagner ſur le vôtre; » nous avons tous intérêt d'applaudir à

» votre triomphe; votre gloire augmente
» la nôtre. Tous les littérateurs vous
» doivent des couronnes comme on en
» donnoit autrefois aux libérateurs des
» nations. Je ne crains plus qu'après une
» telle réplique, on ose désormais attaquer
» les Sciences & les Arts. Vous les avez
» vengés des reproches d'un ingrat qui,
» après s'être heureusement façonné par
» leur culture, a voulu les faire tomber
» dans le plus grand mépris, &c. » Je
supplie mes lecteurs de croire que c'est
avec la plus grande répugnance que je me
détermine à publier de pareilles citations;
mais je ne saurois opposer aux traits satiriques de mes ennemis, que les sentimens
contraires des savans qui m'honorent de
leur suffrage.

Enfin, je renonce au plaisir de penser
que Messieurs de Dijon ne m'honorent de
la préférence dans la sortie qu'ils viennent
de faire, que parce que j'ai fait à leurs
remparts la plus large brêche; je veux
bien m'en tenir aux motifs apparens qu'ils
citent eux-mêmes de l'indignation qu'ils
me témoignent, & je leur demande la
permission de leur prouver que je ne la

mérite point. Si l'on donne les noms de fermeté, de courage, à la défense obstinée de *l'ennemi des Lettres & du savoir*, j'espere qu'on ne qualifiera point, par des épithetes plus odieuses, le zele qui me porte à défendre & les Belles-Lettres, & l'ouvrage que j'ai fait en leur faveur.

Je me suis déguisé sous le nom d'un Académicien de Dijon, *dénomination qui ne m'est point due*, dit cet Académicien : j'avoue que je n'ai pas l'honneur d'être Académicien de Dijon ; j'ajoute que je n'ai même jamais pensé à solliciter cette place ; mais M. Pascal n'a pas été plus tenté d'être jésuite ; M. l'Abbé Saas d'être bénédictin ; M. Quesnay d'être chirurgien de Rouen. Cette circonstance n'a point empêché ces illustres & respectables auteurs de se déguiser sous ces *dénominations qui ne leur sont point dûes* (*).

(*) M. Pascal dans les Lettres Provinciales fait parler un Jésuite.

M. Saas feint ingénieusement une défense des titres & des droits de l'Abbaye de St. Ouen, &c. contre le Mémoire de M. Tériffe, pour réfuter & tourner en ridicule des titres & ces droits.

M. Quesnay a fait un livre contre les Médecins, sous le nom d'un Chirurgien de Rouen.

L'Académie de Dijon soutient que ce déguisement est une *fausseté indigne d'un homme qui fait profession des Lettres, & que rien n'obligeoit à se masquer.*

On ne doit plus être étonné de voir cette Académie avancer des propositions hasardées; mais il me semble qu'on doit l'être un peu qu'un Corps respectable s'exprime d'une façon aussi peu mesurée.

Commençons par observer que Messieurs de Dijon ne sont pas conséquens dans leurs principes. Qu'ils se souviennent que, selon eux, la culture des Sciences & des Arts corrompt les mœurs, & qu'ainsi ils doivent penser que tous les vices sont annexés aux gens de Lettres. De quelle grace s'avisent-ils donc aujourd'hui de trouver indigne d'un homme de Lettres, un déguisement, une feinte, une ruse de guerre qui n'a tout au plus que l'ombre du vice? Mais applaudissons à la délicatesse de Messieurs de Dijon; pardonnons-leur une contradiction inévitable dans le personnage qu'ils font, une contradiction que leur arrache la vérité de la cause des Belles-Lettres que je défends, & qu'ils ont trahie: oui, sans doute, *la fausseté est indigne d'un homme qui fait pro-*

fession des Lettres; la vérité, la vertu la plus pure étant l'appanage ordinaire de cette *profession*, & le principal but de tous ses exercices : mais comment l'Académie de Dijon a-t-elle pu caractériser par cette expression indécente un stratagême permis, usité dans toutes les especes de guerres ? Ainsi donc les Turenne, les Catinat, ces hommes plus dignes encore du titre de sages que de celui de héros, seront taxés d'avoir fait des *faussetés*, des fourberies, parce qu'ils auront trompé nos ennemis, & qu'en ruses, en stratagêmes, ils l'auront emporté sur les plus *vieux renards* (*) militaires. Ainsi donc, pour rentrer dans nos propres camps, les Pascal, les Saas, les Quesnay, ces Auteurs déguisés que je viens de citer, & qui ont fait & font tant d'honneur à la République des Lettres, tant par leur savoir que par leur probité, sont déclarés par l'Académie de Dijon *indignes de la profession des Lettres*. Ainsi le fameux Jean Le Clerc, qui a écrit sous le nom des théologiens d'Hollande, sans leur aveu,

(*) Expression de M. de Turenne, en parlant de Montecuculli.

& pour soutenir des sentimens opposés aux leurs, recevra de ces Messieurs la même flétrissure; aussi bien que Jean Cassien, auteur du cinquieme siecle, qui s'est déguisé sous le nom des Provinces Belgiques; M. de Sacy, sous celui des Religieux Dominicains, M. Richard-Simon, sous le nom des Rabbins d'Amsterdam, &c. Pour constater un usage qui n'est inconnu à aucuns savans, je pourrois accumuler ici une foule des plus grands hommes, & des plus dignes d'être nos modeles à tous égards qui se sont déguisés, non-seulement sous des noms de Compagnies comme les précédens, & qui n'en ont reçu aucuns reproches; mais encore sous des noms de particuliers connus & des plus respectables, sous des noms de Souverains même. Ceux d'Aristote, de Cicéron, de Virgile, ont servi de masque à des Auteurs; on a emprunté ceux de saint Athanase, de saint Augustin & des autres Peres de l'Eglise; on s'est déguisé sous ceux d'Alexandre, de César, de Charlemagne & de Louis XIV. Est-ce faire déshonneur à Messieurs de Dijon de les mettre à la suite de ces noms fameux? Et ces déguisemens, je le répete, ayant été affectés

par les plus grands hommes de tous les siecles, ne m'est-il pas bien doux de partager avec eux & avec les Sciences & les Arts, dont ils sont l'honneur, l'anathême émané du Tribunal de l'Académie de Dijon ?

Je conviens qu'un Auteur qui mettroit sous le compte d'un autre des infamies, seroit une fausseté indigne d'un homme de Lettres. Mais bien loin que l'Académie de Dijon puisse rien me reprocher de pareil, elle ne sauroit désavouer que de tous les illustres Auteurs déguisés, pas un seul n'a eu un but plus louable & plus honnête que celui que je me suis proposé dans cet innocent stratagême ; car, malgré la colere qui anime ces Messieurs, quels reproches me font-ils ? J'ai cru, selon eux, *intéresser le public dans une querelle qui n'a que trop duré* ; c'est-à-dire, j'ai cru intéresser le public en faveur des Sciences & des Arts dans la guerre que leur a déclaré l'Académie de Dijon ; *guerre qui n'a que trop duré*, sans doute, parce qu'elle a dû donner à ces Messieurs des regrets de l'avoir suscitée. J'ai cru *laisser entrevoir* à ce public *quelque semence de division* dans la société

de Dijon ; & qu'il y avoit parmi ces Meſſieurs quelqu'un d'aſſez peu ſoumis à leur déciſion pour croire que ces Sciences & ces Beaux-Arts, loin de corrompre les mœurs, les rendent plus pures & plus parfaites.

J'avoue que l'Académie de Dijon a deviné juſte ; oui, j'ai commis tous les forfaits dont elle vient de m'accuſer ; & j'ajoute l'impénitence au crime ; je l'ai fait, j'ai cru devoir le faire, & le ferois encore ſi j'avois à recommencer. Qu'elle ne me reproche donc plus, par une contradiction manifeſte, que *rien ne m'obligeoit à me maſquer ;* car ces motifs me paroiſſent auſſi preſſans que juſtes. Oui, j'ai cru devoir *intéreſſer le public* à la gloire, à l'honneur, aux progrès des Beaux-Arts, l'ornement & le ſoutien des Etats, & l'appanage le plus flatteur & le plus brillant que l'homme ait reçu de ſon Auteur. J'ai cru que je devois *laiſſer entrevoir* au public qu'il y avoit au moins quelqu'un dans une Société qui fait profeſſion de cultiver les Sciences & les Arts, qui étoit conſéquent dans ſa conduite, & qui penſoit que ces Sciences & ces Arts ne ſont

pas des corrupteurs des bonnes mœurs, & en cela même j'ai cru faire honneur à Messieurs de Dijon, j'ai cru diminuer un peu dans le public l'idée désavantageuse qu'en a donné le problême singulier proposé par cette Académie, & le triomphe encore plus singulier décerné au Citoyen de Geneve. Il étoit permis à M. Rousseau d'user de la *liberté des problêmes*, puisqu'on avoit eu l'imprudence d'en proposer un de cette espece; mais il étoit contre la sagesse qu'on doit attendre d'une société de gens de Lettres, de mettre en problême une question dont l'affirmative a toujours passé pour constante, & qui doit sur-tout faire loi dans une Académie, comme le prouve bien ce sujet proposé encore tout récemment par l'Académie Françoise. *L'amour des Belles-Lettres inspire l'amour de la vertu.* S'il est scandaleux qu'une Académie rende cette question problématique, de quelle dénomination caractériserons-nous sa décision en faveur de la négative, & son obstination à soutenir, à défendre cette décision?

Nous avons pu couronner le Citoyen de Geneve, diront ces Messieurs, sans

adopter son sentiment; c'est son éloquence seulement que nous avons récompensée.

Cette raison est fausse & dans le *fait* & dans le *droit*: dans le *droit*, lorsqu'il s'agit de la solution d'un problême, ou de décider d'une question de conséquence qui admet deux propositions contraires, l'une vraie & l'autre fausse, c'est à la bonne solution du problême, c'est-à-dire, au seul *vrai* qu'on doit accorder la couronne promise; jamais on n'est en droit de couronner le *faux*, quelque paré qu'il soit des plus belles couleurs; & l'Académie qui enfreindroit cette regle, seroit aussi coupable que le Juge qui sacrifieroit l'innocence & le bon droit des cliens à l'éloquence des Avocats. Je dis éloquence, en supposant qu'on puisse prodiguer ce titre jusqu'à le donner à de pompeux sophismes, en supposant qu'il puisse y avoir de véritable éloquence sans la vérité.

Il est donc démontré que la concession du prix au Discours du Citoyen de Geneve emporte de droit l'adoption du sentiment soutenu par ce Discours.

Il n'est pas moins vrai dans le *fait* que l'Académie de Dijon l'ait adopté, & que

pour cette fois au moins elle ait été conséquente dans ses principes. On étoit déjà sûr, quand elle a proposé ce problême, qu'elle doutoit que... *Le rétablissement des Sciences & des Arts eût contribué à épurer les mœurs*;... mais dans le désaveu, objet de ces réflexions, elle leve toute équivoque.... *M. Rousseau*, dit-elle, a usé *de la liberté des problêmes, la seule voie propre à éclaircir la vérité ; il a eu assez de courage pour en soutenir le parti, & l'Académie* (de Dijon) *a eu assez de bonne foi pour la couronner.* Cela est clair; ce n'est donc point l'éloquence du discours qu'on a couronnée, c'est la proposition que l'Académie de Dijon regarde comme une *vérité.* Ainsi cette Académie pense que le *rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à corrompre les mœurs.* Que répondroit-elle maintenant à son Souverain, s'il lui disoit. « Vous m'avez trompé dans » les représentations que vous m'avez fai- » tes pour me déterminer à vous établir; » vous ne m'avez montré que des utili- » tés dans ce projet; vous m'avez dissi- » mulé qu'il détruisoit le plus précieux » de tous les avantages que je puisse pro-

» curer à tous mes ſujets, la probité, la
» pureté des mœurs. Je n'ai garde de ſouf-
» frir dans mes Etats une Société qui eſt
» perſuadée elle-même que l'objet de ſes
» travaux eſt la perverſion des mœurs, &
» qui en fait une profeſſion publique. *De*
» *ore tuo te judico*, &c. Rentrez donc dans
» le néant que méritent, ſelon vous-mêmes,
» les Arts que vous exercez. Je ne veux
» protéger & laiſſer décorer du titre d'Arts
» *libéraux*, de *beaux* Arts, que ceux qui
» conduiſent à la vertu. » Quel eſt l'Académicien & le patriote qui, pénétré de ces dangereuſes conſéquences, ne croira pas obliger au fond & très-eſſentiellement l'Académie de Dijon, *en laiſſant entrevoir au public* qu'il y a quelqu'un dans cette Société qui penſe comme elle penſoit, quand elle a ſollicité ſon établiſſement, qui penſe comme l'Académie Françoiſe de Paris, & je crois pouvoir dire hardiment, comme toutes les autres Académies de l'Europe. Ce bon office déplaît à celle de Dijon; elle s'en offenſe; elle la paye par des invectives; elle ne veut pas abſolument qu'on croye qu'il y ait un ſeul homme chez elle qui faſſe des Sciences le cas qu'en

font tous les ſavans de l'Europe révoltés contre ſon problême. *Non eſt qui faciat bonum, non eſt uſque ad unum.* Après la déclaration formelle de ces Meſſieurs, je me garderai bien de les contredire.

On trouvera peut-être que je ſors de la queſtion. On dira qu'il peut y avoir quelqu'un des Académiciens de Dijon qui ne ſoit pas de l'avis dominant, mais qu'il n'y en a point qui ſoit capable de commettre *l'indécence de réfuter, par un écrit, une déciſion qui auroit paſſé contre ſon avis.*

Voilà, ſans doute, le grand argument de Meſſieurs de Dijon; mais qu'ils ſe dépouillent pour un moment de leur préjugé, & que dans ce moment ils regardent avec toutes les Académies de l'Europe leur problême comme une conſpiration contre la république des Lettres; alors ils ſentiront que cet Académicien, aſſez brave pour les contredire en face & par écrit, loin d'être un traître, comme ils le penſent, feroit un digne citoyen, qui, en ſe faiſant leur délateur, ne feroit qu'obéir aux loix les plus poſitives, un héros de cette république, qui en affrontant les reſſentimens des conjurés, méri-

teroit, dans Dijon même, les titres de pere & de libérateur de la patrie.

Puiſque l'Académicien réel de Dijon ſeroit ſi louable, celui qui a emprunté ſon titre ne ſauroit être criminel ; auſſi le ſentiment contraire eſt-il encore réſervé à la ſeule Académie de Dijon.

L'illuſtre Secrétaire d'une Académie déjà célebre, quoique naiſſante, n'ignoroit pas mon déguiſement, quand il m'écrivoit ces traits que j'ai rapportés ci-devant. « Nous avons tous intérêt d'applaudir à » votre triomphe. Votre gloire augmente » la nôtre : tous les Littérateurs vous doi» vent des couronnes, comme on en » donnoit autrefois aux libérateurs des » nations. »

Enfin, Meſſieurs de Dijon reconnoiſſent le tribunal du public, c'eſt à lui qu'il appartient de décider qui des deux procédés eſt indigne de gens de Lettres, de celui qui tend à faire regarder ces Lettres comme les corruptrices des bonnes mœurs & le poiſon de la ſociété, ou de celui qui a pour but de leur conſerver le précieux avantage d'être le lien le plus doux & le plus pur de cette ſociété, le flambeau

qui rend l'esprit juste, la regle qui rend le cœur droit, le grand art enfin de rectifier une nature perverse & de former l'homme de bien. C'est à lui qu'il appartient de décider qui des deux est *indigne de la profession des Lettres*, de celui qui s'efforce de dégrader, d'anéantir ces Lettres, & de leur substituer l'ignorance & la barbarie, ou de celui qui se consacre à la défense de leur honneur & de leurs avantages, qui a pour but de les faire triompher & fleurir chez tous les peuples, de les rendre l'objet de l'estime & de l'honneur des Nations. C'est ce dernier personnage que fait & fera toute sa vie,

LE CAT.

A Rouen, ce 25 *Août* 1752.

P. S. Il paroît par le désaveu de Messieurs de Dijon, que M. Rousseau a imprimé une réponse à la réfutation que j'ai faite de son discours. Il y a quatre ou cinq mois que j'ai entendu parler de cette réponse, qui a, dit-on, cinq ou six pages. Je ne l'ai point encore vue, & je ne pense pas qu'il soit nécessaire que je la voye.

Si M. Rouſſeau me chicane, comme Meſſieurs de Dijon, ſur mon déguiſement, je viens de repliquer à ſa réponſe ; s'il eſt queſtion du fond de notre diſpute, mon illuſtre adverſaire a donné aſſez de preuves de la fécondité de ſon génie à ſoutenir des propoſitions fauſſes, pour deviner aiſément qu'il ne reſtera jamais court, quelque démontré que ſoit ſon tort. Le ſeul ſentiment que m'inſpire ſon obſtination, eſt de gémir ſur cette fécondité fatale, ſur cet abus manifeſte des talens, des Sciences & des Arts, qui, indépendamment de l'injure qu'il fait à la vérité, du découragement qu'il peut cauſer aux amateurs, & de l'obſtacle qu'il peut apporter aux progrès des Lettres, ne produit à ſon Auteur même d'autre avantage, *ſinon*, dit le grand Deſcartes, *que peut-être il en tirera d'autant plus de vanité, que ſes ſpéculations ſeront plus éloignées du ſens commun, à cauſe qu'il aura dû employer plus d'eſprit & d'artifice à tâcher de les rendre vraiſemblables.* Le Citoyen de Geneve a cultivé les Lettres avec tant de diſtinction, que nous avons lieu d'eſpérer qu'elles lui auront élevé l'ame au-deſſus de cette foi-

blesse. Malgré cette fécondité de M. Rousseau, on ne voit cependant paroître de lui que ces premieres raisons tournées de différentes façons, ainsi qu'il l'avoue dans cette *réponse* au discours de Lyon qu'il annonçoit comme la *derniere*. Je suis donc persuadé qu'il n'y a pas une des raisons employées dans cette réponse de M. Rousseau à notre ouvrage, qui ne soit déjà réfutée dans ce même ouvrage auquel il répond. Or ceux qui ont lu l'un & l'autre, les y trouveront aussi bien que moi : ainsi je me passerai fort bien de voir cette réponse ; & quand je la verrois, je n'y répliquerois point. Je me ferois un crime vis-à-vis du public de pousser plus loin ce démêlé littéraire, accoutumé que je suis de n'en avoir jamais que pour venger mon honneur offensé, ou pour défendre la vie des hommes contre des pratiques dictées par l'erreur & la témérité.



RÉPONSE

Au Discours qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon, par le Roi de Pologne. (a)

LE Discours du Citoyen de Geneve a de quoi surprendre; & l'on sera peut-être également surpris de le voir couronné par une Académie célebre.

Est-ce son sentiment particulier que l'Auteur a voulu établir? N'est-ce qu'un paradoxe dont il a voulu amuser le public? Quoi qu'il en soit, pour réfuter son opinion, il ne faut qu'en examiner les preuves, remettre l'anonyme vis-à-vis des vérités qu'il a adoptées, & l'opposer lui-même à lui-même. Puissé-je, en le combattant par ses principes, le vaincre par ses armes, & le faire triompher par sa propre défaite?

(a) Cette Réponse parut dans le Mercure de Septembre 1751, sans nom d'auteur; mais on reconnut bientôt que c'étoit le Roi de Pologne, duc de Lorraine, qui avoit fait l'honneur à M. Rousseau d'entrer en lice avec lui : aussi Rousseau dans sa réponse qui se trouve à la page 121 du troisieme volume des Mélanges y parle avec bien plus de modération qu'à ses autres adversaires.

Sa façon de penſer annonce un cœur vertueux. Sa maniere d'écrire décele un eſprit cultivé; mais s'il réunit effectivement la ſcience à la vertu, & que l'une (comme il s'efforce de le prouver) ſoit incompatible avec l'autre, comment ſa doctrine n'a-t-elle pas corrompu ſa ſageſſe? ou comment ſa ſageſſe ne l'a-t-elle pas déterminé à reſter dans l'ignorance? A-t-il donné à la vertu la préférence ſur la ſcience? Pourquoi donc nous étaler avec tant d'affectation une érudition ſi vaſte & ſi recherchée? A-t-il préféré, au contraire, la ſcience à la vertu? Pourquoi donc nous prêcher avec tant d'éloquence celle-ci au préjudice de celle-là? Qu'il commence par concilier des contradictions ſi ſingulieres, avant que de combattre les notions communes; avant que d'attaquer les autres, qu'il s'accorde avec lui-même.

N'auroit-il prétendu qu'exercer ſon eſprit & faire briller ſon imagination? Ne lui envions pas le frivole avantage d'y avoir réuſſi. Mais que conclure en ce cas de ſon Diſcours? Ce que l'on conclut après la lecture d'un roman ingénieux; en vain un Auteur prête à des fables les

couleurs de la vérité, on voit fort bien qu'il ne croit pas ce qu'il feint de vouloir persuader.

Pour moi, qui ne me flatte, ni d'avoir assez de capacité pour en appréhender quelque chose au préjudice de mes mœurs, ni d'avoir assez de vertu pour pouvoir en faire beaucoup d'honneur à mon ignorance, en m'élevant contre une opinion si peu soutenable, je n'ai d'autre intérêt que de soutenir celui de la vérité. L'Auteur trouvera en moi un adversaire impartial. Je cherche même à me faire un mérite auprès de lui en l'attaquant; tous mes efforts, dans ce combat, n'ayant d'autre but que de réconcilier son esprit avec son cœur, & de procurer la satisfaction de voir réunies, dans son ame, les sciences que j'admire avec les vertus qu'il aime.

PREMIERE PARTIE.

LES Sciences servent à faire connoître le vrai, le bon, l'utile en tout genre: connoissance précieuse qui, en éclairant les esprits, doit naturellement contribuer à épurer les mœurs.

La vérité de cette propoſition n'a beſoin que d'être préſentée pour être crue : auſſi ne m'arrêterai-je pas à la prouver ; je m'attache ſeulement à réfuter les ſophiſmes ingénieux de celui qui oſe la combattre.

Dès l'entrée de ſon diſcours, l'Auteur offre à nos yeux le plus beau ſpectacle ; il nous repréſente l'homme aux priſes, pour ainſi dire, avec lui-même, ſortant en quelque maniere du néant de ſon ignorance ; diſſipant par les efforts de ſa raiſon les ténebres dans leſquelles la nature l'avoit enveloppé ; s'élevant par l'eſprit juſques dans les plus hautes ſpheres des régions céleſtes ; aſſerviſſant à ſon calcul les mouvemens des aſtres, & meſurant de ſon compas la vaſte étendue de l'univers ; rentrant enſuite d[illegible] le fond de ſon cœur & ſe rendant c[illegible]e à lui-même de la nature de ſon [illegible], de ſon excellence, de ſa haute deſ[illegible]ion.

Qu'un par[illegible] aveu, arraché à la vérité, eſt honorable aux Sciences ! Qu'il en montre bien la néceſſité & les avantages ! Qu'il en a dû coûter à l'Auteur d'être forcé à le faire, & encore plus à le rétracter !

La nature, dit-il, eſt aſſez belle par elle-même, elle ne peut que perdre à être ornée. Heureux les hommes, ajoute-t-il, qui ſavent profiter de ces dons ſans les connoître ! C'eſt à la ſimplicité de leur eſprit qu'ils doivent l'innocence de leurs mœurs. La belle morale que nous débite ici le cenſeur des Sciences & l'apologiſte des mœurs ! Qui ſe ſeroit attendu que de pareilles réflexions duſſent être la ſuite des principes qu'il vient d'établir ?

La nature d'elle-même eſt belle, ſans doute ; mais n'eſt-ce pas à en découvrir les beautés, à en pénétrer les ſecrets, à en dévoiler les opérations, que les ſavans employent leurs recherches ? Pourquoi un ſi vaſte champ eſt-il offert à nos regards ? L'eſprit fait pour le parcourir, & qui acquiert dans cet exercice, ſi digne de ſon activité, plus de force & d'étendue, doit-il ſe réduire à quelques percéptions paſſageres, ou à une ſtupide admiration ? Les mœurs ſeront-elles moins pures, parce que la raiſon ſera plus éclairée ? Et à meſure que le flambeau qui nous eſt donné pour nous conduire, augmentera de lumieres, notre route deviendra-t-elle moins

aiſée à trouver, & plus difficile à tenir? A quoi aboutiroient tous les dons que le Créateur a faits à l'homme, ſi, borné aux fonctions organiques de ſes ſens, il ne pouvoit ſeulement examiner ce qu'il voit, réfléchir ſur ce qu'il entend, diſcerner par l'odorat les rapports qu'ont avec lui les objets, ſuppléer par le tact au défaut de la vue, & juger par le goût de ce qui lui eſt avantageux ou nuiſible? Sans la raiſon qui nous éclaire & nous dirige, confondus avec les bêtes, gouvernés par l'inſtinct, ne deviendrions-nous pas bientôt auſſi ſemblables à elles par nos actions, que nous le ſommes déjà par nos beſoins? Ce n'eſt que par le ſecours de la réflexion & de l'étude, que nous pouvons parvenir à régler l'uſage des choſes ſenſibles qui ſont à notre portée, à corriger les erreurs de nos ſens, à ſoumettre le corps à l'empire de l'eſprit, à conduire l'ame, cette ſubſtance ſpirituelle & immortelle, à la connoiſſance de ſes devoirs & de ſa fin.

Comme c'eſt principalement par leurs effets ſur les mœurs, que l'Auteur s'attache à décrier les Sciences; pour les

venger d'une ſi fauſſe imputation, je n'aurois qu'à rapporter ici les avantages que leur doit la Société; mais qui pourroit détailler les biens ſans nombre qu'elles y apportent, & les agrémens infinis qu'elles y répandent? Plus elles ſont cultivées dans un État, plus l'Etat eſt floriſſant; tout y languiroit ſans elles.

Que ne leur doit pas l'artiſan, pour tout ce qui contribue à la beauté, à la ſolidité, à la proportion, à la perfection de ſes ouvrages? Le laboureur, pour les différentes façons de forcer la terre à payer à ſes travaux les tributs qu'il en attend? Le médecin, pour découvrir la nature des maladies, & la propriété des remedes? Le juriſconſulte, pour diſcerner l'eſprit des loix & la diverſité des devoirs? Le juge, pour démêler les artifices de la cupidité d'avec la ſimplicité de l'innocence, & décider avec équité des biens & de la vie des hommes? Tout citoyen, de quelque profeſſion, de quelque condition qu'il ſoit, a des devoirs à remplir; & comment les remplir ſans les connoître? Sans la connoiſſance de l'hiſtoire, de la politique, de la religion, comment ceux qui

ſont prépoſés au gouvernement des Etats, ſauroient-ils y maintenir l'ordre, la ſubordination, la ſureté, l'abondance ?

La curioſité, naturelle à l'homme, lui inſpire l'envie d'apprendre ; ſes beſoins lui en font ſentir la néceſſité ; ſes emplois lui en impoſent l'obligation ; ſes progrès lui en font goûter le plaiſir. Ses premieres découvertes augmentent l'avidité qu'il a de ſavoir ; plus il connoît, plus il ſent qu'il a de connoiſſances à acquérir ; & plus il a de connoiſſances acquiſes, plus il a de facilité à bien faire.

Le Citoyen de Geneve ne l'auroit-il pas éprouvé ? Gardons-nous d'en croire ſa modeſtie. Il prétend qu'on ſeroit plus vertueux, ſi l'on étoit moins ſavant : ce ſont les Sciences, dit-il, qui nous font connoître le mal. Que de crimes, s'écrie-t-il, nous ignorerions ſans elles ! Mais l'ignorance du vice eſt-elle donc une vertu ? Eſt-ce faire le bien que d'ignorer le mal ? Et ſi, s'en abſtenir parce qu'on ne le connoît pas, c'eſt-là ce qu'il appelle être vertueux, qu'il convienne du moins que ce n'eſt pas l'être avec beaucoup de mérite : c'eſt s'expoſer à ne pas l'être long-

tems : c'est ne l'être que jusqu'à ce que quelque objet vienne solliciter les penchans naturels, ou quelque occasion vienne réveiller des passions endormies. Il me semble voir un faux-brave, qui ne fait montre de sa valeur que quand il ne se présente point d'ennemis : un ennemi vient-il à paroître, faut-il se mettre en défense ; le courage manque, & la vertu s'évanouit. Si les Sciences nous font connoître le mal, elles nous en font connoître aussi le remede. Un botaniste habile sait démêler les plantes salutaires d'avec les herbes vénimeuses ; tandis que le vulgaire, qui ignore également la vertu des unes & le poison des autres, les foule aux pieds sans distinction, ou les cueille sans choix. Un homme éclairé par les Sciences, distingue dans le grand nombre d'objets qui s'offrent à ses connoissances, ceux qui méritent son aversion, ou ses recherches : il trouve dans la difformité du vice & dans le trouble qui le suit, dans les charmes de la vertu & dans la paix qui l'accompagne, de quoi fixer son estime & son goût pour l'une, son horreur & ses mépris pour l'autre ; il est sage par choix, il est solidement vertueux.

Mais, dit-on, il y a des pays, où ſans ſcience, ſans étude, ſans connoître en détail les principes de la morale, on la pratique mieux que dans d'autres où elle eſt plus connue, plus louée, plus hautement enſeignée. Sans examiner ici, à la rigueur, ces paralleles qu'on fait ſi ſouvent de nos mœurs avec celles des anciens ou des étrangers, paralleles odieux, où il entre moins de zele & d'équité, que d'envie contre ſes compatriotes & d'humeur contre ſes contemporains : n'eſt-ce point au climat, au tempérament, au manque d'occaſion, au défaut d'objet, à l'économie du gouvernement, aux coutumes, aux loix, à toute autre cauſe qu'aux ſciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs, en différens pays & en différens tems ? Rappeller ſans ceſſe cette ſimplicité primitive dont on fait tant d'éloges, ſe la repréſenter toujours comme la compagne inſéparable de l'innocence, n'eſt-ce point tracer un portrait en idée pour ſe faire illuſion ? Où vit-on jamais des hommes ſans défauts, ſans deſirs, ſans paſſions ? Ne portons-nous pas en nous-mêmes le germe de

tous les vices ? Et s'il fut des tems, s'il est encore des climats où certains crimes soient ignorés, n'y voit-on pas d'autres désordres ? N'en voit-on pas encore de plus monstrueux chez ces peuples dont on vante la stupidité ? Parce que l'or ne tente pas leur cupidité, parce que les honneurs n'excitent pas leur ambition, en connoissent-ils moins l'orgueil & l'injustice ? Y sont-ils moins livrés aux bassesses de l'envie, moins emportés par la fureur de la vengeance ; leurs sens grossiers sont-ils inaccessibles à l'attrait des plaisirs ? Et à quels excès ne se porte pas une volupté qui n'a point de regles, & qui ne connoît point de freins ? Mais quand même dans ces contrées sauvages il y auroit moins de crimes que dans certaines nations policées, y a-t-il autant de vertus ? Y voit-on sur-tout ces vertus sublimes, cette pureté de mœurs, ce désintéressement magnanime, ces actions surnaturelles qu'enfante la religion ?

Tant de grands hommes qui l'ont défendue par leurs ouvrages, qui l'ont fait admirer par leurs mœurs, n'avoient-ils pas puisé dans l'étude ces lumieres supérieures

qui ont triomphé des erreurs & des vices ? C'eſt le faux bel-eſprit, c'eſt l'ignorance préſomptueuſe qui font éclore les doutes & les préjugés; c'eſt l'orgueil, c'eſt l'obſtination qui produiſent les ſchiſmes & les héréſies; c'eſt le pyrrhoniſme, c'eſt l'incrédulité qui favoriſent l'indépendance, la révolte, les paſſions, tous les forfaits. De tels adverſaires font honneur à la religion. Pour les vaincre, elle n'a qu'à paroître; ſeule, elle a de quoi les confondre tous; elle ne craint que de n'être pas aſſez connue, elle n'a beſoin que d'être approfondie pour ſe faire reſpecter; on l'aime dès qu'on la connoît; à meſure qu'on l'approfondit davantage, on trouve de nouveaux motifs pour la croire, & de nouveaux moyens pour la pratiquer : plus le Chrétien examine l'authenticité de ſes titres, plus il ſe raſſure dans la poſſeſſion de ſa croyance; plus il étudie la révélation, plus il ſe fortifie dans la foi. C'eſt dans les divines Ecritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence; c'eſt dans les doctes écrits des Peres de l'Egliſe qu'il en ſuit de ſiecle en ſiecle le développement; c'eſt dans les livres de morale & les annales

ſaintes, qu'il en voit les exemples, & qu'il s'en ſait l'application.

Quoi! l'ignorance enlevera à la religion & à la vertu des lumieres ſi pures, des appuis ſi puiſſans; & ce ſera à cette même religion qu'un docteur de Geneve enſeignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs! On s'étonneroit davantage d'entendre un ſi étrange paradoxe, ſi on ne ſavoit que la ſingularité d'un ſyſtême, quelque dangereux qu'il ſoit, n'eſt qu'une raiſon de plus pour qui n'a pour regle que l'eſprit particulier. La religion étudiée eſt pour tous les hommes la regle infaillible des bonnes mœurs. Je dis plus : l'étude même de la nature contribue à élever les ſentimens, à régler la conduite; elle ramene naturellement à l'admiration, à l'amour, à la reconnoiſſance, à la ſoumiſſion que toute ame raiſonnable ſent être dues au Tout-puiſſant. Dans le cours régulier de ces globes immenſes qui roulent ſur nos têtes, l'Aſtronome découvre une Puiſſance infinie. Dans la proportion exacte de toutes les parties qui compoſent l'univers, le Géometre apperçoit l'effet d'une intelligence ſans bornes. Dans la

ſucceſſion des tems, l'enchaînement des cauſes aux effets, la végétation des plantes, l'organiſation des animaux, la conſtante uniformité & la variété étonnante des différens phénomenes de la nature, le Phyſicien n'en peut méconnoître l'Auteur, le Conſervateur, l'Arbitre & le Maître.

De ces réflexions le vrai Philoſophe deſcendant à des conſéquences pratiques, & rentrant en lui-même, après avoir vainement cherché dans tous les objets qui l'environnent, ce bonheur parfait après lequel il ſoupire ſans ceſſe, & ne trouvant rien ici-bas qui réponde à l'immenſité de ſes deſirs ; il ſent qu'il eſt fait pour quelque choſe de plus grand que tout ce qui eſt créé ; il ſe retourne naturellement vers ſon premier principe & ſa derniere fin. Heureux, ſi docile à la grace, il apprend à ne chercher la félicité de ſon cœur que dans la poſſeſſion de ſon Dieu !

SECONDE PARTIE.

ICI l'Auteur anonyme donne lui-même l'exemple de l'abus qu'on peut faire de l'érudition, & de l'ascendant qu'ont sur l'esprit les préjugés. Il va fouiller dans les siecles les plus reculés. Il remonte à la plus haute antiquité. Il s'épuise en raisonnemens & en recherches pour trouver des suffrages qui accréditent son opinion. Il cite des témoins qui attribuent à la culture des Sciences & des Arts, la décadence des Royaumes & des Empires. Il impute aux savans & aux artistes le luxe & la mollesse, sources ordinaires des plus étranges révolutions.

Mais l'Egypte, la Grece, la république de Rome, l'empire de la Chine, qu'il ose appeller en témoignage en faveur de l'ignorance, au mépris des Sciences & au préjudice des mœurs, auroient dû rappeller à son souvenir ces Législateurs fameux, qui ont éclairé par l'étendue de leurs lumieres, & réglé par la sagesse de leurs loix, ces grands Etats dont ils avoient posé les

premiers fondemens : ces Orateurs célebres qui les ont soutenus sur le penchant de leur ruine, par la force victorieuse de leur sublime éloquence : ces Philosophes, ces Sages, qui par leurs doctes écrits, & leurs vertus morales, ont illustré leur Patrie, & immortalisé leur nom.

Quelle foule d'exemples éclatans ne pourrois-je pas opposer au petit nombre d'Auteurs hardis qu'il a cités ! Je n'aurois qu'à ouvrir les annales du monde. Par combien de témoignages incontestables, d'augustes monumens, d'ouvrages immortels, l'histoire n'atteste-t-elle pas que les Sciences ont contribué par-tout au bonheur des hommes, à la gloire des Empires, au triomphe de la vertu ?

Non, ce n'est pas des Sciences, c'est du sein des richesses que sont nés de tout tems la mollesse & le luxe ; & dans aucun tems les richesses n'ont été l'appanage ordinaire des savans. Pour un Platon dans l'opulence, un Aristippe accrédité à la Cour, combien de Philosophes réduits au manteau & à la besace, enveloppés dans leur propre vertu & ignorés dans leur solitude ! combien d'Homeres & de Diogenes,

d'Epiſtetes & d'Eſopes dans l'indigence! Les ſavans n'ont ni le goût ni le loiſir d'amaſſer de grands biens. Ils aiment l'étude ; ils vivent dans la médiocrité, & une vie laborieuſe & modérée, paſſée dans le ſilence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'eſt pas aſſurément une vie voluptueuſe & criminelle. Les commodités de la vie, pour être ſouvent le fruit des Arts, n'en ſont pas davantage le partage des artiſtes ; ils ne travaillent que pour les riches, & ce ſont les riches oiſifs qui profitent & abuſent des fruits de leur induſtrie.

L'effet le plus vanté des Sciences & des Arts, c'eſt, continue l'Auteur, cette politeſſe introduite parmi les hommes, qu'il lui plaît de confondre avec l'artifice & l'hypocriſie. Politeſſe, ſelon lui, qui ne ſert qu'à cacher les défauts & à maſquer les vices. Voudroit-il donc que le vice parût à découvert ; que l'indécence fût jointe au déſordre, & le ſcandale au crime? Quand, effectivement, cette politeſſe dans les manieres ne feroit qu'un rafinement de l'amour-propre pour voiler les foibleſſes, ne ſeroit-ce pas encore un avan-

tage pour la ſociété, que le vicieux n'oſât s'y montrer tel qu'il eſt, & qu'il fût forcé d'emprunter les livrées de la bienſéance & de la modeſtie ? On l'a dit, & il eſt vrai; l'hypocriſie, toute odieuſe qu'elle eſt en elle-même, eſt pourtant un hommage que le vice rend à la vertu; elle garantit du moins les ames foibles de la contagion du mauvais exemple.

Mais c'eſt mal connoître les ſavans, que de s'en prendre à eux du crédit qu'a dans le monde cette prétendue politeſſe qu'on taxe de diſſimulation : on peut être poli ſans être diſſimulé; on peut aſſurément être l'un & l'autre ſans être bien ſavant; & plus communément encore on peut être bien ſavant ſans être fort poli.

L'amour de la ſolitude, le goût des livres, le peu d'envie de paroître dans ce qu'on appelle le beau-monde, le peu de diſpoſition à s'y préſenter avec grace ; le peu d'eſpoir d'y plaire, d'y briller, l'ennui inſéparable des converſations frivoles & preſque inſupportables pour des eſprits accoutumés à penſer ; tout concourt à rendre les belles compagnies auſſi étrangeres pour le ſavant, qu'il eſt lui-même étran-

ger pour elles. Quelle figure feroit-il dans les cercles? Voyez-le avec son air rêveur, ses fréquentes distractions, son esprit occupé, ses expressions étudiées, ses discours sentencieux, son ignorance profonde des modes les plus reçues & des usages les plus communs; bientôt par le ridicule qu'il y porte & qu'il y trouve, par la contrainte qu'il y éprouve & qu'il y cause, il ennuye, il est ennuyé. Il sort peu satisfait, on est fort content de le voir sortir. Il censure intérieurement tous ceux qu'il quitte : on raille hautement celui qui part; & tandis que celui-ci gémit sur leurs vices, ceux-là rient de ses défauts. Mais tous ces défauts, après tout, sont assez indifférens pour les mœurs; & c'est à ces défauts, que plus d'un savant, peut-être, a l'obligation de n'être pas aussi vicieux que ceux qui le critiquent.

Mais avant le regne des Sciences & des Arts, on voyoit, ajoute l'Auteur, des Empires plus étendus, des conquêtes plus rapides, des guerriers plus fameux. S'il avoit parlé moins en Orateur & plus en Philosophe, il auroit dit qu'on voyoit plus alors de ces hommes audacieux, qui,

transſportés par des paſſions violentes & traînant à leur ſuite une troupe d'eſclaves, alloient attaquer des nations tranquilles, ſubjuguoient des peuples qui ignoroient le métier de la guerre, aſſujettiſſoient des pays où les Arts n'avoient élevé aucune barriere à leurs ſubites excurſions ; leur valeur n'étoit que férocité, leur courage que cruauté, leurs conquêtes qu'inhumanité ; c'étoient des torrens impétueux qui faiſoient d'autant plus de ravages, qu'ils rencontroient moins d'obſtacles. Auſſi à peine étoient-ils paſſés, qu'il ne reſtoit ſur leurs traces que celles de leur fureur ; nulle forme de gouvernement, nulle loi, nulle police, nul lien ne retenoit & n'uniſſoit à eux les peuples vaincus.

Que l'on compare à ces tems d'ignorance & de barbarie, ces ſiecles heureux, où les Sciences ont répandu par-tout l'eſprit d'ordre & de juſtice. On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus juſtes ; des actions moins étonnantes, mais plus héroïques ; des victoires moins ſanglantes, mais plus glorieuſes ; des conquêtes moins rapides, mais plus aſſurées ; des guerriers moins violens, mais plus

redoutés, ſachant vaincre avec modération, traitant les vaincus avec humanité : l'honneur eſt leur guide ; la gloire, leur récompenſe. Cependant, dit l'Auteur, on remarque dans les combats une grande différence entre les nations pauvres, qu'on appelle barbares, & les peuples riches, qu'on appelle policés. Il paroît bien que le Citoyen de Geneve ne s'eſt jamais trouvé à portée de remarquer de près ce qui ſe paſſe ordinairement dans les combats. Eſt-il ſurprenant que des barbares ſe ménagent moins & s'expoſent davantage ? Qu'ils vainquent ou qu'ils ſoient vaincus, ils ne peuvent que gagner s'ils ſurvivent à leurs défaites. Mais ce que l'eſpérance d'un vil intérêt, ou plutôt ce qu'un déſeſpoir brutal inſpire à ces hommes ſanguinaires, les ſentimens, le devoir l'excitent dans ces ames généreuſes qui ſe dévouent à la Patrie ; avec cette différence que n'a pu obſerver l'Auteur, que la valeur de ceux-ci, plus froide, plus réfléchie, plus modérée, plus ſavamment conduite, eſt par-là même toujours plus ſure du ſuccès.

Mais enfin Socrate, le fameux Socrate

s'eſt lui-même récrié contre les Sciences de ſon tems. Faut-il s'en étonner ? L'orgueil indomptable des Stoïciens, la molleſſe efféminée des Epicuriens, les raiſonnemens abſurdes des Pyrrhoniens, le goût de la diſpute, de vaines ſubtilités, des erreurs ſans nombre, des vices monſtrueux infectoient pour lors la Philoſophie, & déshonoroient les Philoſophes. C'étoit l'abus des Sciences, non les Sciences elles-mêmes, que condamnoit ce grand homme, & nous le condamnons après lui. Mais l'abus qu'on fait d'une choſe ſuppoſe le bon uſage qu'on en peut faire. De quoi n'abuſe-t-on pas ? Et parce qu'un Auteur anonyme, par exemple, pour défendre une mauvaiſe cauſe, aura abuſé une fois de la fécondité de ſon eſprit & de la légéreté de ſa plume, faudra-t-il lui en interdire l'uſage en d'autres occaſions, & pour d'autres ſujets plus dignes de ſon génie ? Pour corriger quelques excès d'intempérance, faut-il arracher toutes les vignes ? L'ivreſſe de l'eſprit a précipité quelques ſavans dans d'étranges égaremens : j'en conviens, j'en gémis. Par les diſcours de quelques-uns, dans les écrits

de quelques autres, la religion a dégénéré en hypocrisie, la piété en superstition, la théologie en erreur, la jurisprudence en chicane, l'astronomie en astrologie judiciaire, la physique en athéisme. Jouet des préjugés les plus bizarres, attaché aux opinions les plus absurdes, entêté des systêmes les plus insensés, dans quels écarts ne donne pas l'esprit humain, quand, livré à une curiosité présomptueuse, il veut franchir les limites que lui a marquées la même main qui a donné des bornes à la mer! Mais en vain les flots mugissent, se soulevent, s'élancent avec fureur sur les côtes opposées; contraints de se replier bientôt sur eux-mêmes, ils rentrent dans le sein de l'océan, & ne laissent sur ses bords qu'une écume légere qui s'évapore à l'instant, ou qu'un sable mouvant qui fuit sous nos pas.

Image naturelle des vains efforts de l'esprit, quand, échauffé par les saillies d'une imagination dominante, se laissant emporter à tout vent de doctrine, d'un vol audacieux il veut s'élever au-delà de sa sphere, & s'efforce de pénétrer ce qu'il ne lui est pas donné de comprendre.

Mais les Sciences, bien loin d'autoriſer de pareils excès, ſont pleines de maximes qui les réprouvent : & le vrai ſavant, qui ne perd jamais de vue le flambeau de la révélation, qui ſuit toujours le guide infaillible de l'autorité légitime, procede avec ſureté, marche avec confiance, avance à grands pas dans la carriere des Sciences, ſe rend utile à la ſociété, honore ſa Patrie, fournit ſa courſe dans l'innocence, & la termine avec gloire.



DISCOURS
SUR
LES AVANTAGES
DES SCIENCES ET DES ARTS;

Prononcé dans l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon, le 22 Juin 1751.

PAR M. BORDE. (*a*)

ON est désabusé depuis long-tems de la chimere de l'âge d'or: par-tout la barbarie a précédé l'établissement des sociétés; c'est une vérité prouvée par les annales de tous les peuples. Par-tout les besoins & les crimes forcerent les hommes à se réunir, à s'imposer des loix, à s'enfermer dans des remparts. Les premiers Dieux & les premiers Rois furent des bienfaiteurs ou des tyrans; la reconnoissance & la crainte éleverent les trônes & les autels. La

(*a*) Mr. Rousseau répliqua à ce discours par un Ecrit intitulé: *Derniere Réponse* qui se trouve à la page 173 du troisieme volume des Mélanges.

superstition

ſuperſtition & le deſpotiſme vinrent alors couvrir la face de la terre : de nouveaux malheurs, de nouveaux crimes ſuccéderent ; les révolutions ſe multiplierent.

A travers ce vaſte ſpectacle des paſſions & des miſeres des hommes, nous appercevons à peine quelques contrées plus ſages & plus heureuſes. Tandis que la plus grande partie du monde étoit inconnue, que l'Europe étoit ſauvage, & l'Aſie eſclave, la Grece penſa, & s'éleva par l'eſprit à tout ce qui peut rendre un peuple recommandable. Des Philoſophes formerent ſes mœurs & lui donnerent des loix.

Si l'on refuſe d'ajouter foi aux traditions qui nous diſent que les Orphée & les Amphion attirerent les hommes du fond des forêts par la douceur de leurs chants, on eſt forcé, par l'hiſtoire, de convenir que cette heureuſe révolution eſt due aux Arts utiles & aux Sciences. Quels hommes étoient-ce que ces premiers Légiſlateurs de la Grece ? Peut-on nier qu'ils ne fuſſent les plus vertueux & les plus ſavans de leur ſiecle ? Ils avoient acquis tout ce que l'étude & la réflexion peuvent donner de lumiere à l'eſprit, & ils

y avoient joint les secours de l'expérience par les voyages qu'ils avoient entrepris en Crete, en Egypte, chez toutes les nations où ils avoient cru trouver à s'instruire.

Tandis qu'ils établissoient leurs divers systêmes de politique, par qui les passions particulieres devenoient le plus sûr instrument du bien public, & qui faisoient germer la vertu du sein même de l'amour-propre ; d'autres Philosophes écrivoient sur la morale, remontoient aux premiers principes des choses, observoient la nature & ses effets. La gloire de l'esprit & celle des armes avançoient d'un pas égal ; les sages & les héros naissoient en foule ; à côté des Miltiade & des Thémistocle, on trouvoit les Aristide & les Socrate. La superbe Asie vit briser ses forces innombrables, contre une poignée d'hommes, que la Philosophie conduisoit à la gloire. Tel est l'infaillible effet des connoissances de l'esprit : les mœurs & les loix sont la seule source du véritable héroïsme. En un mot, la Grece dut tout aux Sciences, & le reste du monde dut tout à la Grece.

Opposera-t-on à ce brillant tableau les

mœurs grossieres des Perses & des Scythes? J'admirerai, si l'on veut, des peuples qui passent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent sur la terre, & vivent de légumes. Mais est-ce parmi eux qu'on ira chercher le bonheur? Quel spectacle nous présenteroit le genre-humain, composé uniquement de laboureurs, de soldats, de chasseurs & de bergers? Faut-il donc, pour être digne du nom d'homme, vivre comme les lions & les ours? Erigera-t-on en vertus, les facultés de l'instinct pour se nourrir, se perpétuer & se défendre? Je ne vois là que des vertus *animales*, peu conformes à la dignité de notre être; le corps est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper & languir.

Les Perses n'eurent pas plutôt fait la conquête de l'Asie, qu'ils perdirent leurs mœurs; les Scythes dégénérerent aussi, quoique plus tard: des vertus si sauvages sont trop contraires à l'humanité, pour être durables; se priver de tout & ne desirer rien, est un état trop violent; une ignorance si grossiere ne sauroit être qu'un état de passage. Il n'y a que la stupidité & la misere qui puissent y assujettir les hommes.

Sparte, ce phénomene politique, cette république de soldats vertueux, est le seul peuple qui ait eu la gloire d'être pauvre par institution & par choix. Ses loix si admirées avoient pourtant de grands défauts. La dureté des maîtres & des peres, l'exposition des enfans, le vol autorisé, la pudeur violée dans l'éducation & les mariages, une oisiveté éternelle, les exercices du corps recommandés uniquement, ceux de l'esprit proscrits & méprisés, l'austérité & la férocité des mœurs qui en étoient la suite, & qui aliénerent bientôt tous les alliés de la république, sont déjà d'assez justes reproches : peut-être ne se borneroient-ils pas là, si les particularités de son histoire intérieure nous étoient mieux connues. Elle se fit une vertu artificielle en se privant de l'usage de l'or, mais que devenoient les vertus de ses citoyens, si-tôt qu'ils s'éloignoient de leur Patrie ? Lysandre & Pausanias n'en furent que plus aisés à corrompre. Cette nation qui ne respiroit que la guerre, s'est-elle fait une gloire plus grande dans les armes que sa rivale, qui avoit réuni toutes les sortes de gloire ? Athenes ne fut pas moins guerriere

que Sparte; elle fut de plus ſavante, ingénieuſe & magnifique ; elle enfanta tous les Arts & tous les talens; & dans le ſein même de la corruption qu'on lui reproche, elle donna le jour au plus ſage des Grecs. Après avoir été pluſieurs fois ſur le point de vaincre, elle fut vaincue, il eſt vrai, & il eſt ſurprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puiſque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit ſe défendre que par une très-grande ſupériorité de ſuccès. La gloire des Lacédémoniens fut peu ſolide; la proſpérité corrompit leurs inſtitutions, trop bizarres pour pouvoir ſe conſerver long-tems : la fiere Sparte perdit ſes mœurs comme la ſavante Athenes. Elle ne fit plus rien depuis qui fût digne de ſa réputation : & tandis que les Athéniens & pluſieurs autres villes luttoient contre la Macédoine, pour la liberté de la Grece, Sparte ſeule languiſſoit dans le repos, & voyoit préparer de loin ſa deſtruction, ſans ſonger à la prévenir.

Mais enfin je ſuppoſe que tous les Etats dont la Grece étoit compoſée, euſſent ſuivi les mêmes loix que Sparte, que nous reſteroit-il de cette contrée ſi célebre ? A

peine son nom feroit parvenu jusqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des historiens, pour transmettre sa gloire à la postérité ; le spectacle de ses farouches vertus eût été perdu pour nous : il nous seroit indifférent par conséquent qu'elles eussent existé ou non. Ces nombreux systêmes de Philosophie qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre esprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées ; ces chefs-d'œuvre d'éloquence & de poésie qui nous ont enseigné toutes les routes du cœur ; les arts utiles ou agréables, qui conservent ou embellissent la vie ; enfin l'inestimable tradition des pensées & des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de l'humanité : toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siecles se seroient accumulés, les générations des hommes se seroient succédées comme celles des animaux, sans aucun fruit pour leur postérité, & n'auroient laissé après elles qu'un souvenir confus de leur existence ; le monde auroit vieilli, & les hommes

ſeroient demeurés dans une enfance éternelle.

Que prétendent enfin les ennemis de la ſcience ? Quoi ! le don de penſer ſeroit un préſent funeſte de la Divinité ! Les connoiſſances & les mœurs ſeroient incompatibles ! La vertu ſeroit un vain fantôme produit par un inſtinct aveugle ; & le flambeau de la raiſon la feroit évanouir, en voulant l'éclaircir ! Quelle étrange idée voudroit-on nous donner & de la raiſon & de la vertu !

Comment prouve-t-on de ſi bizarres paradoxes ? On objecte que les Sciences & les Arts ont porté un coup mortel aux mœurs anciennes, aux inſtitutions primitives des Etats : on cite pour exemple Athenes & Rome. Euripide & Démoſthene ont vu Athenes livrée aux Spartiates & aux Macédoniens : Horace, Virgile & Cicéron ont été contemporains de la ruine de la liberté Romaine ; les uns & les autres ont été témoins des malheurs de leur pays : ils en ont donc été la cauſe. Conſéquence peu fondée, puiſqu'on en pourroit dire autant de Socrate & de Caton.

En accordant que l'altération des loix

& la corruption des mœurs ayent beaucoup influé ſur ces grands événemens, me forcera-t-on de convenir que les Sciences & les Arts y ayent contribué ? La corruption ſuit de près la proſpérité ; les Sciences ſont pour l'ordinaire leurs plus rapides progrès dans le même tems : des choſes ſi diverſes peuvent naître enſemble & ſe rencontrer : mais c'eſt ſans aucune relation entr'elles de cauſe & d'effet.

Athenes & Rome étoient petites & pauvres dans leurs commencemens ; tous leurs citoyens étoient ſoldats, toutes leurs vertus étoient néceſſaires, les occaſions même de corrompre leurs mœurs n'exiſtoient pas. Peu après elles acquirent des richeſſes & de la puiſſance. Une partie des citoyens ne fut plus employée à la guerre ; on apprit à jouir & à penſer. Dans le ſein de leur opulence ou de leur loiſir, les uns perfectionnerent le luxe, qui fait la plus ordinaire occupation des gens heureux ; d'autres ayant reçu de la nature de plus favorables diſpoſitions, étendirent les limites de l'eſprit, & créerent une gloire nouvelle.

Ainſi tandis que les uns, par le ſpectacle

des richeſſes & des voluptés, profanoient les loix & les mœurs ; les autres allumoient le flambeau de la Philoſophie & des Arts, inſtruiſoient, ou célébroient les vertus, & donnoient naiſſance à ces noms ſi chers aux gens qui ſavent penſer, l'atticiſme & l'urbanité. Des occupations ſi oppoſées peuvent-elles donc mériter les mêmes qualifications ? Pouvoient-elles produire les mêmes effets ?

Je ne nierai pas que la corruption générale ne ſe ſoit répandue quelquefois juſques ſur les Lettres, & qu'elle n'ait produit des excès dangereux ; mais doit-on confondre la noble deſtination des Sciences avec l'abus criminel qu'on en a pu faire ? Mettra-t-on dans la balance quelques épigrammes de Catulle ou de Martial, contre les nombreux volumes philoſophiques, politiques & moraux de Cicéron, contre le ſage poëme de Virgile ?

D'ailleurs, les ouvrages licencieux ſont ordinairement le fruit de l'imagination, & non celui de la ſcience & du travail. Les hommes dans tous les tems & dans tous les pays ont eu des paſſions ; ils les ont chantées. La France avoit des romanciers

& des Troubadours, long-tems avant qu'elle eût des ſavans & des philoſophes. En ſuppoſant donc que les Sciences & les Arts euſſent été étouffés dans leur berceau, toutes les idées inſpirées par les paſſions n'en auroient pas moins été réaliſées en proſe & en vers; avec cette différence, que nous aurions eu de moins tout ce que les philoſophes, les poëtes & les hiſtoriens ont fait pour nous plaire ou pour nous inſtruire.

Athenes fut enfin forcée de céder à la fortune de la Macédoine; mais elle ne céda qu'avec l'univers. C'étoit un torrent rapide qui entraînoit tout: & c'eſt perdre le tems que de chercher des cauſes particulieres, où l'on voit une force ſupérieure ſi marquée.

Rome, maîtreſſe du monde, ne trouvoit plus d'ennemis; il s'en forma dans ſon ſein. Sa grandeur fit ſa perte. Les loix d'une petite ville n'étoient pas faites pour gouverner le monde entier; elles avoient pu ſuffire contre les factions des Manlius, des Caſſius & des Gracques: elles ſuccomberent ſous les armées de Sylla, de Céſar & d'Octave: Rome perdit ſa liberté, mais

elle conſerva ſa puiſſance. Opprimée par les ſoldats qu'elle payoit, elle étoit encore la terreur des nations. Ses tyrans étoient tour-à-tour déclarés peres de la Patrie & maſſacrés. Un monſtre indigne du nom d'homme ſe faiſoit proclamer Empereur; & l'auguſte Corps du Sénat n'avoit plus d'autres fonctions que celle de le mettre au rang des Dieux. Etranges alternatives d'eſclavage & de tyrannie, mais telles qu'on les a vues dans tous les Etats où la milice diſpoſoit du trône. Enfin de nombreuſes irruptions des Barbares vinrent renverſer & fouler aux pieds ce vieux coloſſe ébranlé de toutes parts; & de ſes débris ſe formerent tous les Empires qui ont ſubſiſté depuis.

Ces ſanglantes révolutions ont-elles donc quelque choſe de commun avec les progrès des Lettres? Par-tout je vois des cauſes purement politiques. Si Rome eut encore quelques beaux jours, ce fut ſous des Empereurs Philoſophes. Séneque a-t-il donc été le corrupteur de Néron? Eſt-ce l'étude de la Philoſophie & des Arts qui fit autant de monſtres, des Caligula, des Domitien, des Héliogabale? Les Lettres

O 6

qui s'étoient élevées avec la gloire de Rome ne tomberent-elles pas sous ces regnes cruels ? Elles s'affoiblirent ainsi par degrés avec le vaste Empire auquel la destinée du monde sembloit être attachée. Leurs ruines furent communes, & l'ignorance envahit l'univers une seconde fois, avec la barbarie & la servitude, ses compagnes fidelles.

Disons donc que les Muses aiment la liberté, la gloire & le bonheur. Par-tout je les vois prodiguer leurs bienfaits sur les nations, au moment où elles sont les plus florissantes. Elles n'ont plus redouté les glaces de la Russie, si-tôt qu'elles ont été attirées dans ce puissant Empire par le héros singulier, qui en a été, pour ainsi dire, le créateur : le législateur de Berlin, le conquérant de la Silésie, les fixe aujourd'hui dans le nord de l'Allemagne, qu'elles font retentir de leurs chants.

S'il est arrivé quelquefois que la gloire des Empires n'a pas survécu long-tems à celle des Lettres, c'est qu'elle étoit à son comble, lorsque les Lettres ont été cultivées, & que le sort des choses humaines est de ne pas durer long-tems dans le

même état. Mais bien loin que les Sciences y contribuent, elles périssent infailliblement frappées des mêmes coups ; en sorte que l'on peut observer que les progrès des Lettres & leur déclin sont ordinairement dans une juste proportion avec la fortune & l'abaissement des Empires.

Cette vérité se confirme encore par l'expérience des derniers tems. L'esprit humain, après une éclipse de plusieurs siecles, sembla s'éveiller d'un profond sommeil. On fouilla dans les cendres antiques, & le feu sacré se ralluma de toutes parts. Nous devons encore aux Grecs cette seconde génération des Sciences. Mais dans quel tems reprirent-elles cette nouvelle vie ? Ce fut lorsque l'Europe, après tant de convulsions violentes, eut enfin pris une position assurée, & une forme plus heureuse.

Ici se développe un nouvel ordre de choses. Il ne s'agit plus de ces petits Royaumes domestiqués, renfermés dans l'enceinte d'une ville : de ces peuples condamnés à combattre pour leurs héritages & leurs maisons, tremblans sans cesse pour une Patrie toujours prête à leur

échapper : c'eſt une monarchie vaſte & puiſſante, combinée dans toutes ſes parties par une légiſlation profonde. Tandis que cent mille ſoldats combattent gaîment pour la ſureté de l'Etat, vingt millions de citoyens, heureux & tranquilles, occupés à ſa proſpérité intérieure, cultivent ſans alarmes les immenſes campagnes, font fleurir les loix, le commerce, les Arts & les Lettres dans l'enceinte des villes : toutes les profeſſions diverſes, appliquées uniquement à leur objet, ſont maintenues dans un juſte équilibre, & dirigées au bien général par la main puiſſante qui les conduit & les anime. Telle eſt la foible image du beau regne de Louis XIV, & de celui ſous lequel nous avons le bonheur de vivre : la France riche, guerriere & ſavante, eſt devenue le modele & l'arbitre de l'Europe ; elle ſait vaincre & chanter ſes victoires : ſes Philoſophes meſurent la terre, & ſon Roi la pacifie.

Qui oſera ſoutenir que le courage des François ait dégénéré depuis qu'ils ont cultivé les Lettres ? Dans quel ſiecle a-t-il éclaté plus glorieuſement qu'à Montalban, Lawfelt, & dans tant d'autres occaſions

que je pourrois citer ? Ont-ils jamais fait paroître plus de conſtance que dans les retraites de Prague & de Baviere ? Qu'y a-t-il enfin de ſupérieur dans l'antiquité au ſiége de Berg-op-Zoom, & à ces braves grenadiers renouvellés tant de fois, qui voloient avec ardeur aux mêmes poſtès, où ils venoient de voir foudroyer ou engloutir les héros qui les précédoient.

En vain veut-on nous perſuader que le rétabliſſement des Sciences a gâté les mœurs. On eſt d'abord obligé de convenir que les vices groſſiers de nos ancêtres ſont preſqu'entiérement proſcrits parmi nous.

C'eſt déjà un grand avantage pour la cauſe des Lettres, que cet aveu qu'on eſt forcé de faire. En effet, les débauches, les querelles & les combats qui en étoient les ſuites, les violences des grands, la tyrannie des peres, la bizarrerie de la vieilleſſe, les égaremens impétueux des jeunes gens, tous ces excès ſi communs autrefois, funeſtes effets de l'ignorance & de l'oiſiveté, n'exiſtent plus depuis que nos mœurs ont été adoucies par les connoiſſances dont tous les eſprits ſont occupés ou amuſés.

On nous reproche des vices rafinés & délicats ; c'eſt que par-tout où il y a des hommes, il y aura des vices. Mais les voiles ou la parure dont ils ſe couvrent, ſont du moins l'aveu de leur honte, & un témoignage du reſpect public pour la vertu.

S'il y a des modes de folie, de ridicule & de corruption, elles ne ſe trouvent que dans la capitale ſeulement, & ce n'eſt même que dans un tourbillon d'hommes perdus par les richeſſes & l'oiſiveté. Les Provinces entieres & la plus grande partie de Paris, ignorent ces excès, ou ne les connoiſſent que de nom. Jugera-t-on toute la nation ſur les travers d'un petit nombre d'hommes ? Des écrits ingénieux réclament cependant contre ces abus ; la corruption ne jouit de ſes prétendus ſuccès que dans des têtes ignorantes ; les Sciences & les Lettres ne ceſſent point de dépoſer contre elle ; la morale la démaſque, la philoſophie humilie ſes petits triomphes ; la comédie, la ſatire, l'épigramme la percent de mille traits.

Les bons livres ſont la ſeule défenſe des eſprits foibles, c'eſt-à-dire, des trois

quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple. Il n'appartient qu'à eux de conſerver fidellement le dépôt des mœurs. Nos excellens ouvrages de morale ſurvivront éternellement à ces brochures licencieuſes, qui diſparoiſſent rapidement avec le goût de mode qui les a fait naître. C'eſt outrager injuſtement les Sciences & les Arts, que de leur imputer ces productions honteuſes. L'eſprit ſeul, échauffé par les paſſions, ſuffit pour les enfanter. Les Savans, les Philoſophes, les grands Orateurs & les grands Poëtes, bien loin d'en être les auteurs, les mépriſent, ou même ignorent leur exiſtence : il y a plus, dans le nombre infini des grands Ecrivains en tout genre qui ont illuſtré le dernier regne, à peine en trouve-t-on deux ou trois qui aient abuſé de leurs talens. Quelle proportion entre les reproches qu'on peut leur faire, & les avantages immortels que le genre-humain a retirés des Sciences cultivées ? Des Ecrivains, la plupart obſcurs, ſe ſont jettés de nos jours dans de plus grands excès ; heureuſement cette corruption a peu duré ; elle paroît preſque entiérement éteinte ou épuiſée.

Mais c'étoit une fuite particuliere du goût léger & frivole de notre nation ; l'Angleterre & l'Italie n'ont point de femblables reproches à faire aux Lettres.

Je pourrois me difpenfer de parler du luxe, puifqu'il naît immédiatement des richeffes, & non des Sciences & des Arts. Et quel rapport peut avoir avec les Lettres le luxe du fafte & de la molleffe, qui eft le feul que la morale puiffe condamner ou reftreindre ?

Il eft, à la vérité, une forte de luxe ingénieux & favant qui anime les Arts & les éleve à la perfection. C'eft lui qui multiplie les productions de la peinture, de la fculpture & de la mufique. Les chofes les plus louables en elles-mêmes doivent avoir leurs bornes ; & une nation feroit juftement méprifée, qui, pour augmenter le nombre des peintres & des muficiens, fe laifferoit manquer de laboureurs & de foldats. Mais lorfque les armées font completes, & la terre cultivée, à quoi employer le loifir du refte des citoyens ? Je ne vois pas pourquoi ils ne pourroient pas fe donner des tableaux, des ftatues & des fpectacles.

Vouloir rappeller les grands Etats aux petites vertus des petites Républiques, c'eſt vouloir contraindre un homme fort & robuſte à bégayer dans un berceau; c'étoit la folie de Caton : avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans ſa famille, il déclama toute ſa vie, combattit, & mourut enfin ſans avoir rien fait d'utile pour ſa Patrie. Les anciens Romains labouroient d'une main & combattoient de l'autre. C'étoient de grands hommes, je le crois, quoiqu'ils ne fiſſent que de petites choſes : ils ſe conſacroient tout entiers à leur Patrie, parce qu'elle étoit éternellement en danger. Dans ces premiers tems on ne ſavoit qu'exiſter; la tempérance & le courage ne pouvoient être de vraies vertus, ce n'étoit que des qualités forcées : on étoit alors dans une impoſſibilité phyſique d'être voluptueux; & qui vouloit être lâche, devoit ſe réſoudre à être eſclave. Les Etats s'accrurent : l'inégalité des biens s'introduiſit néceſſairement : un Proconſul d'Aſie pouvoit-il être auſſi pauvre que ces Conſuls anciens, demi-bourgeois & demi-payſans, qui ravageoient un jour les champs des Fidénates, & revenoient le

lendemain cultiver les leurs ? Les circonſtances ſeules ont fait ces différences : la pauvreté ni la richeſſe ne font point la vertu ; elle eſt uniquement dans le bon ou le mauvais uſage des biens ou des maux que nous avons reçus de la nature & de la fortune.

Après avoir juſtifié les Lettres ſur l'article du luxe, il me reſte à faire voir que la politeſſe qu'elles ont introduite dans nos mœurs, eſt un des plus utiles préſens qu'elles puſſent faire aux hommes. Suppoſons que la politeſſe n'eſt qu'un maſque trompeur qui voile tous les vices, c'eſt préſenter l'exception au lieu de la regle, & l'abus de la choſe à la place de la choſe même.

Mais que deviendront ces accuſations, ſi la politeſſe n'eſt en effet que l'expreſſion d'une ame douce & bienfaiſante ? L'habitude d'une ſi louable imitation feroit ſeule capable de nous élever juſqu'à la vertu même ; tel eſt le mépris de la coutume. Nous devenons enfin ce que nous feignons d'être. Il entre dans la politeſſe des mœurs, plus de philoſophie qu'on ne penſe ; elle reſpecte le nom &

la qualité d'homme ; elle ſeule conſerve entr'eux une ſorte d'égalité fictive ; foible, mais précieux reſte de leur ancien droit naturel. Entre égaux, elle devient la médiatrice de leur amour-propre ; elle eſt le ſacrifice perpétuel de l'humeur & de l'eſprit de ſingularité.

Dira-t-on que tout un peuple qui exerce habituellement ces démonſtrations de douceur, de bienveillance, n'eſt composé que de perfides & de dupes ? Croira-t-on que tous ſoient en même tems & trompeurs & trompés ?

Nos cœurs ne ſont point aſſez parfaits pour ſe montrer ſans voile : la politeſſe eſt un vernis qui adoucit les teintes tranchantes des caracteres ; elle rapproche les hommes, & les engage à s'aimer par les reſſemblances générales qu'elle répand ſur eux ; ſans elle, la ſociété n'offriroit que des diſparates & des chocs ; on ſe haïroit par les petites choſes ; & avec cette diſpoſition, il ſeroit difficile de s'aimer même pour les plus grandes qualités. On a plus ſouvent beſoin de complaiſance que de ſervices ; l'ami le plus généreux m'obligera peut-être tout au plus une fois dans ſa vie,

regardées d'abord que comme l'objet de la curiosité la plus vaine, est devenue une des sciences la plus utile. La propriété singuliere de l'aimant, qui n'étoit pour nos peres qu'une énigme frivole de la nature, nous a conduits comme par la main à travers l'immensité des mers.

Deux verres placés & taillés d'une certaine maniere, nous ont montré une nouvelle scène de merveilles, que nos yeux ne soupçonnoient pas.

Les expériences du tube électrisé sembloient n'être qu'un jeu : peut-être leur devra-t-on un jour la connoissance du regne universel de la nature.

Après la découverte de ces rapports si imprévus, si majestueux, entre les plus petites & les plus grandes choses, quelles connoissances oserions-nous dédaigner ? En savons-nous assez pour mépriser ce que nous ne savons pas ? Bien loin d'étouffer la curiosité, ne semble-t-il pas, au contraire, que l'Etre suprême ait voulu la réveiller par des découvertes singulieres, qu'aucune analogie n'avoit annoncées ?

Mais de combien d'erreurs est assiégée

l'étude

l'étude de la vérité ? Quelle audace, nous dit-on, ou plutôt quelle témérité de s'engager dans des routes trompeuſes, où tant d'autres ſe ſont égarés ? Sur ces principes, il n'y aura plus rien que nous oſions entreprendre ; la crainte éternelle des maux nous privera de tous les biens où nous aurions pu aſpirer, puiſqu'il n'en eſt point ſans mélange. La véritable ſageſſe, au contraire, conſiſte ſeulement à les épurer, autant que notre condition le permet.

Tous les reproches, que l'on fait à la Philoſophie, attaquent l'eſprit humain, ou plutôt l'Auteur de la nature, qui nous a faits tels que nous ſommes. Les Philoſophes étoient des hommes ; ils ſe ſont trompés. Doit-on s'en étonner ? Plaignons-les, profitons de leurs fautes, & corrigeons-nous ; ſongeons que c'eſt à leurs erreurs multipliées que nous devons la poſſeſſion des vérités dont nous jouiſſons. Il falloit épuiſer les combinaiſons de tous ces divers ſyſtêmes, la plupart ſi répréhenſibles & ſi outrés, pour parvenir à quelque choſe de raiſonnable. Mille routes conduiſent à l'erreur ; une ſeule mene

à la vérité. Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci, & qu'elle ait été découverte si tard ?

L'esprit humain étoit trop borné pour embrasser d'abord la totalité des choses. Chacun de ces Philosophes ne voyoit qu'une face : ceux-là rassembloient les motifs de douter : ceux-ci réduisoient tout en dogmes : chacun d'eux avoit son principe favori, son objet dominant auquel il rapportoit toutes ses idées. Les uns faisoient entrer la vertu dans la composition du bonheur, qui étoit la fin de leurs recherches ; les autres se proposoient la vertu même, comme leur unique objet, & se flattoient d'y rencontrer le bonheur. Il y en avoit qui regardoient la solitude & la pauvreté, comme l'asyle des mœurs : d'autres usoient des richesses comme d'un instrument de leur félicité & de celle d'autrui : quelques-uns fréquentoient les Cours & les assemblées publiques pour rendre leur sagesse utile aux Rois & aux peuples. Un seul homme n'est pas tous : un seul esprit, un seul systême n'enferme pas toute la science, c'est par la comparaison des extrêmes, que l'on saisit enfin le juste

milieu ; c'eſt par le combat des erreurs qui s'entre-détruiſent, que la vérité triomphe : ces diverſes parties ſe modifient, s'élevent & ſe perfectionnent mutuellement ; elles ſe rapprochent enfin, pour former la chaîne des vérités ; les nuages ſe diſſipent, & la lumiere de l'évidence ſe leve.

Je ne diſſimulerai cependant pas que les Sciences ont rarement atteint l'objet qu'elles s'étoient propoſé. La méthaphyſique vouloit connoître la nature des eſprits, & non moins utile, peut-être, elle n'a fait que nous développer leurs opérations : le phyſicien a entrepris l'hiſtoire de la nature, & n'a imaginé que des romans ; mais en pourſuivant un objet chimérique, combien n'a-t-il pas fait de découvertes admirables ? La chymie n'a pu nous donner de l'or, & ſa folie nous a valu d'autres miracles dans ſes analyſes & ſes mélanges. Les Sciences ſont donc utiles juſques dans leurs écarts & leurs déréglemens ; il n'y a que l'ignorance qui n'eſt jamais bonne à rien. Peut-être ont-elles trop élevé leurs prétentions. Les anciens à cet égard paroiſſoient plus ſages que nous : nous avons

la manie de vouloir procéder toujours par démonstrations; il n'y a si petit professeur qui n'ait ses argumens & ses dogmes, & par conséquent ses erreurs & ses absurdités. Cicéron & Platon traitoient la Philosophie en dialogues; chacun des interlocuteurs faisoit valoir son opinion; on disputoit, on cherchoit, & on ne se piquoit point de prononcer. Nous n'avons peut-être que trop écrit sur l'évidence; elle est plus propre à être sentie qu'à être définie: mais nous avons presque perdu l'art de comparer les probabilités & les vraisemblances, & de calculer le degré de consentement qu'on leur doit. Qu'il y a peu de choses démontrées! & combien n'y en a-t-il pas, qui ne sont que probables! Ce seroit rendre un grand service aux hommes que de donner une méthode pour l'opinion.

L'esprit de système qui s'est long-tems attaché à des objets où il ne pouvoit presque que nous égarer devroit régler l'acquisition, l'enchaînement & le progrès de nos idées; nous avons besoin d'un ordre entre les diverses sciences, pour nous conduire des plus simples aux plus

composées, & parvenir ainsi à construire une espece d'observatoire spirituel, d'où nous puissions contempler toutes nos connoissances; ce qui est le plus haut degré de l'esprit.

La plupart des sciences ont été faites au hasard; chaque Auteur a suivi l'idée qui le dominoit, souvent sans savoir où elle devoit le conduire : un jour viendra où tous les livres seront extraits & refondus, conformément à un certain systême qu'on se sera formé; alors les esprits ne feront plus de pas inutiles, hors de la route & souvent en arriere. Mais quel est le génie en état d'embrasser toutes les connoissances humaines, de choisir le meilleur ordre pour les présenter à l'esprit? Sommes-nous assez avancés pour cela? Il est du moins glorieux de le tenter : la nouvelle Encyclopédie doit former une époque mémorable dans l'histoire des Lettres.

Le temple des Sciences est un édifice immense, qui ne peut s'achever que dans la durée des siecles. Le travail de chaque homme est peu de chose dans un ouvrage si vaste; mais le travail de chaque homme

y eſt néceſſaire. Le ruiſſeau qui porte ſes eaux à la mer, doit-il s'arrêter dans ſa courſe, en conſidérant la petiteſſe de ſon tribut? Quels éloges ne doit-on pas à ces hommes généreux, qui ont percé & écrit pour la poſtérité? Ne bornons point nos idées à notre vie propre; étendons-les ſur la vie totale du genre-humain; méritons d'y participer, & que l'inſtant rapide où nous aurons vécu, ſoit digne d'être marqué dans ſon hiſtoire.

Pour bien juger de l'élévation d'un Philoſophe, ou d'un homme de Lettres, au-deſſus du commun des hommes, il ne faut que conſidérer le ſort de leurs penſées : celles de l'un, utiles à la ſociété générale, ſont immortelles, & conſacrées à l'admiration de tous les ſiecles; tandis que les autres voient diſparoître toutes leurs idées avec le jour, la circonſtance, le moment qui les à vu naître : chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, ſans qu'il en reſte la moindre trace.

Je ne parlerai point de l'aſtrologie judiciaire, de la cabale, & de toutes les ſciences qu'on appelloit occultes : elles

n'ont servi qu'à prouver que la curiosité est un penchant invincible ; & quand les vraies Sciences n'auroient fait que nous délivrer de celles qui en usurpoient si honteusement le nom, nous leur devrions déjà beaucoup.

On nous oppose un jugement de Socrate, qui porta non sur les savans, mais sur les sophistes ; non sur les Sciences, mais sur l'abus qu'on en peut faire : Socrate étoit chef d'une secte qui enseignoit à douter, & il censuroit, avec justice, l'orgueil de ceux qui prétendoient tout savoir. La vraie science est bien éloignée de cette affectation. Socrate est ici témoin contre lui-même ; le plus savant des Grecs ne rougissoit point de son ignorance. Les Sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices ; elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil humain ; déclamation vaine, qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prévenus.

On demande, par exemple, ce que deviendroit l'histoire, s'il n'y avoit ni guerriers, ni tyrans, ni conspirateurs. Je réponds, qu'elle seroit l'histoire des vertus des hommes. Je dirai plus ; si les hom-

mes étoient tous vertueux, ils n'auroient plus besoin, ni de juges, ni de magistrats, ni de soldats. A quoi s'occuperoient-ils? Il ne leur resteroit que les Sciences & les Arts. La contemplation des choses naturelles, l'exercice de l'esprit sont donc la plus noble & la plus pure fonction de l'homme.

Dire que les Sciences sont nées de l'oisiveté, c'est abuser visiblement des termes. Elles naissent du loisir, il est vrai; mais elles garantissent de l'oisiveté. Le citoyen que ses besoins attachent à la charrue, n'est pas plus occupé que le géometre ou l'anatomiste; j'avoue que son travail est de premiere nécessité : mais sous prétexte que le pain est nécessaire, faut-il que tout le monde se mette à labourer la terre? & parce qu'il est plus nécessaire que les loix, le laboureur sera-t-il élevé au-dessus du magistrat ou du ministre? Il n'y a point d'absurdités où de pareils principes ne puissent nous conduire.

Il semble, nous dit-on, qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de Philosophes. Je demanderai à mon tour, si l'on craint que les professions lu-

cratives ne manquent de ſujets pour les exercer. C'eſt bien mal connoître l'empire de la cupidité ; tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles ; & quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre, quel courage ne faut-il pas, pour oſer n'être qu'un Deſcartes, un Newton, un Locke ?

Sur quel fondement peut-on reprocher aux Sciences d'être nuiſibles aux qualités morales ? Quoi ! l'exercice du raiſonnement, qui nous a été donné pour guide ; les Sciences mathématiques, qui, en renfermant tant d'utilités relatives à nos beſoins préſens, tiennent l'eſprit ſi éloigné des idées inſpirées par les ſens & par la cupidité ; l'étude de l'antiquité, qui fait partie de l'expérience, la premiere ſcience de l'homme ; les obſervations de la nature, ſi néceſſaires à la conſervation de notre être, & qui nous élevent juſqu'à ſon Auteur : toutes ces connoiſſances contribueroient à détruire les mœurs ! Par quel prodige opéreroient-elles un effet ſi contraire aux objets qu'elles ſe propoſent ? Et on oſe traiter d'éducation inſenſée celle qui occupe la jeuneſſe de tout ce qu'il y a jamais

eu de noble & d'utile dans l'eſprit des hommes ! Quoi, les miniſtres d'une religion pure & ſainte, à qui la jeuneſſe eſt ordinairement confiée parmi nous, lui laiſſeroient ignorer les devoirs de l'homme & du citoyen ! Suffit-il d'avancer une imputation ſi injuſte, pour la perſuader ? On prétend nous faire regretter l'éducation des Perſes ; cette éducation fondée ſur des principes barbares, qui donnoit un gouverneur pour apprendre à ne rien craindre, un autre pour la tempérance, un autre enfin pour enſeigner à ne point mentir ; comme ſi les vertus étoient diviſées, & devoient former chacune un art ſéparé. La vertu eſt un être unique, indiviſible : il s'agit de l'inſpirer, non de l'enſeigner ; d'en faire aimer la pratique, & non d'en démontrer la théorie.

On ſe livre enſuite à de nouvelles déclamations contre les Arts & les Sciences, ſous prétexte que le luxe va rarement ſans elles, & qu'elles ne vont jamais ſans lui. Quand j'accorderois cette propoſition, que pourroit-on en conclure ? La plupart des Sciences me paroiſſent d'abord parfaitement déſintéreſſées

dans cette prétendue objection : le Géometre, l'Astronome, le Physicien ne sont pas suspects assurément. A l'égard des Arts, s'ils ont en effet quelque rapport avec le luxe, c'est un côté louable de ce luxe même, contre lequel on déclame tant, sans le bien connoître. Quoique cette question doive être regardée comme étrangere à mon sujet, je ne puis m'empêcher de dire, que tant qu'on ne voudra raisonner sur cette matiere que par comparaison du passé au présent, on en tirera les plus mauvaises conséquences du monde. Lorsque les hommes marchoient tout nuds, celui qui s'avisa le premier de porter des sabots passa pour un voluptueux : de siecle en siecle, on n'a jamais cessé de crier à la corruption, sans comprendre ce qu'on vouloit dire ; le préjugé toujours vaincu, renaissoit fidellement à chaque nouveauté.

Le commerce & le luxe sont devenus les liens des nations. La terre avant eux n'étoit qu'un champ de bataille, la guerre un brigandage, & les hommes des barbares, qui ne se croyoient nés que pour s'asservir, se piller, & se massacrer mu-

tuellement. Tels étoient ces ſiecles anciens que l'on veut nous faire regretter.

La terre ne ſuffiſoit ni à la nourriture, ni au travail de ſes habitans; les ſujets devenoient à charge à l'Etat; ſi-tôt qu'ils étoient déſarmés, il falloit les ramener à la guerre pour ſe ſoulager d'un poids incommode. Ces émigrations effroyables des peuples du nord, la honte de l'humanité, qui détruiſirent l'Empire Romain, & qui déſolerent le neuvieme ſiecle, n'avoient d'autres ſources que la miſere d'un peuple oiſif. Au défaut de l'égalité des biens, qui a été long-tems la chimere de la politique, & qui eſt impoſſible dans les grands Etats, le luxe ſeul peut nourrir & occuper les ſujets. Ils ne deviennent pas moins utiles dans la paix que dans la guerre; leur induſtrie ſert autant que leur courage. Le travail du pauvre eſt payé du ſuperflu du riche. Tous les ordres des citoyens s'attachent au Gouvernement par les avantages qu'ils en retirent.

Tandis qu'un petit nombre d'hommes jouit avec modération de ce qu'on nomme luxe, & qu'un nombre infiniment plus petit en abuſe, parce qu'il faut que les

hommes abusent de tout ; il fait l'espoir, l'émulation & la subsistance d'un million de citoyens, qui languiroient sans lui dans les horreurs de la mendicité. Tel est en France l'état de la Capitale. Parcourez les Provinces : les proportions y sont encore plus favorables. Vous y trouverez peu d'excès ; le nécessaire commode assez rare, l'artisan, le laboureur, c'est-à-dire, le corps de la nation, borné à la simple existence : en sorte qu'on peut regarder le luxe comme une humeur jettée sur une très-petite partie du corps politique, qui fait la force & la santé du reste.

Mais, nous dit-on, les Arts amollissent le courage : on cite quelques peuples lettrés qui ont été peu belliqueux, tels que l'ancienne Egypte, les Chinois, & les Italiens modernes. Quelle injustice d'en accuser les Sciences ! Il seroit trop long d'en rechercher ici les causes. Il suffira de citer, pour l'honneur des Lettres, l'exemple des Grecs & des Romains, de l'Espagne, de l'Angleterre & de la France, c'est-à-dire, des nations les plus guerrieres & les plus savantes.

Des barbares ont fait de grandes con-

quêtes ; c'eſt qu'ils étoient très-injuſtes ; ils ont vaincu quelquefois des peuples policés. J'en conclurai, ſi l'on veut, qu'un peuple n'eſt pas invincible pour être ſavant. A toutes ces révolutions, j'oppoſerai ſeulement la plus vaſte & la plus facile conquête qui ait jamais été faite ; c'eſt celle de l'Amérique que les Arts & les Sciences de l'Europe ont ſubjuguée avec une poignée de ſoldats; preuve ſans réplique de la différence qu'elles peuvent mettre entre les hommes.

J'ajouterai, que c'eſt enfin une barbarie paſſée de mode, de ſuppoſer que les hommes ne ſont nés que pour ſe détruire. Les talens & les vertus militaires méritent ſans doute un rang diſtingué dans l'ordre de la néceſſité : mais la philoſophie a épuré nos idées ſur la gloire : l'ambition des Rois n'eſt à ſes yeux que le plus monſtrueux des crimes : graces aux vertus du Prince qui nous gouverne, nous oſons célébrer la modération & l'humanité.

Que quelques nations au ſein de l'ignorance ayent eu des idées de la gloire & de la vertu, ce ſont des exceptions ſi ſingulieres, qu'elles ne peuvent former aucun

préjugé contre les ſciences : pour nous en convaincre, jettons les yeux ſur l'immenſe continent de l'Afrique, où nul mortel n'eſt aſſez hardi pour pénétrer, ou aſſez heureux pour l'avoir tenté impunément. Un bras de mer ſépare à peine les contrées ſavantes & heureuſes de l'Europe, de ces régions funeſtes, où l'homme eſt ennemi né de l'homme, où les Souverains ne ſont que les aſſaſſins privilégiés d'un peuple eſclave. D'où naiſſent ces différences ſi prodigieuſes entre des climats ſi voiſins, où ſont ces beaux rivages que l'on nous peint parés par les mains de la nature ? L'Amérique ne nous offre pas des ſpectacles moins honteux pour l'eſpece humaine. Pour un peuple vertueux dans l'ignorance, on en comptera cent barbares ou ſauvages. Par-tout je vois l'ignorance enfanter l'erreur, les préjugés, les violences, les paſſions & les crimes. La terre abandonnée ſans culture n'eſt point oiſive ; elle produit des épines & des poiſons, elle nourrit des monſtres.

J'admire les Brutus, les Décius, les Lucrece, les Virginius, les Scévola ; mais j'admirerai plus encore un Etat puiſſant &

bien gouverné, où les citoyens ne seront point condamnés à des vertus si cruelles.

Cincinnatus vainqueur retournoit à sa charrue : dans un siecle plus heureux, Scipion triomphant revenoit goûter avec Lélius & Térence les charmes de la philosophie & des lettres, & ceux de l'amitié plus précieux encore. Nous célébrons Fabricius, qui avec ses raves cuites sous la cendre, méprise l'or de Pyrrhus : mais Titus, dans la somptuosité de ses palais, mesurant son bonheur sur celui qu'il procure au monde par ses bienfaits & par ses loix, devient le héros de mon cœur. Au lieu de cet antique héroïsme superstitieux, rustique ou barbare, que j'admirois en frémissant ; j'adore une vertu éclairée, heureuse & bienfaisante ; l'idée de mon existence s'embellit : j'apprends à honorer & à chérir l'humanité.

Qui pourroit être assez aveugle, ou assez injuste, pour n'être pas frappé de ces différences ? Le plus beau spectacle de la nature, c'est l'union de la vertu & du bonheur ; les Sciences & les Arts peuvent seuls élever la raison à cet accord sublime. C'est de leur secours qu'elle em-

prunte des forces pour vaincre les passions, des lumieres pour dissiper leurs prestiges, de l'élévation pour apprécier leurs petitesses, des attraits enfin & des dédommagemens pour se distraire de leurs séductions.

On a dit que le crime n'étoit qu'un faux jugement (*). Les Sciences, dont le premier objet est l'exercice & la perfection du raisonnement, sont donc les guides les plus assurés des mœurs. L'innocence sans principes & sans lumieres, n'est qu'une qualité de tempérament, aussi fragile que lui. La sagesse éclairée connoît ses ennemis & ses forces. Au moyen de son point de vue fixe, elle purifie les biens matériels, & en extrait le bonheur: elle fait tour-à-tour s'abstenir & jouir dans les bornes qu'elle s'est prescrites.

Il n'est pas plus difficile de faire voir l'utilité des Arts pour la perfection des mœurs. On comptera les abus que les passions en ont fait quelquefois : mais qui pourra compter les biens qu'ils ont produits?

(*) *Considérations sur les mœurs.*

Otez les Arts du monde : que reste-t-il ? les exercices du corps & les passions. L'esprit n'est plus qu'un agent matériel, ou l'instrument du vice. On ne se délivre de ses passions que par des goûts : les Arts sont nécessaires à une nation heureuse : s'ils sont l'occasion de quelques désordres, n'en accusons que l'imperfection même de notre nature : de quoi n'abuse-t-elle pas ? Ils ont donné l'être aux plaisirs de l'ame, les seuls qui soient dignes de nous : nous devons à leurs séductions utiles l'amour de la vérité & des vertus, que la plupart des hommes auroient haïes & redoutées, si elles n'eussent été parées de leurs mains.

C'est à tort qu'on affecte de regarder leurs productions comme frivoles. La sculpture, la peinture flattent la tendresse, consolent les regrets, immortalisent les vertus & les talens ; elles sont des sources vivantes de l'émulation ; César versoit des larmes en contemplant la statue d'Alexandre.

L'harmonie a sur nous des droits naturels, que nous voudrions en vain méconnoître ; la Fable a dit, qu'elle arrêtoit le

cours des flots. Elle fait plus; elle suspend la pensée: elle calme nos agitations, & nos troubles les plus cruels: elle anime la valeur, & préside aux plaisirs.

Ne semble-t-il pas que la divine Poésie ait dérobé le feu du Ciel pour animer toute la nature? Quelle ame peut être inaccessible à sa touchante magie? Elle adoucit le maintien sévere de la vérité, elle fait sourire la sagesse; les chefs-d'œuvres du théâtre doivent être considérés comme de savantes expériences du cœur humain.

C'est aux Arts enfin que nous devons le beau choix des idées, les graces de l'esprit & l'enjouement ingénieux qui font les charmes de la société; ils ont doré les liens qui nous unissent, orné la scene du monde, & multiplié les bienfaits de la Nature.

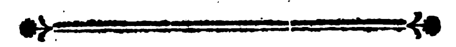


ARRÊT
DE LA COUR
DE PARLEMENT,

Qui condamne un Imprimé ayant pour titre, Emile, ou de l'Education; par J. J. Rousseau, *imprimé à la Haye....* M.DCC.LXII. *à être lacéré & brûlé par l'Exécuteur de la Haute-Justice.*

EXTRAIT DES REGISTRES DU PARLEMENT.

Du 9 *Juin* 1762.



CE jour, les gens du Roi sont entrés; & Me. Omer-Joly de Fleury, Avocat dudit Seigneur Roi, portant la parole, ont dit:

Qu'ils déféroient à la Cour un Imprimé en quatre volumes *in-octavo*, intitulé: *Emile, ou de l'Education, par J. J. Rousseau, Citoyen de Geneve*, dit imprimé *à la Haye en M. DCC. LXII.*

Que cet ouvrage ne paroît composé que dans la vue de ramener tout à la religion

naturelle, & que l'Auteur s'occupe dans le plan de l'éducation qu'il prétend donner à son Eleve, à développer ce système criminel.

Qu'il ne prétend instruire cet Eleve que d'après la nature qui est son unique guide, pour former en lui l'homme moral ; qu'il regarde toutes les religions comme également bonnes & comme pouvant toutes avoir leurs raisons dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelqu'autre cause locale, qui rend l'une préférable à l'autre, selon les tems & les lieux.

Qu'il borne l'homme aux connoissances que l'instinct porte à chercher, flatte les passions comme les principaux instrumens de notre conservation, avance qu'on peut être sauvé sans croire en Dieu, parce qu'il admet une ignorance invincible de la Divinité qui peut excuser l'homme ; que selon ses principes, la seule raison est juge dans le choix d'une religion, laissant à sa disposition la nature du culte que l'homme doit rendre à l'Etre suprême que cet Auteur croit honorer, en parlant avec impiété du culte extérieur qu'il a établi dans

la religion, ou que l'Eglife a prefcrit fous la direction de l'Efprit Saint qui la gouverne.

Que conféquemment à ce fyftême, de n'admettre que la religion naturelle, quelle qu'elle foit chez les différens peuples, il ofe effayer de détruire la vérité de l'Ecriture Sainte & des Prophéties, la certitude des miracles énoncés dans les Livres Saints, l'infaillibilité de la révélation, l'autorité de l'Eglife; & que ramenant tout à cette religion naturelle, dans laquelle il n'admet qu'un culte & des loix arbitraires, il entreprend de juftifier non-feulement toutes les religions, prétendant qu'on s'y fauve indiftinctement, mais même l'infidélité & la réfiftance de tout homme à qui l'on voudroit prouver la divinité de Jéfus-Chrift & l'exiftence de la religion chrétienne, qui feule a Dieu pour auteur, & à l'égard de laquelle il porte le blafphême jufques à la donner pour ridicule, pour contradictoire, & à infpirer une indifférence facrilege pour fes myfteres & pour fes dogmes qu'il voudroit pouvoir anéantir.

Que tels font les principes impies & déteftables que fe propofe d'établir dans

ſon ouvrage cet Ecrivain qui ſoumet la religion à l'examen de la raiſon, qui n'établit qu'une foi purement humaine, & qui n'admet de vérités & de dogmes en matiere de religion, qu'autant qu'il plaît à l'eſprit livré à ſes propres lumieres, ou plutôt à ſes égaremens, de les recevoir ou de les rejetter.

Qu'à ces impiétés il ajoute des détails indécens, des explications qui bleſſent la bienſéance & la pudeur, des propoſitions qui tendent à donner un caractere faux & odieux à l'autorité ſouveraine, à détruire le principe de l'obéiſſance qui lui eſt due, & affoiblir le reſpect & l'amour des peuples pour leurs Rois.

Qu'ils croyent que ces traits ſuffiſent pour donner à la Cour une idée de l'ouvrage qu'ils lui dénoncent; que les maximes qui y ſont répandues forment par leur réunion un ſyſtême chimérique, auſſi impraticable dans ſon exécution, qu'abſurde & condamnable dans ſon projet. Que ſeroient d'ailleurs des ſujets élevés dans de pareilles maximes, ſinon des hommes préoccupés du ſcepticiſme & de la tolérance, abandonnés à leurs paſſions, livrés aux

plaisirs des sens, concentrés en eux-mêmes par l'amour-propre, qui ne connoîtroient d'autre voix que celle de la nature, & qui au noble desir de la solide gloire, substitueroient la pernicieuse manie de la singularité? Quelles regles pour les mœurs! Quels hommes pour la religion & pour l'Etat, que des enfans élevés dans des principes qui font également horreur au chrétien & au citoyen!

Que l'Auteur de ce livre n'ayant point craint de se nommer lui-même, ne sauroit être trop promptement poursuivi; qu'il est important, puisqu'il s'est fait connoître, que la justice se mette à portée de faire un exemple, tant sur l'Auteur que sur ceux qu'on pourra découvrir avoir concouru, soit à l'impression, soit à la distribution d'un pareil ouvrage, digne comme eux de toute sa sévérité,

Que c'est l'objet des conclusions par écrit qu'ils laissent à la Cour avec un exemplaire du livre; & se sont les Gens du Roi retirés.

Eux retirés:

Vu le livre en quatre tomes *in*-8°. intitulé;

tulé : *Emile, ou de l'Education, par J. J. Rousseau, Citoyen de Geneve.* Sanabilibus ægrotamus malis ; ipsaque nos in rectum natura genitos, si emendari velimus, juvat. Senec. de Irâ, Lib. XI. cap. XIII. tom. 1, 2, 3 & 4. *A la Haye, chez Jean Néaulme, Libraire, avec Privilege de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & Westfrise.* Conclusions du Procureur-Général du Roi ; ouï le rapport de Me. Pierre-François Lenoir, Conseiller ; la matiere mise en délibération :

LA COUR ordonne que ledit livre imprimé sera lacéré & brûlé en la Cour du Palais, au pied du grand escalier d'icelui, par l'Exécuteur de la Haute-Justice ; enjoint à tous ceux qui en ont des Exemplaires de les apporter au Greffe de la Cour, pour y être supprimés ; fait très-expresses inhibitions & défenses à tous Libraires d'imprimer, vendre & débiter ledit livre, & à tous colporteurs, distributeurs ou autres de le colporter ou distribuer, à peine d'être poursuivis extraordinairement, & punis suivant la rigueur des ordonnances. Ordonne qu'à la Requête du Procureur-Général du Roi, il sera informé par-devant le

Conseiller-Rapporteur, pour les témoins qui se trouveront à Paris, & par-devant les Lieutenants-Criminels des Bailliages & Sénéchaussées du Ressort, pour les témoins qui seroient hors de ladite ville, contre les Auteurs, Imprimeurs ou Distributeurs dudit livre; pour, les informations faites, rapportées & communiquées au Procureur-Général du Roi, être par lui requis & par la Cour ordonné ce qu'il appartiendra; & cependant ordonne que le nommé J. J. Rousseau, dénommé au frontispice dudit livre, sera pris & appréhendé au corps, & amené ès prisons de la Conciergerie du Palais, pour être oui & interrogé par-devant ledit Conseiller-Rapporteur, sur les faits dudit livre, & répondre aux conclusions que le Procureur-Général entend prendre contre lui; & où ledit J. J. Rousseau ne pourroit être pris & appréhendé, après perquisition faite de sa personne, assigné à quinzaine, ses biens saisis & annotés, & à iceux Commissaires établis, jusqu'à ce qu'il ait obéi suivant l'Ordonnance; & à cet effet ordonne qu'un exemplaire dudit livre sera déposé au Greffe de la Cour, pour servir à l'instruction du

Procès. Ordonne en outre que le présent Arrêt sera imprimé, publié & affiché partout où besoin sera. Fait en Parlement, le 9 Juin mil sept cent soixante-deux.

Signé, DUFRANC.

Et le Vendredi 11 *Juin* 1762, *ledit Ecrit mentionné ci-dessus a été lacéré & brûlé au pied du grand Escalier du Palais, par l'Exécuteur de la Haute-Justice, en présence de moi Etienne Dagobert Ysabeau, l'un des trois principaux Commis pour la Grand'Chambre, assisté de deux Huissiers de la Cour.*

Signé, YSABEAU.

A PARIS, chez P. G. SIMON, Imprimeur du Parlement, rue de la Harpe, à l'Hercule. 1762.

MANDEMENT

DE MONSEIGNEUR

L'ARCHEVÊQUE

DE PARIS,

Portant condamnation d'un Livre qui a pour titre : EMILE, ou de l'Education, par J. J. Rousseau, Citoyen de Geneve. *A Amsterdam, chez Jean Néaulme, Libraire,* 1762.

CHRISTOPHE DE BEAUMONT, par la Miséricorde Divine, & par la grace du Saint Siege Apostolique, Archevêque de Paris, Duc de Saint Cloud, Pair de France, Commandeur de l'Ordre du Saint-Esprit, Proviseur de Sorbonne, &c. A tous les Fideles de notre Diocese : SALUT ET BÉNÉDICTION.

I. SAINT PAUL a prédit, MES TRÈS-CHERS FRERES, qu'il viendroit *des jours périlleux où il y auroit des gens amateurs d'eux-mêmes, fiers, superbes, blasphémateurs, impies, calomniateurs, enflés d'orgueil, amateurs des voluptés*

plutôt que de Dieu : des hommes d'un esprit corrompu & pervertis dans la Foi (*a*). Et dans quels tems malheureux cette prédiction s'est-elle accomplie plus à la lettre que dans les nôtres ! L'incrédulité, enhardie par toutes les passions, se présente sous toutes les formes, afin de se proportionner, en quelque sorte, à tous les âges, à tous les caracteres, à tous les états. Tantôt, pour s'insinuer dans des esprits qu'elle trouve déjà *ensorcelés par la bagatelle* (*b*), elle emprunte un style léger, agréable & frivole : de-là tant de romans également obscenes & impies, dont le but est d'amuser l'imagination, pour séduire l'esprit & corrompre le cœur. Tantôt, affectant un air de profondeur & de sublimité dans ses vues, elle feint de remonter aux premiers principes de nos connoissances, & prétend s'en autoriser, pour secouer un joug qui, selon elle, déshonore l'humanité, la Divinité même. Tantôt elle déclame en furieuse

(*a*) In novissimis diebus instabunt tempora periculosa ; erunt homines seipsos amantes... elati, superbi, blasphemi... scelesti... criminatores .. tumidi & voluptatum amatores magis quam Dei... homines corrupti mente & reprobi circa fidem. 2. *Tim. C.* 3. *v.* 1. 4. 8.

(*b*) Fascinatio nugacitatis obscurat bona. *Sap. C.* 4. *v.* 12.

contre le zele de la Religion, & prêche la tolérance universelle avec emportement. Tantôt enfin, réunissant tous ces divers langages, elle mêle le sérieux à l'enjouement, des maximes pures à des obscénités, de grandes vérités à de grandes erreurs, la foi au blasphême; elle entreprend, en un mot, d'accorder les lumieres avec les ténebres, Jésus-Christ avec Bélial. Et tel est spécialement, M. T. C. F. l'objet qu'on paroît s'être proposé dans un ouvrage récent, qui a pour titre : EMILE ou DE L'ÉDUCATION. Du sein de l'erreur il s'est élevé un homme plein du langage de la philosophie, sans être véritablement philosophe : esprit doué d'une multitude de connoissances qui ne l'ont pas éclairé, & qui ont répandu des ténebres dans les autres esprits : caractere livré aux paradoxes d'opinions & de conduite; alliant la simplicité des mœurs avec le faste des pensées; le zele des maximes antiques avec la fureur d'établir des nouveautés, l'obscurité de la retraite avec le desir d'être connu de tout le monde : on l'a vu invectiver contre les sciences qu'il cultivoit; préconiser l'excellence de l'Evangile, dont il détruisoit

les dogmes ; peindre la beauté des vertus qu'il éteignoit dans l'ame de ses Lecteurs. Il s'est fait le précepteur du genre-humain pour le tromper, le moniteur public pour égarer tout le monde, l'oracle du siecle pour achever de le perdre. Dans un ouvrage sur l'inégalité des conditions, il avoit abaissé l'homme jusqu'au rang des bêtes ; dans une autre production plus récente, il avoit insinué le poison de la volupté en paroissant le proscrire : dans celui-ci, il s'empare des premiers momens de l'homme, afin d'établir l'empire de l'irréligion.

II. Quelle entreprise, M. T. C. F. ! L'éducation de la jeunesse est un des objets les plus importans de la sollicitude & du zele des Pasteurs. Nous savons que, pour réformer le monde, autant que le permettent la foiblesse & la corruption de notre nature, il suffiroit d'observer sous la direction & l'impression de la grace les premiers rayons de la raison humaine, de les saisir avec soin & de les diriger vers la route qui conduit à la vérité. Par là ces esprits, encore exempts de préjugés, seroient pour toujours en garde contre l'erreur ; ces cœurs, encore exempts

de grandes passions, prendroient les impressions de toutes les vertus. Mais à qui convient-il mieux qu'à nous & à nos coopérateurs dans le saint Ministere, de veiller ainsi sur les premiers momens de la jeunesse chrétienne ; de lui distribuer le lait spirituel de la Religion, *afin qu'il croisse pour le salut* (*c*) ; de préparer de bonne heure, par de salutaires leçons, des adorateurs sinceres au vrai Dieu, des sujets fidelles au Souverain, des hommes dignes d'être la ressource & l'ornement de la Patrie ?

III. Or, M. T. C. F., l'Auteur d'EMILE propose un plan d'éducation qui, loin de s'accorder avec le Christianisme, n'est pas même propre à former des citoyens, ni des hommes. Sous le vain prétexte de rendre l'homme à lui-même, & de faire de son Eleve l'Eleve de la nature, il met en principe une assertion démentie, non-seulement par la Religion, mais encore par l'expérience de tous les peuples & de tous les tems. *Posons*, dit-il, *pour maxime*

(*c*) Sicut modò geniti infantes, rationabile sine dolo lac concupiscite : ut in eo crescatis in salutem. 1. *Pet.* c. 2.

incontestable, que les premiers mouvemens de la nature sont toujours droits : il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain. A ce langage on ne reconnoît point la doctrine des saintes Ecritures & de l'Eglise, touchant la révolution qui s'est faite dans notre nature. On perd de vue le rayon de lumiere qui nous fait connoître le mystere de notre propre cœur. Oui, M. T. C. F., il se trouve en nous un mélange frappant de grandeur & de bassesse, d'ardeur pour la vérité & de goût pour l'erreur, d'inclination pour la vertu & de penchant pour le vice : étonnant contraste, qui, en déconcertant la Philosophie payenne, la laisse errer dans de vaines spéculations ! contraste dont la révélation nous découvre la source dans la chûte déplorable de notre premier pere ! L'homme se sent entraîné par une pente funeste, & comment se roidiroit-il contre elle, si son enfance n'étoit dirigée par des maîtres pleins de vertu, de sagesse, de vigilance ; & si, durant tout le cours de sa vie, il ne faisoit lui-même, sous la protection, & avec les graces de son Dieu, des efforts puissans & continuels ? Hélas !

M. T. C. F., malgré les principes de l'éducation la plus ſaine & la plus vertueuſe, malgré les promeſſes les plus magnifiques de la religion, & les menaces les plus terribles, les écarts de la jeuneſſe ne ſont encore que trop fréquens, trop multipliés; dans quelles erreurs, dans quels excès, abandonnée à elle-même, ne ſe précipiteroit-elle donc pas? C'eſt un torrent qui ſe déborde malgré les digues puiſſantes qu'on lui avoit oppoſées: que feroit-ce donc ſi nul obſtacle ne ſuſpendoit ſes flots, & ne rompoit ſes efforts?

IV. L'Auteur d'EMILE, qui ne reconnoît aucune religion, indique néanmoins, ſans y penſer, la voie qui conduit infailliblement à la vraie religion. *Nous*, dit-il, *qui ne voulons rien donner à l'autorité; nous, qui ne voulons rien enſeigner à notre* EMILE, *qu'il ne pût comprendre de lui-même par tout pays, dans quelle religion l'éleverons-nous? à quelle ſecte aggrégerons-nous l'Eleve de la nature? Nous ne l'aggrégerons, ni à celle-ci, ni à celle-là; nous le mettrons en état de choiſir celle où le meilleur uſage de la raiſon doit le conduire.* Plût à Dieu, M. T. C. F., que cet objet eût

été bien rempli ! Si l'Auteur eût réellement *mis son Eleve en état de choisir*, *entre toutes les religions*, *celle où le meilleur usage de la raison doit conduire*, il l'eût immanquablement préparé aux leçons du christianisme. Car, M. T. C. F., la lumiere naturelle conduit à la lumiere évangélique ; & le culte chrétien est essentiellement *un culte raisonnable* (*d*). En effet, *si le meilleur usage de notre raison* ne devoit pas nous conduire à la révélation chrétienne, notre foi seroit vaine, nos espérances seroient chimériques. Mais comment ce *meilleur usage* de la raison nous conduit-il au bien inestimable de la foi, & de-là au terme précieux du salut ? C'est à la raison elle-même que nous en appellons. Dès qu'on reconnoît un Dieu, il ne s'agit plus que de savoir s'il a daigné parler aux hommes, autrement que par les impressions de la nature. Il faut donc examiner si les faits, qui constatent la révélation, ne sont pas supérieurs à tous les efforts de la chicane la plus artificieuse. Cent fois l'incrédulité a tâché de

(*d*) Rationabile obsequium vestrum. *Rom.* C. 12. v. 1.

détruire ces faits, ou au moins d'en affoiblir les preuves ; & cent fois sa critique a été convaincue d'impuissance. Dieu, par la révélation, s'est rendu témoignage à lui-même, & ce témoignage est évidemment *très-digne de foi* (e). Que reste-t-il donc à l'homme qui fait *le meilleur usage de sa raison*, sinon d'acquiescer à ce témoignage ? C'est votre grace, ô mon Dieu ! qui consomme cette œuvre de lumiere ; c'est elle qui détermine la volonté, qui forme l'ame chrétienne ; mais le développement des preuves, & la force des motifs, ont préalablement occupé, épuré la raison ; & c'est dans ce travail, aussi noble qu'indispensable, que consiste ce *meilleur usage de la raison*, dont l'Auteur d'EMILE entreprend de parler sans en avoir une notion fixe & véritable.

V. Pour trouver la jeunesse plus docile aux leçons qu'il lui prépare, cet Auteur veut qu'elle soit dénuée de tout principe de religion. Et voilà pourquoi, selon lui, *connoître le bien & le mal, sentir la raison*

(e) Testimonia tua credibilia facta sunt nimis. *Psal.* 92. v. 5.

des devoirs de l'homme, n'est pas l'affaire d'un enfant... J'aimerois autant, ajoute-t-il, *exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut, que du jugement à dix ans.*

VI. Sans doute, M. T. C. F., que le jugement humain a ses progrès, & ne se forme que par degrés. Mais s'ensuit-il donc qu'à l'âge de dix ans un enfant ne connoisse point la différence du bien & du mal, qu'il confonde la sagesse avec la folie, la bonté avec la barbarie, la vertu avec le vice? Quoi! à cet âge il ne sentira pas qu'obéir à son pere est un bien, que lui désobéir est un mal. Le prétendre, M. T. C. F., c'est calomnier la nature humaine, en lui attribuant une stupidité qu'elle n'a point.

VII. « Tout enfant qui croit en Dieu, » *dit encore cet Auteur*, est idolâtre ou an» tropomorphite ». Mais s'il est idolâtre, il croit donc plusieurs Dieux; il attribue donc la nature divine à des simulacres insensibles? S'il n'est qu'antropomorphite, en reconnoissant le vrai Dieu, il lui donne un corps. Or, on ne peut supposer ni l'un ni l'autre dans un enfant qui a reçu une éducation chrétienne. Que si l'éducation

a été vicieuſe à cet égard, il eſt ſouverainement injuſte d'imputer à la religion ce qui n'eſt que la faute de ceux qui l'enſeignent mal. Au ſurplus, l'âge de dix ans n'eſt point l'âge d'un Philoſophe: un enfant, quoique bien inſtruit, peut s'expliquer mal; mais en lui inculquant que la Divinité n'eſt rien de ce qui tombe, ou de ce qui peut tomber ſous les ſens; que c'eſt une intelligence infinie, qui, douée d'une puiſſance ſuprême, exécute tout ce qui lui plaît, on lui donne de Dieu une notion aſſortie à la portée de ſon jugement. Il n'eſt pas douteux qu'un athée, par ſes ſophiſmes, viendra facilement à bout de troubler les idées de ce jeune croyant: mais toute l'adreſſe du ſophiſte ne fera certainement pas que cet enfant, lorſqu'il croit en Dieu, ſoit *idolâtre* ou *antropomorphite*; c'eſt-à-dire, qu'il ne croie que l'exiſtence d'une chimere.

VIII. L'Auteur va plus loin, M. T. C. F., il n'*accorde pas même à un jeune homme de quinze ans, la capacité de croire en Dieu.* L'homme ne ſaura donc pas même à cet âge, s'il y a un Dieu, ou s'il n'y en a point: toute la nature aura beau annoncer

la gloire de ſon Créateur, il n'entendra rien à ſon langage ! Il exiſtera, ſans ſavoir à quoi il doit ſon exiſtence ! Et ce ſera la ſaine raiſon elle-même qui le plongera dans ces ténebres ! C'eſt ainſi, M. T. C. F., que l'aveugle impiété voudroit pouvoir obſcurcir de ſes noires vapeurs, le flambeau que la religion préſente à tous les âges de la vie humaine. Saint Auguſtin raiſonnoit bien ſur d'autres principes, quand il diſoit, en parlant des premieres années de ſa jeuneſſe. « Je tombai dès ce tems-là, Sei-
» gneur, entre les mains de quelques-uns
» de ceux qui ont ſoin de vous invoquer;
» & je compris par ce qu'ils me diſoient
» de vous, & ſelon les idées que j'étois
» capable de m'en former à cet âge-là,
» que vous étiez quelque choſe de grand,
» & qu'encore que vous fuſſiez inviſible,
» & hors de la portée de nos ſens, vous
» pouviez nous exaucer & nous ſecourir.
» Auſſi commençai-je dès mon enfance à
» vous prier, & vous regarder comme
» mon recours & mon appui; & à me-
» ſure que ma langue ſe dénouoit, j'em-
» ployois ſes premiers mouvemens à vous
» invoquer. » (*Lib. 1, Confeſſ. Chap. IX*).

IX. Continuons, M. T. C. F., de relever les paradoxes étranges de l'Auteur d'EMILE. Après avoir réduit les jeunes gens à une ignorance si profonde par rapport aux attributs & aux droits de la Divinité, leur accordera-t-il du moins l'avantage de se connoître eux-mêmes ? Sauront-ils si leur ame est une substance absolument distinguée de la matiere ? ou se regarderont-ils comme des êtres purement matériels & soumis aux seules loix du mécanisme ? L'Auteur d'EMILE doute qu'à dix-huit ans, il soit encore tems que son Eleve apprenne s'il a une ame : il pense que, *s'il l'apprend plutôt, il court risque de ne le savoir jamais* : ne veut-il pas du moins que la jeunesse soit susceptible de la connoissance de ses devoirs ? Non. A l'en croire, *il n'y a que des objets physiques qui puissent intéresser les enfans, sur-tout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité, & qu'on n'a pas corrompus d'avance par le poison de l'opinion.* Il veut, en conséquence, que tous les soins de la premiere éducation soient appliqués à ce qu'il y a dans l'homme de matériel & de terrestre : *exercez*, dit-il, *son corps, ses organes, ses sens, ses forces; mais*

tenez son âme oisive, autant qu'il se pourra. C'est que cette oisiveté lui a paru nécessaire pour disposer l'ame aux erreurs qu'il se proposoit de lui inculquer. Mais ne vouloir enseigner la sagesse à l'homme que dans le tems où il sera dominé par la fougue des passions naissantes, n'est-ce pas la lui présenter dans le dessein qu'il la rejette ?

X. Qu'une semblable éducation, M. T. C. F., est opposée à celle que prescrivent, de concert, la vraie religion & la saine raison ? Toutes deux veulent qu'un Maître sage & vigilant épie en quelque sorte dans son Eleve les premieres lueurs de l'intelligence, pour l'occuper des attraits de la vérité, les premiers mouvemens du cœur, pour le fixer par les charmes de la vertu. Combien en effet n'est-il pas plus avantageux de prévenir les obstacles, que d'avoir à les surmonter ? Combien n'est-il pas à craindre que, si les impressions du vice précedent les leçons de la vertu, l'homme parvenu à un certain âge, ne manque de courage, ou de volonté pour résister au vice ? Une heureuse expérience ne prouve-t-elle pas tous les jours, qu'après les déréglemens d'une jeunesse imprudente & em-

portée, on revient enfin aux bons principes qu'on a reçus dans l'enfance ?

XI. Au reste, M. T. C. F., ne soyons point surpris que l'Auteur d'EMILE remette à un tems si reculé la connoissance de l'existence de Dieu : il ne la croit pas nécessaire au salut. *Il est clair*, dit-il, par l'organe d'un personnage chimérique, *il est clair que tel homme parvenu jusqu'à la vieillesse, sans croire en Dieu, ne sera pas pour cela privé de sa présence dans l'autre, si son aveuglement n'a point été volontaire, & je dis qu'il ne l'est pas toujours.* Remarquez, M. T. C. F., qu'il ne s'agit point ici d'un homme qui seroit dépourvu de l'usage de sa raison, mais uniquement de celui dont la raison ne seroit point aidée de l'instruction. Or, une telle prétention est souverainement absurde, sur-tout dans le systême d'un Ecrivain qui soutient que la raison est absolument saine. Saint Paul assure, qu'entre les Philosophes Païens, plusieurs sont parvenus, par les seules forces de la raison, à la connoissance du vrai Dieu. *Ce qui peut être connu de Dieu*, dit cet Apôtre, *leur a été manifesté, Dieu le leur ayant fait connoître : la considération des choses qui ont été faites dès la création du*

monde leur ayant rendu visible ce qui est invisible en Dieu, sa puissance même éternelle, & sa divinité, en sorte qu'ils sont sans excuse; puisqu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, & ne lui ont point rendu graces; mais ils se sont perdus dans la vanité de leur raisonnement, & leur esprit insensé a été obscurci: en se disant sages, ils sont devenus fous (*f*).

XII. Or, si tel a été le crime de ces hommes, lesquels bien qu'assujettis par les préjugés de leur éducation au culte des idoles, n'ont pas laissé d'atteindre à la connoissance de Dieu: comment ceux qui n'ont point de pareils obstacles à vaincre, seroient-ils innocens & justes, au point de mériter de jouir de la présence de Dieu dans l'autre vie? Comment seroient-ils excusables (avec une raison saine telle que l'Auteur la suppose) d'avoir joui

(*f*) Quod notum est Dei manifestum est in illis: Deus enim illis manifestavit. Invisibilia enim ipsius, à creaturâ mundi, per ea quæ facta sunt intellecta, conspiciuntur: sempiterna quoque ejus virtus & divinitas, ita ut sint inexcusabiles; quia cùm cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, sed evanuerunt in cogitationibus suis, & obscuratum est insipiens cor eorum; dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt. *Rom. C.* 1. v. 19. 22.

durant cette vie du grand ſpectacle de la nature, & d'avoir cependant méconnu celui qui l'a créée, qui la conſerve & la gouverne ?

XIII. Le même Ecrivain, M. T. C. F., embraſſe ouvertement le ſcepticiſme, par rapport à la création & à l'unité de Dieu. *Je ſais*, fait-il dire encore au perſonnage ſuppoſé qui lui ſert d'organe, *je ſais que le monde eſt gouverné par une volonté puiſſante & ſage ; je le vois, ou plutôt je le ſens, & cela m'importe à ſavoir : mais ce même monde eſt-il éternel, ou créé ? Y a-t-il un principe unique des choſes ? Y en a-t-il deux ou pluſieurs, & quelle eſt leur nature ? Je n'en ſais rien & que m'importe ? .... Je renonce à des queſtions oiſeuſes qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui ſont inutiles à ma conduite, & ſupérieures à ma raiſon.* Que veut donc dire cet Auteur téméraire ? Il croit que le monde eſt gouverné par une volonté puiſſante & ſage : il avoue que cela lui importe à ſavoir : & cependant, *il ne ſait*, dit-il, *s'il n'y a qu'un ſeul principe des choſes*, ou s'il y en a pluſieurs ; & il prétend qu'il lui importe peu de le ſavoir. S'il y a une volonté puiſſante &

sage qui gouverne le monde, est-il concevable qu'elle ne soit pas l'unique principe des choses? Et peut-il être plus important de savoir l'un que l'autre? Quel langage contradictoire! Il ne sait *quelle est la nature* de Dieu, & bientôt après il reconnoît que cet Etre suprême est doué d'intelligence, de puissance, de volonté & de bonté; n'est-ce donc pas là avoir une idée de la nature divine? L'unité de Dieu lui paroît une question oiseuse & supérieure à sa raison, comme si la multiplicité des Dieux n'étoit pas la plus grande de toutes les absurdités. *La pluralité des Dieux*, dit énergiquement Tertullien, *est une nullité de Dieu* (*); admettre un Dieu, c'est admettre un Etre suprême & indépendant auquel tous les autres Etres soient subordonnés. Il implique donc qu'il y ait plusieurs Dieux.

XIV. Il n'est pas étonnant, M. T. C. F., qu'un homme qui donne dans de pareils écarts touchant la Divinité, s'éleve contre la religion qu'elle nous a révélée. A l'entendre, toutes les révélations en gé-

(*) Deus cùm summum magnum sit, rectè veritas nostra pronuntiavit: Deus si non unus est, non est. *Tertul. advers. Marcionem. Liv. I.*

néral *ne font que dégrader Dieu, en lui donnant des passions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Etre*, poursuit-il, *je vois que les dogmes particuliers les embrouillent; que loin de les ennoblir, ils les avilissent: qu'aux mysteres inconcevables qui les environnent, ils ajoutent des contradictions absurdes*. C'est bien plutôt à cet Auteur, M. T. C. F., qu'on peut reprocher l'inconséquence & l'absurdité. C'est bien lui qui dégrade Dieu, qui embrouille, & qui avilit les notions du grand Etre, puisqu'il attaque directement son essence, en révoquant en doute son unité.

XV. Il a senti que la vérité de la révélation chrétienne étoit prouvée par des faits; mais les miracles formant une des principales preuves de cette révélation, & ces miracles nous ayant été transmis par la voie des témoignages, il s'écrie: *quoi! toujours des témoignages humains! toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté? Que d'hommes entre Dieu & moi!* Pour que cette plainte fût sensée, M. T. C. F., il faudroit pouvoir conclure que la révélation est fausse dès qu'elle n'a point été faite

à chaque homme en particulier; il faudroit pouvoir dire: Dieu ne peut exiger de moi que je croie ce qu'on m'assure qu'il a dit, dès que ce n'est pas directement à moi qu'il a adressé sa parole. Mais n'est-il donc pas une infinité de faits, même antérieurs à celui de la révélation chrétienne, dont il seroit absurde de douter? Par quelle autre voie que par celle des témoignages humains, l'Auteur lui-même a-t-il donc connu cette Sparte, cette Athenes, cette Rome dont il vante si souvent & avec tant d'assurance les loix, les mœurs, & les héros? Que d'hommes entre lui & les événemens qui concernent les origines & la fortune de ces anciennes Républiques! Que d'hommes entre lui & les Historiens qui ont conservé la mémoire de ces événemens! Son scepticisme n'est donc ici fondé que sur l'intérêt de son incrédulité.

XVI. *Qu'un homme*, ajoute-t-il plus loin, *vienne nous tenir ce langage: mortels, je vous annonce les volontés du Très-Haut: reconnoissez à ma voix celui qui m'envoie. J'ordonne au soleil de changer sa course, aux étoiles de former un autre ar-*

rangement, aux montagnes de s'applanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aspect : à ces merveilles qui ne reconnoîtra pas à l'instant le Maître de la nature ? Qui ne croiroit, M. T. C. F., que celui qui s'exprime de la sorte, ne demande qu'à voir des miracles, pour être chrétien ? Ecoutez toutefois ce qu'il ajoute : *reste enfin*, dit-il, *l'examen le plus important dans la doctrine annoncée.... Après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine..... Or, que faire en pareil cas ? Une seule chose : revenir au raisonnement, & laisser là les miracles. Mieux eût-il valu n'y pas recourir*, c'est dire : qu'on me montre des miracles, & je croirai ; qu'on me montre des miracles, & je refuserai encore de croire. Quelle inconséquence, quelle absurdité ! Mais apprenez donc une bonne fois, M. T. C. F., que dans la question des miracles, on ne se permet point le sophisme reproché par l'Auteur du livre de l'EDUCATION. Quand une doctrine est reconnue vraie, divine, fondée sur une révélation certaine, on s'en sert pour juger des miracles, c'est-à-dire, pour rejetter les prétendus

prétendus prodiges que des imposteurs voudroient opposer à cette doctrine. Quand il s'agit d'une doctrine nouvelle qu'on annonce comme émanée du sein de Dieu, les miracles sont produits en preuves ; c'est-à-dire, que celui qui prend la qualité d'envoyé du Très-Haut, confirme sa mission, sa prédication par des miracles qui sont le témoignage même de la Divinité. Ainsi la doctrine & les miracles sont des argumens respectifs dont on fait usage, selon les divers points de vue où l'on se place dans l'étude & dans l'enseignement de la religion. Il ne se trouve là, ni abus du raisonnement, ni sophisme ridicule, ni cercle vicieux. C'est ce qu'on a démontré cent fois ; & il est probable que l'Auteur d'Emile n'ignore point ces démonstrations ; mais dans le plan qu'il s'est fait d'envelopper de nuages, toute religion révélée, toute opération surnaturelle, il nous impute malignement des procédés qui déshonorent la raison ; il nous représente comme des enthousiastes, qu'un faux zele aveugle au point de prouver deux principes, l'un par l'autre, sans diversité d'objets, ni de méthode. Où est donc,

M. T. C. F., la bonne foi philofophique dont fe pare cet Ecrivain.

XVII. On croiroit qu'après les plus grands efforts pour décréditer les témoignages humains qui atteftent la révélation chrétienne, le même Auteur y défere cependant de la maniere la plus pofitive, la plus folemnelle. Il faut, pour vous en convaincre, M. T. C. F., & en même tems pour vous édifier, mettre fous vos yeux cet endroit de fon ouvrage : *j'avoue que la majefté de l'Ecriture m'étonne ; la fainteté de l'Ecriture parle à mon cœur. Voyez les livres des Philofophes, avec toute leur pompe ; qu'ils font petits auprès de celui-là ? Se peut-il qu'un livre à la fois fi fublime & fi fimple, foit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'hiftoire, ne foit qu'un homme lui-même ? Eft-ce là le ton d'un enthoufiafte, ou d'un ambitieux fectaire ? Quelle douceur ! Quelle pureté dans fes mœurs ! Quelle grace touchante dans fes inftructions ! Quelle élévation dans fes maximes ! Quelle profonde fageffe dans fes difcours ! Quelle préfence d'efprit, quelle fineffe & quelle jufteffe dans fes réponfes ! Quel empire fur fes paffions ! Où eft l'homme,*

où est le sage qui sait agir, souffrir & mourir sans foiblesse, & sans ostentation ?...... Oui, si la vie & la mort de Socrate sont d'un sage, la vie & la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir ?...... Ce n'est pas ainsi qu'on invente ; & les faits de Socrate dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ.... Il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est, qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais les Auteurs Juifs n'eussent trouvé ce ton, ni cette morale; & l'Evangile a des caracteres de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros. Il seroit difficile, M. T. C. F., de rendre un plus bel hommage à l'authenticité de l'Evangile. Cependant l'Auteur ne la reconnoît qu'en conséquence des témoignages humains. Ce sont toujours des hommes qui lui rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté. Que d'hommes entre Dieu & lui ! Le voilà donc bien évidemment en contradiction avec lui-même : le voilà confondu par ses propres aveux. Par quel

étrange aveuglement a-t-il donc pu ajouter : *avec tout cela ce même Evangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir, ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions ? Etre toujours modeste & circonspect...., Respecter en silence ce qu'on ne sauroit, ni rejetter, ni comprendre, & s'humilier devant le grand Etre qui seul sait la vérité. Voilà le scepticisme involontaire où je suis resté.* Mais le scepticisme, M. T. C. F., peut-il donc être involontaire, lorsqu'on refuse de se soumettre à la doctrine d'un livre qui ne sauroit être inventé par les hommes ? Lorsque ce livre porte des caracteres de vérité, si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros ? C'est bien ici qu'on peut dire que l'*iniquité a menti contre elle-même* (g).

XVIII. Il semble, M. T. C. F., que cet Auteur n'a rejetté la révélation, que pour s'en tenir à la religion naturelle ; *ce que Dieu veut qu'un homme fasse*, dit-il, *il*

(g) Mentita est iniquitas sibi. *Psal.* 26. v. 12.

ne lui fait pas dire par un autre homme ; il le lui dit à lui-même ; il l'écrit au fond de son cœur. Quoi donc ! Dieu n'a-t-il pas écrit au fond de nos cœurs l'obligation de se soumettre à lui, dès que nous sommes sûrs que c'est lui qui a parlé ? Or, quelle certitude n'avons-nous pas de sa divine parole ! Les faits de Socrate dont personne ne doute, sont de l'aveu même de l'Auteur d'EMILE, moins attestés que ceux de Jésus-Christ. La religion naturelle conduit donc elle-même à la religion révélée. Mais est-il bien certain qu'il admette même la religion naturelle, ou que du moins il en reconnoisse la nécessité ? Non, M. T. C. F., *Si je me trompe, dit-il, c'est de bonne foi. Cela me suffit, pour que mon erreur même ne me soit pas imputée à crime. Quand vous vous tromperiez de même, il y auroit peu de mal à cela ;* c'est-à-dire que, selon lui, il suffit de se persuader qu'on est en possession de la vérité ; que cette persuasion, fût-elle accompagnée des plus monstrueuses erreurs, ne peut jamais être un sujet de reproche ; qu'on doit toujours regarder comme un homme sage & religieux, celui qui, adop-

tant les erreurs même de l'athéïsme, dira qu'il est de bonne foi. Or, n'est-ce pas là ouvrir la porte à toutes les superstitions, à tous les systêmes fanatiques, à tous les délires de l'esprit humain ? N'est-ce pas permettre qu'il y aït dans le monde autant de religions, de cultes divins, qu'on y compte d'habitans ? Ah ! M. T. C. F., ne prenez point le change sur ce point. La bonne foi n'est estimable, que quand elle est éclairée & docile. Il nous est ordonné d'étudier notre religion, & de croire avec simplicité. Nous avons pour garant des promesses, l'autorité de l'Eglise : apprenons à la bien connoître, & jettons-nous ensuite dans son sein. Alors nous pourrons compter sur notre bonne foi, vivre dans la paix, & attendre, sans trouble, le moment de la lumiere éternelle.

XIX. Quelle insigne mauvaïse foi n'éclate pas encore dans la maniere dont l'incrédule, que nous réfutons, fait raisonner le chrétien & le catholique ! Quels discours pleins d'inepties ne prête-t-il pas à l'un & à l'autre, pour les rendre méprisables ! Il imagine un dialogue, entre

un chrétien, qu'il traite d'*inſpiré*, & l'incrédule, qu'il qualifie de *raiſonneur*; & voici comme il fait parler le premier : *la raiſon vous apprend que le tout eſt plus grand que ſa partie ; mais moi, je vous apprends de la part de Dieu que c'eſt la partie qui eſt plus grande que le tout*; à quoi l'Incrédule répond : *& qui êtes-vous pour m'oſer dire que Dieu ſe contredit ; & à qui croirai-je par préférence, de lui qui m'apprend par la raiſon des vérités éternelles, ou de vous qui m'annoncez de ſa part une abſurdité ?*

XX. Mais de quel front, M. T. C. F., oſe-t-on prêter au chrétien un pareil langage ? Le Dieu de la raiſon, diſons-nous, eſt auſſi le Dieu de la révélation. La raiſon & la révélation ſont les deux organes par leſquels il lui a plu de ſe faire entendre aux hommes, ſoit pour les inſtruire de la vérité, ſoit pour leur intimer ſes ordres. Si l'un de ces deux organes étoit oppoſé à l'autre, il eſt conſtant que Dieu ſeroit en contradiction avec lui-même. Mais Dieu ſe contredit-il, parce qu'il commande de croire des vérités incompréhenſibles ? Vous dites, ô impies,

que les dogmes, que nous regardons comme révélés, combattent les vérités éternelles : mais il ne suffit pas de le dire. S'il vous étoit possible de le prouver, il y a long-tems que vous l'auriez fait, & que vous auriez poussé des cris de victoire.

XXI. La mauvaise foi de l'Auteur d'EMILE, n'est pas moins révoltante dans le langage qu'il fait tenir à un catholique prétendu. *Nos catholiques*, lui fait-il dire, *font grand bruit de l'autorité de l'Eglise; mais que gagnent-ils à cela? S'il leur faut un aussi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres sectes pour établir directement leur doctrine. L'Eglise décide que l'Eglise a droit de décider : ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée?* Qui ne croiroit, M. T. C. F., à entendre cet imposteur, que l'autorité de l'Eglise n'est prouvée que par ses propres décisions, & qu'elle procede ainsi : *Je décide que je suis infaillible, donc je le suis :* imputation calomnieuse, M. T. C. F. La constitution du christianisme, l'esprit de l'Evangile, les erreurs même & la foiblesse de l'esprit humain, tendent à démontrer que

l'Eglise, établie par Jésus-Christ, est une Eglise infaillible. Nous assurons que, comme ce divin Législateur a toujours enseigné la vérité, son Eglise l'enseigne aussi toujours. Nous prouvons donc l'autorité de l'Eglise, non par l'autorité de l'Eglise, mais par celle de Jésus-Christ, procédé non moins exact, que celui qu'on nous reproche est ridicule & insensé.

XXII. Ce n'est pas d'aujourd'hui, M. T. C. F., que l'esprit d'irréligion est un esprit d'indépendance & de révolte. Et comment, en effet, ces hommes audacieux, qui refusent de se soumettre à l'autorité de Dieu même, respecteroient-ils celle des Rois qui sont les images de Dieu, ou celle des Magistrats qui sont les images des Rois? *Songe*, dit l'Auteur d'EMILE à son Eleve, *qu'elle* (l'espece humaine) *est composée essentiellement de la collection des peuples; que quand tous les Rois.... en seroient ôtés, il n'y paroîtroit gueres, & que les choses n'en iroient pas plus mal.... Toujours*, dit-il plus loin, *la multitude sera sacrifiée au petit nombre, & l'intérêt public à l'intérêt particulier: toujours ces noms spécieux de justice & de*

subordination serviront d'instrument à la violence, & d'armes à l'iniquité. D'où il suit, continue-t-il, *que les ordres distingués, qui se prétendent utiles aux autres, ne sont en effet utiles qu'à eux-mêmes aux dépens des autres. Par où juger de la considération qui leur est due selon la justice & la raison!* Ainsi donc, M. T. C. F., l'impiété ose critiquer les intentions de celui *par qui regnent les Rois* (*h*) : ainsi elle se plaît à empoisonner les sources de la félicité publique, en soufflant des maximes qui ne tendent qu'à produire l'anarchie, & tous les malheurs qui en sont la suite. Mais, que vous dit la religion? *Craignez Dieu : respectez le Roi....* (*i*) *que tout homme soit soumis aux Puissances supérieures : car il n'y a point de Puissance qui ne vienne de Dieu; & c'est lui qui a établi toutes celles qui sont dans le monde. Quiconque résiste donc aux Puissances, résiste à l'ordre de Dieu, & ceux qui y résistent, attirent la condamnation sur eux-mêmes* (*k*).

(*h*) Per me reges regnant. *Prov. C.* 8. *v.* 15.

(*i*) Deum timete : Regem honorificate. 1. *Pet. C.* 2. *v.* 17.

(*k*) Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit : non est enim potestas nisi à Deo : quæ autem sunt, à Deo

XXIII. Oui, M. T. C. F., dans tout ce qui eſt de l'ordre civil, vous devez obéir au Prince, & à ceux qui exercent ſon autorité, comme à Dieu même. Les ſeuls intérêts de l'Etre ſuprême peuvent mettre des bornes à votre ſoumiſſion ; & ſi on vouloit vous punir de votre fidélité à ſes ordres, vous devriez encore ſouffrir avec patience & ſans murmure. Les Néron, les Domitien eux-mêmes, qui aimerent mieux être les fléaux de la terre, que les peres de leurs peuples, n'étoient comptables qu'à Dieu de l'abus de leur puiſſance. *Les Chrétiens*, dit Saint Auguſtin, *leur obéiſſoient dans le tems à cauſe du Dieu de l'éternité* (*l*).

XXIV. Nous ne vous avons expoſé, M. T. C. F., qu'une partie des impiétés contenues dans ce traité de l'EDUCATION, ouvrage également digne des anathêmes de l'Egliſe, & de la ſévérité des loix : & que faut-il de plus pour vous en inſpirer

ordinatæ ſunt. Itaque, qui reſiſtit poteſtati, Dei ordinationi reſiſtit. Qui autem reſiſtunt ipſi ſibi damnationem acquirunt. *Rom. C.* 13. *v.* 1. 2.

(*l*) Subditi erant propter Dominum æternum, etiam Domino temporali. *Aug. Enarrat. in Pſal.* 124.

une juſte horreur ? Malheur à vous, malheur à la ſociété, ſi vos enfans étoient élevés d'après les principes de l'Auteur d'EMILE ! Comme il n'y a que la religion qui nous ait appris à connoître l'homme, ſa grandeur, ſa miſere, ſa deſtinée future, il n'appartient auſſi qu'à elle ſeule de former ſa raiſon, de perfectionner ſes mœurs, de lui procurer un bonheur ſolide dans cette vie & dans l'autre. Nous ſavons, M. T. C. F., combien une éducation vraiment chrétienne eſt délicate & laborieuſe : que de lumiere & de prudence n'exige-t-elle pas ! Quel admirable mélange de douceur & de fermeté ! Quelle ſagacité pour ſe proportionner à la différence des conditions, des âges, des tempéramens & des caracteres, ſans s'écarter jamais en rien des regles du devoir ! Quel zele & quelle patience pour faire fructifier, dans de jeunes cœurs, le germe précieux de l'innocence, pour en déraciner, autant qu'il eſt poſſible, ces penchans vicieux qui ſont les triſtes effets de notre corruption héréditaire ; en un mot, pour leur apprendre, ſuivant la morale de Saint Paul, à *vivre en ce monde avec tempérance, ſelon la*

justice, & avec piété, en attendant la béatitude que nous espérons (*m*). Nous disons donc, à tous ceux qui sont chargés du soin également pénible & honorable d'élever la jeunesse : plantez & arrosez, dans la ferme espérance que le Seigneur, secondant votre travail, donnera l'accroissement; *insistez à tems & à contre-tems*, selon le conseil du même Apôtre; *usez de réprimande, d'exhortation, de paroles séveres, sans perdre patience & sans cesser d'instruire* (*n*); sur-tout, joignez l'exemple à l'instruction : l'instruction sans l'exemple est un opprobre pour celui qui la donne, & un sujet de scandale pour celui qui la reçoit. Que le pieux & charitable Tobie soit votre modele; *recommandez avec soin à vos enfans de faire des œuvres de justice & des aumônes, de se souvenir de Dieu, & de le bénir en tout tems dans la vérité, & de toutes leurs forces* (*o*); & votre posté-

(*m*) Erudiens nos, ut abnegantes impietatem & sæcularia desideria, sobriè & justè & piè vivamus in hoc sæculo expectantes beatam spem. *Tit. C.* 2. *v.* 12. 13.

(*n*) Insta opportunè, importunè : argue, obsecra, increpa in omni patientiâ & doctrinâ. 2. *Timot. C.* 4. *v.* 1. 2.

(*o*) Filiis vestris mandate ut faciant justitias & eleemosynas, ut sint memores Dei & benedicant eum in omni tempore, in veritate & in totâ virtute suâ. *Tob. C.* 14. *v.* 11.

rité, comme celle de ce ſaint Patriarche, *ſera aimée de Dieu & des hommes* (*p*).

XXV. Mais en quel tems l'éducation doit-elle commencer ? Dès les premiers rayons de l'intelligence : & ces rayons ſont quelquefois prématurés. *Formez l'enfant à l'entrée de ſa voie*, dit le Sage, *dans ſa vieilleſſe même il ne s'en écartera point* (*q*). Tel eſt en effet le cours ordinaire de la vie humaine : au milieu du délire des paſſions, & dans le ſein du libertinage, les principes d'une éducation chrétienne ſont une lumiere qui ſe ranime par intervalle pour découvrir au pécheur toute l'horreur de l'abyme où il eſt plongé, & lui en montrer les iſſues. Combien, encore une fois, qui, après les écarts d'une jeuneſſe licencieuſe, ſont rentrés, par l'impreſſion de cette lumiere, dans les routes de la ſageſſe, & ont honoré, par des vertus tardives, mais ſinceres, l'humanité, la Patrie & la religion !

XXVI. Il nous reſte, en finiſſant, M.

(*p*) Omnis autem cognatio ejus, & omnis generatio ejus in bonâ vitâ & in ſanctâ converſatione permanſit, ita ut accepti eſſent tam Deo, quam hominibus & cunctis habitatoribus in terrâ. *Ibid. v.* 17.

(*q*) Adoleſcens juxta viam ſuam, etiam cum ſenuerit, non recedet ab eâ. *Prov. C.* 22. *v.* 6.

T. C. F., à vous conjurer, par les entrailles de la miséricorde de Dieu, de vous attacher inviolablement à cette religion sainte dans laquelle vous avez eu le bonheur d'être élevés ; de vous soutenir contre le débordement d'une Philosophie insensée, qui ne se propose rien de moins que d'envahir l'héritage de Jésus-Christ, de rendre ses promesses vaines, & de le mettre au rang de ces fondateurs de religion, dont la doctrine frivole ou pernicieuse a prouvé l'imposture. La foi n'est méprisée, abandonnée, insultée, que par ceux qui ne la connoissent pas, ou dont elle gêne les désordres. Mais les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. L'Eglise Chrétienne & Catholique est le commencement de l'Empire éternel de Jésus-Christ. *Rien de plus fort qu'elle*, s'écrie Saint Jean Damascene, *c'est un rocher que les flots ne renversent point ; c'est une montagne que rien ne peut détruire* (*r*).

XXVII. A ces causes, vu le livre qui a pour titre : EMILE, *ou de l'Education*,

(*r*) Nihil Ecclesia valentius, rupe fortior est.... semper viget ; cur eam Scriptura montem appellavit ? Utique quia everti non potest. *Damasc. tom.* 2, *pag.* 462, 463.

par J. J. Rousseau, Citoyen de Geneve. A Amsterdam, chez Jean Néaulme, Libraire, 1762. Après avoir pris l'avis de plusieurs personnes distinguées par leur piété & par leur savoir, le saint Nom de Dieu invoqué, Nous condamnons ledit livre, comme contenant une doctrine abominable, propre à renverser la loi naturelle, & à détruire les fondemens de la religion chrétienne; établissant des maximes contraires à la morale évangélique; tendant à troubler la paix des Etats, à révolter les sujets contre l'autorité de leur Souverain: comme contenant un très-grand nombre de propositions respectivement fausses, scandaleuses, pleines de haine contre l'Eglise & ses Ministres, dérogeantes au respect dû à l'Ecriture Sainte & à la tradition de l'Eglise, erronées, impies, blasphématoires & hérétiques. En conséquence Nous défendons très-expressément à toutes personnes de notre Diocese de lire ou retenir ledit livre, sous les peines de droit. Et sera notre présent Mandement lu au Prône des Messes Paroissiales des Eglises de la ville, fauxbourgs & Diocese de Paris, publié & affiché par-tout où besoin sera. DONNÉ à

Paris en notre Palais Archiépiſcopal, le vingtieme jour d'Août mil ſept cent ſoixante-deux.

Signé, † CHRISTOPHE, Archev. de Paris.

PAR MONSEIGNEUR,

DE LA TOUCHE.

Fin du premier Volume.

A PARIS, Chez C. F. SIMON, Imprimeur de la Reine & de Monſeigneur l'Archevêque, rue des Mathurins, 1762.



TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.



